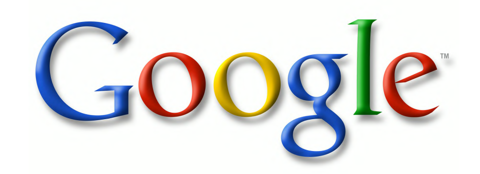





Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid



ESSAI
SUR LE PRINCIPE
DE
POPULATION.

I.

ESSAI
SUR LE PRINCIPE
DE
POPULATION,

OU

Exposé des effets passés et présens de l'action de cette cause sur le bonheur du genre humain; suivi de quelques recherches relatives à l'espérance de guérir ou d'adoucir les maux qu'elle entraîne.

Par T. R. MALTHUS,

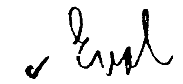
Maître ès Arts, ancien associé du collége de Jesus à Cambridge, professeur d'histoire et d'économie politique au collége des Indes orientales, dans le comté d'Hertford.

TRADUIT DE L'ANGLOIS

Par Pierre PREVOST, Pr. de Ph. à Genève, C. de l'I. N., de l'Acad. R. de Berlin, des Soc. R. de Londres et d'Édimbourg, etc.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez J. J. Paschoud, Libraire, Quai des Grands-Augustins, n.° 11, près le pont Saint-Michel.
A GENÈVE,
Chez le même Libraire.
1809.



A Monsieur

BENJAMIN DELESSERT,

Membre du Conseil général des Hospices de Paris, de la Société d'Agriculture du Département de la Seine, etc. etc. etc.

Mon Cher Ami,

L'ouvrage de Mr. Malthus a pour objet principal de diriger la bienfaisance. Cette vertu vous est si familière, que

tout ce qui s'y rapporte semble vous appartenir. C'est à ce titre et au nom de l'ancienne amitié qui nous lie, que je vous prie d'agréer l'hommage de cette traduction.

Pierre PREVOST.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

L'AUTEUR de cet ouvrage m'a encouragé à le traduire. Les extraits que j'en ai publiés, dans la Bibliothèque britannique, *lui ont fait voir que j'avois bien saisi ses principes. Il m'a même autorisé en conséquence à y faire les changemens que j'estimerois nécessaires *. Je n'ai pas abusé de cette permission. Je me suis prescrit au contraire de faire connoître l'ouvrage de Mr. Malthus, tel qu'il l'a lui-même publié. L'appendice est la seule partie où j'ai fait des retranchemens et quelques légères modifications, sans les indiquer en détail; parce que les objections que l'auteur y*

* Il m'écrivoit de Bath, le 12 juillet 1807, en me parlant des extraits dont je viens de faire mention : *I see that you have so entirely seized the spirit of the work, that I may safely trust you to make those alterations and retrenchements, which you may think necessary for the object which we both have in view.*

*discute m'ont paru quelquefois trop foibles ou trop particulières, pour mériter d'être exposées et réfutées dans une traduction, avec autant d'étendue qu'elles le sont dans l'original. Mais j'ai supprimé certains morceaux et même des chapitres entiers, qui s'écartent un peu du sujet principal ou qui sont trop immédiatement relatifs à l'Angleterre *.*

Cette dernière considération ne m'a pas empêché de traduire une grande partie de

---

* J'ai indiqué ces retranchemens en note. Il en résulte quelques légères différences dans l'ordre des chapitres du troisième livre. En voici la concordance, qui pourra servir à vérifier les citations.

Chapitres du livre troisième.

Dans l'original anglois.	Dans la traduction.
1. *Of systems of equality.*	1. Des systèmes d'égalité.
4. *Of emigration.*	2. De l'émigration.
5. *Of poor laws.*	3. Des lois sur les pauvres.
7. *Of increasing wealth as it affects the condition of the poor.*	4. Comment l'accroissement de la richesse nationale influe sur le sort du pauvre.
11. *On the prevailing errors respecting population and plenty.*	5. Des erreurs les plus répandues sur la population et sur l'abondance.

la discussion relative aux lois angloises sur les pauvres. Premièrement parce que le sujet, quoiqu'un peu particulier, est par lui-même d'un très-grand intérêt ; ensuite parce que cette discussion peut servir à prévenir des imitations inconsidérées, telles que celle qui fut proposée au comité de mendicité de l'Assemblée constituante et sagement rejetée par ce comité. Des motifs de même nature m'ont fait traduire la réfutation de quelques erreurs commises par des écrivains anglois. L'objet auquel cette réfutation s'applique est souvent général, quoique l'erreur réfutée soit en apparence celle d'un seul individu. Quelquefois aussi il m'a paru que certaines erreurs étoient de nature à pouvoir aisément se répéter, et qu'il étoit bon de les prévenir en les réfutant à l'avance.

*L'auteur que j'ai traduit soigne ses citations, j'ai tâché de ne point lui faire perdre ce mérite d'exactitude, qui tend à éviter de la peine et de l'ennui à ceux qui travailleront après lui *.*

---

* Je me suis contenté quelquefois de traduire les titres anglois des ouvrages cités. En ce cas, j'ai ajouté



*Je ne sais si c'est la peine de dire que, pour prévenir toute équivoque, j'ai eu soin de modifier les tournures où l'auteur parle de l'Angleterre comme du lieu où il vit *.*

Il me reste à justifier, ou du moins à expliquer, quelques expressions qui reviennent fréquemment dans ma traduction.

OBSTACLE. *Ce mot appliqué à la population exprime tout ce qui arrête son accroissement. Il répond au mot anglois* check, *qui n'a pas en françois de correspondant exact.*

OBSTACLE PRIVATIF, OBSTACLE DESTRUCTIF. *Ces mots répondent à ces deux expressions que l'auteur a adoptées,* preventive check, positive check. *L'obstacle privatif est celui qui arrête la population, en prévenant la naissance des enfans, et privant ainsi du mariage et de la paternité les individus qui la composent. L'obstacle destructif est celui qui*

à la suite la syllabe *angl.* pour que le lecteur sût que c'étoit à l'original, et non à la traduction qu'il devoit recourir.

* J'ai dit *l'Angleterre, en Angleterre, les Anglois*, au lieu de dire *ce pays, ici, nous*, etc.

arrête l'accroissement de la population, en faisant périr les individus de l'espèce humaine après leur naissance, quel que soit d'ailleurs l'âge auquel la mort les atteint. Ces distinctions sont établies avec plus de détail dans le cours de l'ouvrage, en particulier au Livre I. Chap. II.

CONTRAINTE MORALE. *Ce mot est une traduction imparfaite de l'anglois* moral restraint. *C'est la vertu qui consiste à ne point se marier quand on n'a pas de quoi faire subsister une famille, et toutefois à vivre dans la chasteté. L'auteur distingue la* contrainte morale (moral restraint) *de la simple* prudence (prudential restraint) , *en ce que celle-ci ne suppose pas nécessairement l'observation rigoureuse des lois de la chasteté. Le mot* contrainte *est ici relatif à la gêne que l'on s'impose à soi-même.* Contrainte, *selon l'Académie, se dit de la retenue que le respect et la considération exigent d'avoir; comme dans cette phrase : « C'est une » grande contrainte que d'être obligé de se » taire en certaines occasions. »* Contraindre, *dit ce même dictionnaire, signifie quelquefois gêner quelqu'un, l'obliger à*

quelque sorte de retenue, qui l'empêche de faire ce qu'il voudroit, ce qui seroit de son goût. On dit d'un homme : « Il est » fort libre de son naturel, mais il sait bien » se contraindre quand il en est besoin. » L'abbé Girard distingue contraindre *de* forcer *et de* violenter, *et dit que* contraindre *semble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le tems de la délibération, par des oppositions gênantes qui font qu'on se détermine contre sa propre inclination, qu'on suivroit si les moyens n'en étoient pas ôtés. Mr. Guizot, dans son* Nouveau Dictionnaire universel des synonymes, *a conservé, sur ce mot, les définitions de l'abbé Girard. Si ces autorités ne peuvent suffire pour excuser l'emploi que j'ai fait du terme de* contrainte morale, *au sens que j'ai défini ; elles serviront peut-être au moins à y accoutumer l'oreille.*

Malheur *est le mot par lequel, après mûre réflexion, je me suis déterminé à traduire presque constamment celui de* misery, *quoiqu'en quelques occasions le mot* misère *puisse très-bien le remplacer. Cette traduction est fidèle, comme on en peut juger par la note sur le Chap. II du Liv. I,*

pag. 22 *de ce volume, où l'auteur dit que le* malheur (misery) *est en général la suite du vice. Le mot* misère *détermineroit ici un sens faux.*

PRINCIPE. « *Il y a cette différence » entre la nature du gouvernement et son » principe, que sa nature est ce qui le fait » tel; et son principe, ce qui le fait agir**. » *C'est en ce sens qu'on dit que le principe du mouvement est, en telle ou telle machine, un poids ou un ressort. C'est en ce sens que j'ai pris constamment le mot principe dans cette expression* le principe de population. *Elle est donc équivalente à cette autre, qui m'a été suggérée et que j'ai employée quelquefois,* la puissance de peupler. *Si je n'ai pas adopté constamment celle-ci, c'est qu'elle m'a paru aller un peu au-delà du sens que l'auteur a eu en vue. Je ne crois pas qu'il y ait aucun abus de mot dans l'expression que j'ai préférée. Il suffit donc de la faire remarquer et d'en bien déterminer le sens.*

L'Essai sur le principe de population a eu quatre éditions successives. La der-

* MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, Liv. III. ch. I.

nière a été hâtée par le désir, qu'ont témoigné plusieurs membres du Parlement, de l'avoir à leur portée, dans la discussion relative aux lois sur les pauvres. C'est assez dire le cas qu'on fait de l'ouvrage et l'importance du sujet.

J'ai placé à la fin de ma traduction quelques réflexions, d'une nature plus générale que ne le sont les courtes remarques contenues dans cet avertissement et dans les notes marginales.

NOTA. Toutes les notes, qui ne portent aucune désignation particulière sont de l'auteur anglois. Celles du traducteur sont désignées par les trois lettres *P. P. p.*

PRÉFACE DE L'AUTEUR,

Mise en tête de la seconde édition *.

La première édition de cet ouvrage parut en 1798. Ce fut un écrit de Mr. Godwin **, qui me mit la plume à la main, comme je l'annonçai dès lors dans ma préface. Je suivis l'impulsion du moment, et j'employai les matériaux que j'avois à ma portée à la campagne où je vivois. Hume, Wallace, Adam Smith, Price, furent ceux qui me servirent de guides. Leurs ouvrages sont les seuls qui aient pu m'aider à développer le principe auquel je me suis attaché. J'avois en vue de l'appliquer à juger de la bonté de certains systèmes relatifs à la

* Cette seconde édition angloise en 1 vol. in-4° est de 1803.

** Inséré dans son *Inquirer* ou EXPLORATEUR.

perfectibilité de l'homme et de la société, qui fixoient à cette époque l'attention publique.

Dans le cours de cette discussion je fus conduit à examiner quels sont les effets de ce même principe sur l'état de la société, telle qu'elle existe réellement. Il me parut que c'étoit en grande partie à cette cause, que l'on pouvoit, en tout pays, attribuer la misère et le malheur des classes inférieures du peuple, ainsi que l'inutilité des efforts faits jusqu'ici par les classes supérieures pour soulager leurs souffrances. Plus je considérai mon sujet sous ce point de vue, plus il me parut acquérir d'importance. Ce sentiment, joint à l'attention que le public avoit accordée à mon Essai, m'engagea à me livrer à quelques recherches historiques, pour reconnoître l'influence du principe de population sur l'état passé et présent de la société. En jetant ainsi un nouveau jour sur le sujet que j'avois embrassé, en l'envisageant dans toute

son

son étendue, et prenant l'expérience pour guide dans mes applications, je me flattois d'obtenir des résultats plus utiles dans la pratique et de rendre plus durable l'impression que de telles vérités pouvoient produire.

En me livrant à ces recherches, je m'aperçus qu'on avoit beaucoup plus fait en ce genre, que je ne l'imaginois à l'époque où je publiai la première édition de mon Essai. La misère et le malheur causés par un accroissement de population trop rapide avoient été vus distinctement, et de violens remèdes à ces maux avoient été indiqués, dès le tems de Platon et d'Aristote. Très-récemment ce sujet a été traité par quelques économistes françois; par Montesquieu occasionnellement; et parmi les écrivains anglois, par Franklin, Sir J. Steuart, Mr. Arthur Young, et Mr. Townsend. Ces auteurs en ont parlé si clairement, qu'on ne sauroit dire pourquoi ils n'ont pas réussi à exciter l'attention sur cet objet.

Il restoit toutefois beaucoup à faire. Indépendamment de la comparaison entre l'accroissement de la population et celui de la nourriture, qui n'avoit pas été exposée peut-être avec assez de force et de précision; quelques parties du sujet, au nombre des plus intéressantes et des plus curieuses, avoient été totalement négligées ou traitées très-superficiellement. On avoit bien établi distinctement, que la population doit toujours être maintenue au niveau des moyens de subsistancc. Mais on s'étoit peu occupé des différens moyens par lesquels ce niveau peut être maintenu. Du reste on ne s'étoit point attaché à suivre en détail les conséquences du principe; et en particulier les résultats pratiques qu'on peut en tirer, lorsqu'on examine avec soin l'influence qu'il a sur toute l'existence sociale.

Ces points sont ceux sur lesquels je me suis le plus étendu dans cet Essai. La forme que je lui ai donnée en fait

un nouvel ouvrage. Et je l'aurois probablement publié comme tel, en en détachant le petit nombre de chapitres de la première édition qui s'y trouvent textuellement répétés; si je n'avois désiré qu'il contînt l'ensemble de mes raisonnemens, et que l'on pût lire ce second écrit sans être obligé de recourir sans cesse au premier *.

Ceux qui connoissent dès long-tems ce sujet, ou qui ont lu avec attention la première édition de cet Essai, trouveront peut-être que je suis entré dans trop de détails sur quelques points et que j'ai fait des répétitons inutiles. J'ai commis des fautes de ce genre, en partie parce que je n'ai pas su les éviter, et en partie parce que je ne l'ai pas voulu. Quand j'ai considéré l'état de la société en différens pays, et que j'ai tiré de

* « En conséquence, » ajoute Mr. Malthus, » j'espère n'avoir pas besoin de me justifier auprès » des acquéreurs de la première édition. » *P.P.p.*

cette contemplation des conséquences toujours semblables, j'ai trouvé fort difficile de les énoncer sans commettre des répétions. Et dans la partie de mes recherches où je me suis vu conduit à des résultats qui s'écartent beaucoup de la manière de penser commune et habituelle, il m'a semblé, que pour parvenir à opérer la conviction, pour en concevoir même la plus légère espérance, il étoit indispensable de présenter ces résultats à l'esprit de mes lecteurs à différentes reprises, en les reproduisant chaque fois que l'occasion pouvoit m'y inviter. C'est volontairement que je renonce à toute prétention d'auteur, relativement à la forme de la composition. Je sacrifie sans regret cet avantage à l'espérance de faire quelque impression sur un plus grand nombre de lecteurs.

Le principe général que j'ai posé est si incontestable, que, si je m'en étois tenu à l'exposer d'une manière abstraite

et à présenter quelques vues rapides, je me serois retranché dans une forteresse imprenable, et mon ouvrage sous cette forme, auroit eu une apparence plus respectable. Mais quoique les vues générales soient utiles aux progrès de la vérité, elles ont rarement sur la pratique beaucoup d'influence. Il m'a donc paru que je ne pouvois bien traiter un tel sujet, qu'en suivant toutes les conséquences de mes principes, et en les déduisant clairement quelles qu'elles pussent être. Je ne me dissimule point que cette méthode ouvre la porte aux objections, et m'expose moi-même à la critique. Mais je me console, en pensant que les erreurs mêmes dans lesquelles je serai tombé deviendront utiles en répandant de plus en plus, par la réfutation qui en sera faite, un sujet si intimement lié au bonheur de la société.

Dans cette nouvelle édition j'ai admis un obstacle à la population, qui ne peut pas être compris sous les noms de vice et

de malheur. J'ai aussi adouci quelques traits de la première édition. Je l'ai fait pour des raisons qui m'ont paru justes et solides. Quant à ce que j'ai dit des progrès futurs de la société, j'espère n'être pas démenti par l'expérience du passé. Si quelques personnes persistent à croire que tout obstacle à la population est un mal pire que les maux auxquels il remédie, elles adopteront sans doute dans toute leur force les conséquences que j'en tirois dans la première publication de cet Essai. Lorsqu'on embrasse cette opinion, on est forcé d'envisager la misère et le malheur, auxquelles sont en butte les classes inférieures du peuple, comme des maux irrémédiables.

J'ai tâché d'éviter avec soin les erreurs de fait et de calcul. S'il m'en est échappé quelques-unes, elles sont de nature à ne pas affecter essentiellement le fond de mes raisonnemens.

Dans l'abondance des matériaux qui s'offroient à moi en exposant la première

partie de mon sujet, je n'ose me flatter d'avoir fait toujours le meilleur choix, ni d'avoir suivi l'ordre le plus clair. J'espère que ceux de mes lecteurs, pour qui les questions morales et politiques ont de l'intérêt, excuseront l'imperfection de l'ouvrage en faveur de la nouveauté et de l'importance du sujet*.

---

* A la suite de cette préface on trouve dans la 4.e édition, sur laquelle je traduis, une notice de tous les changemens que la 3.e édition a apportés à la 2.e Le plus considérable est celui qui a rapport à l'estimation de la fécondité des mariages. Il est absolument inutile pour les lecteurs françois de connoître le détail minutieux des autres changemens, qui ne peuvent intéresser que les acquéreurs des précédentes éditions. *P. P. p.*

ESSAI

SUR

LE PRINCIPE DE POPULATION.

LIVRE I.

DES OBSTACLES A LA POPULATION DANS LES PARTIES DU MONDE LES MOINS CIVILISÉES, ET DANS LES TEMS PASSÉS.

CHAPITRE I.

Exposition du sujet. Rapport de l'accroissement de la population et de la nourriture.

SI l'on cherchoit à prévoir quels seront les progrès futurs de la société, il s'offriroit naturellement deux questions à examiner.

1. Quelles sont les causes qui ont arrêté jusqu'ici les progrès des hommes, ou l'accroissement de leur bonheur?

2. Quelle est la probabilité d'écarter, en tout ou en partie, ces causes qui font obstacle à nos progrès ?

Cette recherche est beaucoup trop vaste, pour qu'un seul individu puisse s'y livrer avec succès. L'objet de cet essai est principalement d'examiner les effets d'une grande cause, intimement liée à la nature humaine, qui a agi constamment et puissamment dès l'origine des sociétés, et qui cependant a peu fixé l'attention de ceux qui se sont occupés du sujet auquel elle appartient. A la vérité, on a souvent reconnu et constaté les faits qui démontrent l'action de cette cause, mais on n'a pas vu la liaison naturelle et nécessaire qui existe entr'elle et quelques effets remarquables; quoiqu'au nombre de ces effets, il faille probablement compter des vices, des malheurs, et cette distribution trop inégale des bienfaits de la nature, que les hommes éclairés et bienveillans ont de tout tems désiré de corriger.

La cause que j'ai en vue est la tendance constante qui se manifeste dans tous les êtres vivans à accroître leur espèce, plus que ne le comporte la quantité de nourriture qui est à leur portée.

C'est une observation du Dr. Franklin, qu'il n'y a aucune limite à la faculté productive des plantes et des animaux, si ce n'est qu'en augmentant en nombre ils se dérobent mutuellement leur subsistance. Si la face de la terre, dit-il, étoit dépouillée de toute autre plante; une seule espèce, par exemple le fenouil, suffiroit pour la couvrir de verdure. Et s'il n'y avoit plus d'autres habitans; une seule nation, par exemple, la nation anglaise, en peu de siècles l'auroit peuplée*.

Cela est incontestable. La nature a répandu d'une main libérale les germes de la vie dans les deux règnes, mais elle a été économe de place et d'alimens. Sans cette réserve, en quelques milliers d'années, des millions de mondes auroient été fécondés par la terre seule; mais une impérieuse nécessité réprime cette population luxuriante; et l'homme est soumis à sa loi, comme tous les êtres vivans.

Les plantes et les animaux suivent leur instinct, sans être arrêtés par la prévoyance des besoins qu'éprouvera leur progéniture. Le défaut de place et de nourriture détruit,

---

* *Franklin's Miscell.* p. 9.

dans ces deux règnes, ce qui naît au-delà des limites assignées à chaque espèce. De plus, les animaux se servent mutuellement de proie.

Les effets de cet obstacle sont, pour l'homme, bien plus compliqués. Sollicité par le même instinct, il se sent arrêté par la voix de la raison, qui lui inspire la crainte d'avoir des enfans, aux besoins desquels il ne pourra point pourvoir. S'il cède à cette juste crainte, c'est souvent aux dépens de la vertu. Si au contraire l'instinct l'emporte, la population croît plus que les moyens de subsistance. Mais dès qu'elle a atteint ce terme, il faut qu'elle diminue. Ainsi la difficulté de se nourrir est un obstacle toujours subsistant à l'accroissement de la population humaine : cet obstacle doit se faire sentir partout où les hommes sont rassemblés, et s'y présenter sans cesse sous les formes variées de la misère ou du juste effroi qu'elle inspire.

On se convaincra que la population a cette tendance constante à s'accroître au-delà des moyens de subsistance, et qu'elle est arrêtée par cet obstacle, si l'on parcourt, sous ce point de vue, les différens périodes de l'existence sociale. Mais avant d'entreprendre ce travail, et pour y jeter plus de clarté,

essayons de déterminer, d'une part, quel seroit l'accroissement naturel de la population, si elle étoit abandonnée à elle-même sans aucune gêne; et d'autre part, quelle peut être l'augmentation des productions de la terre dans les circonstances les plus favorables à l'industrie productive.

On accordera sans peine, qu'il n'y a aucun pays connu, où les moyens de subsistance soient si abondans, et les mœurs si simples et pures, que jamais la difficulté de pourvoir aux besoins d'une famille n'y ait empêché ou retardé les mariages; que jamais les vices des grandes villes, les métiers insalubres, ou l'excès du travail n'y aient porté atteinte à la vie. Ainsi nous ne connoissons aucun pays, où la population ait pu croître sans obstacle.

On peut dire qu'indépendamment des lois qui établissent le mariage, la nature et la vertu s'accordent à prescrire à l'homme de s'attacher de bonne heure à une seule femme; et que si rien ne mettoit obstacle à l'union permanente qui seroit la suite naturelle d'un tel attachement, ou si des causes de dépopulation ne se faisoient sentir ensuite, on devroit s'attendre à voir la population s'éle-

ver bien au-delà des bornes que nous l'avons vue atteindre.

Dans les Etats du nord de l'Amérique, où les moyens de subsistance ne manquent point, où les mœurs sont pures, et où les mariages précoces sont plus faciles qu'en Europe, on a trouvé que la population, pendant plus d'un siècle et demi, avoit doublé plus rapidement que tous les vingt-cinq ans *. Et néanmoins pendant ce même intervalle de tems, on avoit vu, en quelques villes, le nombre des morts excéder celui des naissances **; en sorte qu'il falloit que le reste du pays leur fournît constamment de quoi remplacer leur population : ce qui indique clairement que l'accroissement y étoit plus rapide que la moyenne générale.

Dans les établissemens de l'intérieur, où l'agriculture étoit la seule occupation des

---

* Quelques calculs et estimations récentes prouvent que, depuis le premier établissement en Amérique jusqu'à l'année 1800, la période de doublement a été d'un peu plus de vingt ans. Voyez une note sur l'accroissement de la population en Amérique au Liv. II. chap. XI.

** *Price's Observ. on Revers. Pay. Vol. I. p. 274. edit.* in-4.°

colons, et où l'on ne connoissoit ni les vices, ni les travaux malsains des villes, on a trouvé que la population doubloit en quinze ans *. Cet accroissement, tout grand qu'il est, pourroit sans doute l'être bien davantage, si la population n'éprouvoit point d'obstacle. Pour défricher un pays nouveau, il faut souvent un travail excessif; de tels défrichemens ne sont pas toujours fort salubres : d'ailleurs les sauvages indigènes troubloient quelquefois ces entreprises par des incursions, qui diminuoient le produit de l'industrieux cultivateur, et coûtoient même la vie à quelques individus de sa famille.

Selon une table d'Euler, calculée d'après une mortalité de 1 sur 36; si les naissances sont aux morts dans le rapport de 3 à 1, la période de doublement sera de 12 années et $\frac{4}{5}$ seulement **. Et ce n'est point là une simple supposition, mais elle s'est réalisée plus d'une fois pendant de courts intervalles de tems.

Sir W. Petty croit qu'il est possible, à la

---

* Id. p. 282.

** Voyez cette table, à la fin du chap. IV du Livre II.

faveur de certaines circonstances particulières, que la population double en dix ans *.

Mais pour nous mettre à l'abri de toute espèce d'exagération, nous prendrons pour base de nos raisonnemens l'accroissement le moins rapide; accroissement prouvé par le concours de tous les témoignages, et qu'on a démontré provenir du seul produit des naissances.

Nous pouvons donc tenir pour certain que, lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle, elle va doublant tous les vingt-cinq ans, et croît de période en période selon une progression géométrique.

Il est moins aisé de déterminer la mesure de l'accroissement des productions de la terre. Mais du moins nous sommes sûrs que cette mesure est tout-à-fait différente de celle qui est applicable à l'accroissement de la population. Un nombre de mille millions d'hommes doit doubler en vingt ans par le seul principe de population, tout comme un nombre de mille hommes. Mais on n'obtiendra pas avec la même facilité la nourri-

---

* *Polit. Arithm. p. 14.*

ture nécessaire pour alimenter l'accroissement du plus grand nombre. L'homme est assujetti à une place limitée. Lorsqu'un arpent a été ajouté à un autre arpent, jusqu'à ce qu'enfin toute la terre fertile soit occupée, l'accroissement de nourriture dépend de l'amélioration des terres déjà mises en valeur. Cette amélioration, par la nature de toute espèce de sol, ne peut faire des progrès toujours croissans ; au contraire, elle en fera qui décroîtront graduellement : tandis que la population, partout où elle trouve de quoi subsister, ne reconnoît point de limites, et que ses accroissemens deviennent une cause active d'accroissemens nouveaux.

Tout ce qu'on nous dit de la Chine et du Japon donne lieu de douter, que tous les efforts de l'industrie humaine pussent réussir à y doubler le produit du sol, en prenant même la période la plus longue. A la vérité notre globe offre encore des terres sans culture et presque sans habitans ; mais on peut contester le droit d'exterminer ces races éparses, ou de les contraindre à s'entasser dans une partie retirée de leurs terres, insuffisante à leurs besoins. Si l'on entreprend de les civiliser et de diriger leur industrie, il

faudra y employer beaucoup de tems : et comme, pendant ce tems, l'accroissement de la population se réglera sur celui de la nourriture, il arrivera rarement qu'une grande étendue de terrains abandonnés et fertiles soit mise tout-à-coup en culture par des nations éclairées et industrieuses. Enfin lors même que cet événement auroit lieu, comme il arrive par l'établissement de nouvelles colonies; cette population, croissant rapidement et en progression géométrique, s'imposera bientôt des bornes à elle-même. Si l'Amérique continue à croître en population, comme on n'en sauroit douter, quoiqu'avec moins de rapidité que dans le premier période des établissemens qu'on y a formés; les indigènes seront toujours plus repoussés dans l'intérieur des terres, jusqu'à ce qu'enfin leur race vienne à s'éteindre.

Ces observations sont, jusqu'à un certain point applicables à toutes les parties de la terre où le sol est imparfaitement cultivé. Il ne pourroit entrer dans l'esprit, même un seul instant, de détruire et d'exterminer la plupart des habitans de l'Asie et de l'Afrique. Civiliser les tribus diverses des Tartares et des Nègres, et diriger leur industrie, seroit

sans doute une entreprise longue et difficile, d'un succès d'ailleurs variable et douteux.

L'Europe n'est point aussi peuplée qu'elle pourroit l'être. C'est en Europe qu'il y a quelque lieu d'espérer que l'industrie peut être mieux dirigée. En Angleterre et en Ecosse, on s'est beaucoup livré à l'étude de l'agriculture : et cependant, dans ces pays même, il y a beaucoup de terres incultes. Examinons à quel point le produit de cette île seroit susceptible d'accroissement dans les circonstances les plus favorables qu'on puisse feindre.

Si nous supposons que, par la meilleure administration et par les encouragemens les plus puissans donnés aux cultivateurs, le produit des terres y pourroit doubler dans les premières vingt-cinq années, il est probable que nous irons au-delà de la vraisemblance ; et cette supposition paroîtra excéder les bornes que l'on peut raisonnablement assigner à un tel accroissement de produit.

Dans les vingt-cinq années qui suivront, il est absolument impossible d'espérer que le produit suive la même loi, et qu'au bout de cette seconde période, le produit actuel

se trouve quadruplé. Ce seroit heurter toutes les notions que nous avons acquises sur la fécondité du sol. L'amélioration des terres stériles ne peut être que l'effet du travail et du tems; et il est évident, pour ceux qui ont la plus légère connoissance de cet objet, qu'à mesure que la culture s'étend, les additions annuelles, qu'on peut faire au produit moyen, vont continuellement en diminuant avec une sorte de régularité. Pour comparer maintenant l'accroissement de la population à celui de la nourriture, usons d'une supposition qui, quelqu'inexacte qu'elle soit, sera du moins manifestement plus favorable à la production de la terre, qu'aucun résultat de l'expérience.

Feignons que les additions annuelles, qui pourroient être faites au produit moyen, ne décroissent point et restent constamment les mêmes; en sorte que chaque période de vingt-cinq ans ajoute au produit annuel de la Grande-Bretagne une quantité égale à tout son produit actuel. Assurément le spéculateur le plus exagéré ne croira pas qu'on puisse supposer davantage. Car cela suffiroit pour convertir en peu de siècles tout le sol de l'île en jardin.

Appliquons cette supposition à toute la terre : en sorte qu'à la fin de chaque période de vingt-cinq ans, toute la nourriture que fournit actuellement à l'homme la surface entière du globe soit ajoutée à celle qu'elle pouvoit fournir au commencement de la même période. C'est plus assurément que tout ce qu'on a droit d'attendre des efforts les mieux dirigés de l'industrie humaine.

Nous sommes donc en état de prononcer, en partant de l'état actuel de la terre habitable, que les moyens de subsistance, dans les circonstances les plus favorables à l'industrie, ne peuvent jamais augmenter plus rapidement que selon une progression arithmétique.

La conséquence inévitable de ces deux lois d'accroissement comparées est assez frappante. Portons à onze millions la population de la Grande-Bretagne, et accordons que le produit actuel de son sol suffit pour maintenir une telle population. Au bout de vingt-cinq ans, la population seroit de vingt-deux millions; et la nourriture étant aussi doublée, suffiroit encore à son entretien. Après une seconde période de vingt-cinq ans, la population seroit portée à quarante-quatre

millions, et les moyens de subsistance n'en pourroient plus soutenir que trente-trois. Dans la période suivante, la population, arrivée à quatre-vingt-huit millions, ne trouveroit des moyens de subsistance que pour la moitié de ce nombre. A la fin du premier siècle, la population seroit de cent soixante et seize millions, et les moyens de subsistance ne pourroient suffire à plus de cinquante-cinq millions; en sorte qu'une population de cent vingt et un millions d'hommes seroit réduite à mourir de faim.

Substituons à cette île, qui nous a servi d'exemple, la surface entière de la terre; et d'abord on remarquera, qu'il ne sera plus possible, pour éviter la famine, d'avoir recours à l'émigration. Portons à mille millions le nombre des habitans actuels de la terre: la race humaine croîtroit comme les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256; tandis que les subsistances croîtroient comme ceux-ci, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Au bout de deux siècles, la population seroit aux moyens de subsistance comme 256 est à 9; au bout de trois siècles, comme 4096 est à 13, et après deux mille ans, la différence seroit immense et comme incalculable.

On voit que, dans nos suppositions, nous n'avons assigné aucune limite aux produits de la terre. Nous les avons conçus comme susceptibles d'une augmentation indéfinie, comme pouvant surpasser toute grandeur qu'on voudroit assigner. Dans cette supposition même, le principe de population, de période en période, l'emporte tellement sur le principe productif des subsistances, que, pour maintenir le niveau, pour que la population existante trouve des alimens qui lui soient proportionnés, il faut qu'à chaque instant une loi supérieure fasse obstacle à ses progrès ; que la dure nécessité la soumette à son empire ; que celui, en un mot, de ces deux principes contraires, dont l'action est si prépondérante, soit contenu dans certaines limites.



CHAPITRE II.

Des obstacles généraux à la population et de leur manière d'agir.

On peut conclure de ce qui précède, qu'en dernier résultat le grand obstacle à la population est le manque de nourriture, provenant de la différence des rapports que suivent ces deux quantités dans leurs accroissemens respectifs. Mais ce grand et dernier obstacle, auquel les autres viennent aboutir, n'agit d'une manière immédiate que dans le cas où la famine exerce ses ravages.

Les obstacles immédiats se composent de toutes les coutumes et de toutes les maladies que peut faire naître la rareté des moyens de subsistances; en y joignant toutes les causes physiques et morales, indépendantes de cette rareté, qui tendent à enlever la vie d'une manière prématurée.

Ces obstacles à la population, qui agissent constamment avec plus ou moins de force dans toutes les sociétés humaines, et qui y maintiennent le nombre des individus au niveau

niveau de leurs moyens de subsistances, peuvent être rangés sous deux chefs. Les uns agissent en prévenant l'accroissement de la population, et les autres en la détruisant à mesure qu'elle se forme. La somme des premiers compose ce qu'on peut appeler l'obstacle privatif; celle des seconds, l'obstacle destructif.

L'obstacle privatif, en tant qu'il est volontaire, est propre à l'espèce humaine et résulte d'une faculté qui le distingue des animaux brutes; savoir, de la capacité de prévoir et d'apprécier des conséquences éloignées. Les obstacles qui s'opposent à l'accroissement indéfini des plantes et des animaux privés de raison sont tous d'une nature destructive, ou s'ils sont privatifs, ils n'ont rien de volontaire. Mais l'homme, en regardant autour de lui, ne peut manquer d'être frappé du spectacle que lui offrent souvent les familles nombreuses; en comparant ses moyens de subsistance, qui n'excèdent guères la mesure de ses besoins, avec le nombre des individus entre lesquels il en faudra faire le partage, nombre qui peut bien s'élever jusqu'à sept ou huit, sans que ses moyens soient fort accrus; il éprouve une

juste crainte de ne pouvoir faire subsister les enfans qu'il aura fait naître. Tel doit être l'objet de son inquiétude dans une société fondée sur un système d'égalité, s'il peut en exister de pareilles. Dans l'état actuel, d'autres considérations se présentent. Ne court-il point le risque de perdre son rang, et d'être forcé de renoncer à des habitudes qui lui sont chères? Quelle occupation ou quel emploi sera à sa portée? Ne faudra-t-il point qu'il s'impose un travail plus pénible, ou qu'il se jette dans des entreprises plus difficiles que ne l'exige sa situation présente? Ne sera-t-il point dans l'impossibilité de procurer à ses enfans les avantages d'éducation, dont il a pu jouir lui-même? Est-il assuré que, si leur nombre s'accroît, tous ses efforts pourront suffire pour les mettre à l'abri de la misère et du mépris qui marche à sa suite? Ne faudra-t-il point enfin, pour dernière ressource, renoncer à l'indépendance dont il s'honore, et avoir recours aux dons toujours insuffisans de la charité?

De telles réflexions sont faites pour prévenir, et préviennent en effet, dans toute société civilisée beaucoup d'établissemens. Elles empêchent un grand nombre de ma-

riages précoces, et s'opposent à cet égard au penchant de la nature.

S'il n'en résulte pas des vices, c'est le moindre des maux que produise le principe de population. Une contrainte imposée à nos penchans, et surtout à l'un de ceux qui ont sur nous le plus d'empire, produit sans doute momentanément un sentiment pénible. Mais ce mal est évidemment très-petit, si on le compare à ceux que produisent les autres obstacles par lesquels la population est arrêtée. C'est une privation de la même nature que tant d'autres, que doit se prescrire un agent moral.

Quand cette contrainte engendre le vice, les maux qui en sont la suite frappent tous les regards. Le déréglement des mœurs, porté au point d'empêcher la naissance des enfans, semble avilir la nature humaine et lui ravir sa dignité. Il produit cet effet sur les hommes, et dégrade encore plus le caractère des femmes; il en efface les traits les plus aimables et qui constituent sa nature. A quoi il faut ajouter, que, de toutes les personnes malheureuses, il n'y en a point peut-être qui soient en proie à plus de maux et plongées dans une plus profonde misère,

que ces déplorables victimes de la prostitution, dont les grandes villes abondent.

Lorsque la corruption devient générale et s'étend à toutes les classes de la société, son effet inévitable est d'empoisonner la source du bonheur domestique; d'affoiblir les liens d'affection qui unissent entr'eux les époux, et ceux par lesquels la nature attache les parens aux enfans qui leur doivent le jour; de nuire enfin aux soins de l'éducation. Ce sont là sans doute des causes actives qui tendent à diminuer le bonheur de la société et qui portent à la vertu une fâcheuse atteinte. Ces maux sont en particulier le résultat des artifices qu'exige la conduite d'une intrigue et des moyens employés pour en cacher les suites. Car il n'y a aucune sorte de vices auxquels de telles pratiques n'entraînent.

Les obstacles destructifs qui s'opposent à la population sont d'une nature très-variée. Ils renferment toutes les causes qui tendent de quelque manière à abréger la durée naturelle de la vie humaine, par le vice ou par le malheur. Ainsi on peut ranger sous ce chef toutes les occupations malsaines, les travaux rudes ou excessifs et qui exposent

à l'inclémence des saisons, l'extrême pauvreté, la mauvaise nourriture des enfans, l'insalubrité des grandes villes, les excès de tout genre, toutes les espèces de maladies et d'épidémies, la guerre, la peste, la famine.

Si l'on examine les obstacles à l'accroissement de la population que j'ai classés sous deux chefs généraux, et que j'ai nommés privatifs et destructifs; on verra qu'ils peuvent se réduire aux trois suivans, la contrainte morale, le vice et les souffrances.

Parmi les obstacles privatifs, l'abstinence du mariage, jointe à la chasteté est ce que j'appelle contrainte morale *.

---

* J'emploie ici le mot *moral* dans un sens limité. J'entends par contrainte morale celle qu'un homme s'impose à l'égard du mariage, par un motif de prudence, lorsque sa conduite pendant ce tems est strictement morale. Je me suis appliqué dans cet ouvrage à ne m'écarter jamais de ce sens. Lorsque j'ai eu occasion de parler de la contrainte que l'on s'impose à l'égard du mariage, sans avoir égard aux suites d'une telle contrainte, je l'ai appelée tantôt une contrainte prudente, tantôt une partie de l'obstacle privatif, dont elle est sans contredit la branche principale.

On a dit, qu'en parcourant les différens periodes

Le libertinage, les passions contraires au vœu de la nature, la violation du lit nuptial, en y joignant tous les artifices employés pour cacher les suites des liaisons criminelles ou irrégulières, sont des obstacles privatifs qui appartiennent manifestement à la classe des vices.

Parmi les obstacles destructifs, ceux qui paroissent une suite inévitable des lois de la nature composent exclusivement cette classe que je désigne par le mot de malheur. Ceux au contraire que nous faisons évidemment naître nous-mêmes, comme les guerres, les excès de tous genres, et plusieurs autres maux évitables, sont d'une nature mixte. C'est le vice qui les suscite, et ils amènent à leur suite le malheur *.

---

de la société, je n'avois pas donné assez d'importance à l'effet privatif de la contrainte morale et à l'influence de cette disposition pour prévenir l'accroissement de la population. Mais si l'on fait attention au sens limité que je viens d'indiquer, je crains bien qu'on ne trouve que j'ai eu raison d'envisager l'action de cette cause comme étant aussi peu active que je l'ai représentée. Je m'estimerois heureux de croire que je me suis trompé à cet égard.

* Comme le malheur est la conséquence géné-

La somme de tous les obstacles privatifs et destructifs forme ce que j'appelle l'obstacle immédiat à la population. Dans un

rale du vice, et comme c'est précisément à cause de cette conséquence qu'une action particulière et déterminée est nommée vice; on pourroit croire que le mot malheur seroit ici suffisant, et qu'il est inutile d'en joindre un autre. Mais en supprimant le mot vice, nous introduirions une grande confusion dans le langage et dans les idées. Il nous faut un mot qui serve à distinguer cette classe d'actions, dont la tendance générale est de produire le malheur, et qui dans leur effet immédiat produisent quelquefois un effet tout contraire. Satisfaire ses passions est, quant à l'effet immédiat, se procurer le bonheur et non le malheur. Et même en certains cas, les suites éloigneés d'une telle conduite ne sont pas malheureuses pour l'individu, du moins pendant cette vie. Il est très-probable qu'il y a eu des commerces illicites qui ont contribué au bonheur présent de ceux qui les ont formées et qui n'ont point eu pour eux ici-bas de suites funestes. On ne peut donc pas ranger de telles actions individuelles sous le chef du malheur. Mais elles sont évidemment vicieuses, parce qu'on nomme ainsi une action dont la tendance générale est de produire le malheur, quel que soit d'ailleurs l'effet individuel qu'elle peut avoir en certaines occasions particulières. Or personne ne peut nier que la tendance générale des commerces illicites ne soit de diminuer le bonheur de la société humaine.

pays où la population ne peut pas croître indéfiniment, l'obstacle privatif et l'obstacle destructif doivent être en raison inverse l'un de l'autre *; c'est-à-dire, que dans les pays malsains ou sujets à une grande mortalité, quelle qu'en soit d'ailleurs la cause, l'obstacle privatif aura peu d'influence. Dans ceux au contraire qui jouissent d'une grande salubrité, et où l'obstacle privatif agit avec force, l'obstacle destructif agira foiblement et la mortalité sera très-petite.

En tout pays, quelques-uns des obstacles que nous avons énumérés agissent avec plus ou moins de force, mais d'une manière constante. Et malgré l'influence de cette action permanente, il y a très-peu de pays où l'on n'observe pas un constant effort de la population pour croître au-delà des moyens de

* Il ne faut pas entendre ceci dans le sens strict et mathématique, mais dans le sens général que l'auteur explique immédiatement à la suite de cette phrase. Si l'on envisage l'obstacle total comme une unité composée de deux parties, il est clair que plus l'une de ces parties sera grande, plus l'autre sera petite. En outre, là où la mort fait beaucoup de place aux survivans, on s'impose moins de gêne relativement au mariage. *P. P. p.*

subsistance. Cet effort constant dans son action tend, non moins constamment, à plonger dans la détresse les classes inférieures de la société, et s'oppose à toute espèce d'amélioration dans leur état.

La manière dont agissent ces obstacles, dans l'état actuel de la société, mérite quelque attention de notre part. Supposons un pays, où les moyens de subsistance soient précisément suffisans à sa population. L'effort constant, qui tend à accroître celle-ci, et qui, même dans les sociétés les plus vicieuses, ne cesse point d'avoir son effet, ne manque pas d'augmenter le nombre des hommes plus vîte que ne peuvent croître les subsistances. La nourriture qui suffisoit à onze millions d'hommes, par exemple, devra maintenant se répartir à onze millions et demi. Aussitôt le pauvre vivra plus difficilement, et plusieurs seront réduits aux plus dures extrémités. Le nombre des ouvriers étant d'ailleurs accru dans une proportion plus forte que la quantité d'ouvrage à faire, le prix du travail ne peut manquer de tomber : et le prix des subsistances haussant en même tems, il arrivera nécessairement que, pour vivre comme il vivoit auparavant, l'ouvrier sera contraint

de travailler davantage. Pendant cette période de détresse, les mariages sont tellement découragés, et les embarras que cause une famille sont tellement accrus, que la population s'arrête et devient stationnaire. En même tems le bas prix du travail, l'abondance des ouvriers, et l'obligation où ils sont d'augmenter d'activité, encouragent les cultivateurs à employer sur la terre une quantité de travail plus grande qu'auparavant; à défricher les terres incultes; à fumer et améliorer avec plus de soin celles qui sont en culture; jusqu'à ce qu'enfin les moyens de subsistance arrivent au point où ils étoient à l'époque qui nous a servi de point de départ. Alors la situation de l'ouvrier redevenant moins pénible, l'obstacle mis à la population vient à cesser de nouveau. Et après une courte période, les mêmes marches rétrogrades et progressives ne manqueront pas de se répéter.

Cette espèce d'oscillation ne se manifestera probablement pas à l'œil d'un observateur vulgaire: et il sera peut-être difficile, même au plus attentif, d'en bien calculer les périodes et le retour. Cependant, en considérant mûrement ce sujet, on s'assure que,

dans tous les états anciennement constitués, il y a quelque chose de semblable à ces récurrences d'aisance et de détresse ; quoiqu'à la vérité d'une manière beaucoup moins marquée et beaucoup moins régulière, que je ne l'ai décrite ici.

Une des principales raisons pour lesquelles on n'a pas beaucoup remarqué ces oscillations, c'est que les historiens ne s'occupent guères que des classes les plus élevées de la société. Nous n'avons pas beaucoup d'ouvrages où les usages et la manière de vivre des classes inférieures soient peints avec fidélité. Or c'est chez ces classes-là que se font le plus sentir les fluctuations dont j'ai parlé. Pour faire sous ce point de vue une histoire satisfaisante d'un peuple pendant une période déterminée, il faudroit que plusieurs observateurs s'appliquassent avec une attention soutenue et minutieuse à faire des remarques, tant générales que particulières et locales, sur l'état des classes inférieures et sur les causes de leur bien-être ou de leurs souffrances. Pour tirer ensuite de pareilles observations quelques conséquences sûres et applicables à notre sujet, il faudroit une suite d'histoires écrites d'après ces prin-

cipes qui s'étendît à plusieurs siècles. On a commencé il n'y a pas long-tems dans quelques pays à cultiver cette branche de la statistique *; et de telles recherches constamment suivies répandront sans doute du jour sur la structure interne du corps social. Mais on peut dire qu'à cet égard la science est encore dans l'enfance; et il y a plusieurs questions importantes sur lesquelles nous sommes privés de toute information, ou du

* Les questions judicieuses que le chevalier J. Sinclair a proposées en Écosse, et les faits qu'il a rassemblés sur cette partie de la Grande-Bretagne font beaucoup d'honneur à son zèle et à ses lumières. Son ouvrage est d'ailleurs un monument qui atteste le savoir et le jugement du clergé de ce pays-là. On peut regretter qu'on n'y ait pas réuni les paroisses contiguës, ce qui auroit aidé à se faire une idée nette de l'état de chaque district, et facilité la mémoire. Quant aux répétitions et aux contradictions même qu'on y trouve, elles ont assez peu d'inconvénient et servent même d'appui à la confiance du lecteur. Tel qu'il est, ou avec peu de changemens, s'il contenoit des registres exacts et complets pour les 150 dernières années, ce recueil seroit d'un prix inestimable, et offriroit un tableau plus fidèle de l'état intérieur du pays, qu'aucun des écrits publiés sur ce sujet. Mais la plus active diligence ne pourroit suffire à ce but.

moins nous n'avons que des données imparfaites. Quel est le nombre des mariages, comparé à celui des adultes? A quel point la difficulté de se marier favorise-t-elle le vice? Quel est le rapport de la mortalité des enfans chez les pauvres et chez les riches? Déterminer les variations du prix réel du travail. Observer, à différentes périodes, le degré d'aisance et de bonheur dont jouissent les classes inférieures de la société. Dresser enfin des registres très-exacts des naissances, des morts et des mariages. Ce dernier objet en particulier a, dans le sujet que nous traitons, la plus haute importance.

Une histoire fidèle du genre humain, où ces questions se trouveroient résolues, jetteroit beaucoup de jour sur la manière dont agit l'obstacle constant qui arrête la population. Et il est bien probable qu'on y reconnoîtroit ces mouvemens rétrogrades et progressifs dont j'ai parlé; quoique la durée de ces oscillations doive être fort irrégulière par l'influence de diverses causes. Ces causes perturbatrices sont très-variées: tel est l'établissement ou la chute de quelques manufactures, l'ardeur ou l'indifférence pour les entreprises d'agriculture, des années

d'abondance ou de disette, des guerres, des maladies, des lois relatives aux pauvres, des émigrations, et nombre d'autres.

Une cause encore, qui a pu souvent masquer ces oscillations, c'est la différence entre le prix réel du travail et son prix nominal. Celui-ci baisse rarement partout à la fois; mais on sait assez que souvent il reste le même, tandis que le prix nominal des subsistances hausse graduellement. Au fait, c'est une baisse réelle du prix du travail. Pendant tout le tems que cette hausse graduelle des subsistances dure, l'état des classes inférieures ne peut manquer d'empirer graduellement. Au contraire les fermiers et les capitalistes s'enrichissent par le bas prix du travail. Leurs capitaux croissent et les mettent en état d'employer un plus grand nombre d'hommes. Sur quoi il faut remarquer, que la difficulté de soutenir une famille s'étant accrue, a dû nécessairement porter quelque atteinte à la population. Il devra donc arriver au bout d'un certain tems que la demande du travail sera grande en proportion de l'offre. Par conséquent le prix réel du travail croîtra, si rien n'empêche que ce prix ne se mette à son niveau. C'est ainsi que les

salaires et par-là même la condition des classes inférieures, éprouveront des baisses et des hausses, des mouvemens rétrogrades et progressifs, quoique le prix nominal du travail ne baisse point.

Les sauvages, chez qui le travail n'a pas un prix réglé, n'en sont pas moins exposés sans doute aux mêmes oscillations. Lorsque leur population s'est élevée jusqu'au niveau qu'elle ne peut franchir, tous les obstacles qui en préviennent l'accroissement, et ceux qui la détruisent, agissent avec beaucoup de force. Les habitudes vicieuses se multiplient, l'exposition des enfans est moins rare, les guerres et les épidémies deviennent probablement plus fréquentes et plus meurtrières. Ces causes continueront sans doute d'agir, jusqu'à ce que la population soit réduite au niveau des moyens de la soutenir. A cette époque le retour d'une espèce d'abondance relative produira de nouveau l'accroissement de la population; et au bout d'un certain tems, cet accroissement sera arrêté par l'action des mêmes causes que je viens d'énumérer *.

---

* James Stewart compare le pouvoir productif

Je n'entreprendrai pas de suivre en différens pays ces mouvemens rétrogrades et progressifs. Il faudroit pour cela que l'histoire pût nous fournir des informations très-détaillées sur des objets qu'elle a négligés jusqu'ici. De plus il est facile de voir que les progrès même de la civilisation tendent naturellement à rendre ces mouvemens moins sensibles. Je me bornerai donc à établir les propositions suivantes :

1. La population est nécessairement limitée par les moyens de subsistance.

2. La population croît invariablement, partout où croissent les moyens de subsistance ; à moins que des obstacles puissans et manifestes ne l'arrêtent *.

à un ressort chargé d'un poids variable. (*Econ. polit. T. I. Liv. I. chap. 4.*) ; d'où résulteroient les mêmes oscillations que je viens de dépeindre. Cet auteur a exposé d'une manière très-satisfaisante dans le premier livre de son traité d'économie politique, plusieurs sujets relatifs à la population.

* Je m'exprime ici avec une sorte de réserve, parce qu'il y a, je crois, un petit nombre de cas, tel que celui des nègres aux Indes occidentales, et un ou deux autres semblables, où la population ne s'élève pas au niveau des subsistances. Mais ce sont

3. Ces obstacles particuliers, et tous ceux qui arrêtent le pouvoir prépondérant et forcent ainsi la population à se réduire au niveau des moyens de subsistance, peuvent tous se rapporter à ces trois chefs, la contrainte morale, le vice et le malheur.

Je ne pense pas que la première de ces propositions ait besoin d'être prouvée. Les deux dernières seront le résultat de l'examen que nous allons entreprendre de l'état des peuples anciens et modernes envisagés sous cet aspect.

C'est l'objet des chapitres suivans.

---

des exceptions et des cas extrêmes. En parlant d'une manière générale, on peut énoncer ces mêmes propositions sans restriction et dire :

2. La population croît partout où croissent les moyens de subsistance.

3. Les obstacles qui répriment le pouvoir prépondérant, et forcent ainsi la population à se réduire au niveau des moyens de subsistance, peuvent tous se rapporter à ces trois chefs, la contrainte morale, le vice et le malheur.

CHAPITRE III.

Des obstacles à la population dans l'état le moins élevé de la société humaine.

Tous les voyageurs s'accordent à nous représenter les habitans de la Terre de feu, comme placés au plus bas degré de l'existence sociale *. Mais nous connoissons peu leurs mœurs et leurs habitudes domestiques. La contrée stérile qu'ils habitent, et l'état misérable auquel ils sont réduits, ont empêché de former avec eux des liaisons mercantiles, qui auroient pu nous procurer les informations nécessaires sur leur état et leur manière de vivre. Du reste il n'est pas difficile de concevoir quels sont les obstacles qui arrêtent la population d'une race de sauvages, dont la misère se montre au premier aspect; mourans de froid et de faim; couverts d'ordure et de vermine; placés sous le climat le plus rude, sans

* Cook, premier Voyage, T. II. p. 59. *angl.*

avoir su trouver aucun moyen d'en adoucir la rigueur *.

Les naturels de la Terre de Van Diémen ne sont guères moins misérables, et on les peint comme presque aussi dépourvus de ressources **. Ceux des îles Andaman, situées plus à l'Est, paroissent inférieurs aux uns et aux autres. Quelques relations récentes attestent que tout leur tems est employé à chercher leur nourriture : comme leurs forêts ne leur offrent à peu près aucune proie animale et peu de végétaux dont ils puissent faire usage, ils sont réduits à grimper sur les rochers, ou à errer sur le rivage de la mer, pour y chercher quelque poisson jeté à la côte, ressource toujours précaire, dont ils sont absolument privés dans les tems orageux. Leur taille ne passe pas cinq pieds ***, leur ventre est proéminent, leurs épaules relevées ; ils ont une grosse tête et des membres grêles et fluets. Leur aspect annonce le dernier degré de la misère,

---

* Second Voy. T. II. p. 187. *angl.*

** Voyage de Vaucouver, T. II, Liv. III. C. I, p. 13. *angl.*

*** Cinq pieds anglois, qui font 4 pieds 8 pouces de Paris.

et le plus affreux mélange de la férocité et du besoin. Plusieurs ont été trouvés sur le rivage en proie aux horreurs de la famine et au dernier période de cette déplorable existence *.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande semblent s'élever un peu au-dessus des peuples dont nous venons de parler. Nous connoissons une partie au moins de ces sauvages par la description qu'en a faite un voyageur, qui a résidé long-tems à Port-Jackson et qui rapporte les faits dont il a été témoin oculaire. Le rédacteur du premier voyage de Cook, après avoir fait remarquer combien étoit petit le nombre des naturels qu'on avoit aperçus sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, et avoir attribué ce défaut de population à la stérilité de cette terre désolée, ajoute: « Il n'est pas » très-facile de dire comment le nombre » des habitans est réduit à ce que le pays » peut faire subsister. De nouveaux voyages » apprendront peut-être s'ils se détruisent » mutuellement, comme ceux de la Nou-

* Symes, ambassade à Ava, Ch. I. p. 129. Recherches Asiatiques, T. IV. p. 401. *angl.*

» velle-Zélande, en combattant pour leur
» nourriture; ou s'ils sont enlevés par la
» famine; ou si quelque autre cause s'op-
» pose chez eux à la multiplication de
» l'espèce *. »

Ce que Mr. Collins nous dit de ces sauvages fournit, à ce qu'il me semble, une réponse satisfaisante à ces questions. Ils ne sont, nous dit-il, ni grands ni bien faits. Ils ont les bras et les parties inférieures du corps très-minces, ce qu'on attribue au défaut de nourriture. Ceux qui habitent les côtes vivent de poisson, et occasionnellement d'un gros ver **, qu'ils trouvent dans le gommier nain. Les bois sont si dépourvus d'animaux, et il faut tant de peine pour les atteindre, que ceux qui vivent dans l'intérieur des terres ne jouissent pas de plus d'aisance. Ils passent leur tems à grimper sur les arbres les plus hauts, pour y trouver du miel, ou de petits quadrupèdes, comme l'écureuil volant ou l'opossum. Lorsque le tronc de ces arbres est très-élevé et dépouillé de branches, ce

---

* Cook, premier Voyage, T. III. p. 240. *angl.*

** Ou larve.

qui, dans leurs forêts touffues, est le cas le plus ordinaire, cette espèce de chasse ne se fait pas sans beaucoup de fatigue. Il faut qu'avec leurs haches ou herminettes de pierre, ils taillent, pour chaque pied alternativement, une coche ou entaille, en tenant l'arbre fortement embrassé du bras gauche. On a vu des arbres ainsi entaillés jusqu'à la hauteur de quatre-vingts pieds: hauteur, à laquelle il a fallu que le sauvage affamé soit parvenu, avant d'avoir atteint la première branche et d'avoir pu trouver la plus légère récompense de son travail *.

Les bois ne fournissent que fort peu de chose, outre ce petit nombre d'animaux; quelques baies, l'igname, la racine de fougère, les fleurs des différentes espèces de banksia, sont les seuls végétaux à leur portée **.

Un des naturels, qui avoit avec lui un jeune enfant, fut surpris par quelques colons sur la rivière Hawkesbury. Il s'élança dans son canot, et laissa derrière lui, dans sa

* Collins, Description de la nouvelle Galle méridionale. Appendice, p. 549, in-4, *angl.*

** Ibid. p. 557.

retraite précipitée, le mets qu'il venoit de préparer et dont il étoit sur le point de se régaler. C'étoit un gros ver, qu'il venoit de tirer d'une pièce de bois flotté et vermoulu, et qu'il avoit déjà commencé de manger. L'odeur de cet insecte et de son ancienne habitation étoit insupportable. On appelle ce ver dans le langage du pays ca-bro. Et il y a une tribu de l'intérieur des terres, qui s'appelle Ca-bro-gal, parce qu'elle fait de ce mets dégoûtant sa principale nourriture. Les habitans des bois composent avec la racine de fougère, mêlée de quelques fourmis, de la grande et de la petite espèce, une sorte de pâte alimentaire, à laquelle ils ajoutent, dans la saison, les œufs ou nymphes de ces mêmes insectes*.

Là où les hommes sont obligés d'avoir recours à de tels moyens de subsistance, où la nourriture animale et végétale est si rare, et où le travail nécessaire pour l'obtenir est si pénible, il est évident que la population doit être foible et éparse. Les limites auxquelles elle peut atteindre sont nécessairement peu élevées. Mais si nous prenons

* Ibid. p. 558.

en considération les coutumes étranges et barbares de ces peuples, les cruels traitemens qu'ils font éprouver aux femmes, et la difficulté d'élever des enfans dans la situation où ils se trouvent; bien loin d'être surpris que la population ne s'élève pas au-dessus de ses bornes actuelles, nous serons portés à croire que les moyens de subsistance qu'offre ce pays, tout foibles qu'ils sont, ne laissent pas d'excéder le besoin du nombre d'habitans échappés à tant de causes de destruction.

Chez ces peuples, l'amour s'annonce par des actes de violence et de férocité. C'est parmi les femmes d'une tribu ennemie que le jeune sauvage fait son choix. Il épie le moment, où celle qu'il recherche est seule et privée de ses protecteurs naturels; il s'approche sans être aperçu, l'étourdit à coups de massue ou avec son épée de bois dur; la frappe sur la tête, sur le dos, sur les épaules, si rudement, que chaque coup fait couler des flots de sang. Il l'enlève ensuite d'un bras à travers la forêt, sans se mettre en peine des pierres et des éclats de bois dont la route est semée, impatient d'amener sa proie aux lieux qu'habite sa

propre tribu. Là, après d'autres actes de barbarie, cette femme est reconnue comme sa propriété, et dès lors il est rare qu'elle quitte son nouveau maître. Cet outrage n'est pas vengé par les parens de la femme, si ce n'est que dans l'occasion ils usent de représailles, en enlevant des femmes à leurs ennemis *.

L'union des sexes est précoce; les colons ont même vu des exemples honteux de violence de la part de quelques-uns de ces sauvages envers de très-jeunes filles **.

La conduite des maris envers leurs femmes est bien assortie aux préludes de leur tendresse. Toutes portent sur la tête des signes évidens d'infériorité. Et, comme les mariages sont précoces, on peut dire que leurs maris les battent aussitôt qu'ils en ont la force. On a vu quelques-unes de ces infortunées, dont la tête tondue étoit marquée de tant de cicatrices, qu'il étoit difficile de les compter. Mr. Collins dit en cette occasion, en se livrant à un mouvement de sensibilité: « La condition à laquelle ces femmes sont

* Ibid. p. 559.
** p. 563.

» réduites est telle, que souvent, en voyant
» une jeune fille que sa mère portoit sur ses
» épaules, j'anticippois sur l'avenir, et pré-
» voyant les malheurs auxquels elle étoit
» destinée, je pensois que c'eût été un
» acte d'humanité de la priver sur-le-champ
» d'une si déplorable vie. » Et ailleurs en parlant de Bennilong, il dit : « Je trouve
» ici dans mon journal, que Bennilong,
» pour je ne sais quel sujet, avoit cruel-
» lement battu sa femme un instant avant
» son accouchement *. »

Une conduite si brutale doit produire souvent des couches malheureuses. L'union précoce et même prématurée des sexes nuit probablement à la fécondité. Il est plus rare chez ces sauvages de n'avoir qu'une femme, que d'en avoir plusieurs ; mais ce qui est singulier, c'est que Mr. Collins ne se souvient pas d'avoir jamais vu un homme qui eût des enfans de plus d'une de ses femmes. Il a entendu dire à quelques naturels que la première femme réclamoit l'amour de son mari comme un droit exclusif, et que la seconde n'étoit qu'une espèce d'esclave

* Ibid. p. 362.

chargée de servir la première et son époux*.

Il est difficile de croire qu'un droit pareil soit absolument exclusif ; mais peut-être n'est-il pas permis à la seconde femme d'élever ses enfans. Quoi qu'il en soit, si le fait est vrai, il prouve qu'il y a un grand nombre de femmes sans enfans. Ce phénomène ne peut s'expliquer que par les durs traitemens auxquels elles sont exposées, ou par quelque coutume particulière qui peut avoir échappé à l'observation de Mr. Collins.

S'il meurt une mère tandis qu'elle allaite, le père place sur ce corps mort, l'enfant plein de vie, et laisse tomber sur lui une grosse pierre : aussitôt ses amis achèvent de fermer la tombe. Cette affreuse cérémonie fut accomplie par Co-lé-bé, l'un des naturels que les colons connoissoient : et lorsqu'on lui en parloit, il prétendoit la justifier, en disant, qu'on ne pourroit trouver aucune femme qui voulût remplacer la mère en qualité de nourrice, et que c'étoit par conséquent abréger les souffrances de l'enfant, que de lui ôter la vie d'un seul coup. Mr. Collins observe que cette coutume, qui est générale,

---

* Ibid. p. 560.

peut jusqu'à un certain point rendre compte de la foiblesse de la population de ces contrées *.

Quoique par elle-même peut-être elle ne puisse pas avoir beaucoup d'influence à cet égard, elle sert du moins à peindre, d'une manière sensible, la difficulté d'élever des enfans dans la situation où se trouvent ces sauvages. Des femmes, dont le genre de vie exige qu'elles changent continuellement de place, qui sont soumises à des travaux excessifs et toujours renaissans, ne peuvent guères élever à la fois plusieurs enfans à peu près du même âge. S'il en naît un, avant que l'autre soit en âge de se suffire à lui-même et de marcher après sa mère, il est presque inévitable que l'un ou l'autre ne périsse faute de soins. La tâche d'élever un seul enfant, dans cette vie errante et pénible, est si inquiétante et si difficile, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on ne puisse trouver aucune femme qui veuille s'en charger, lorsqu'elle n'y est pas contrainte par l'irrésistible instinct de la maternité.

A ces causes, qui arrêtent la génération

* Ibid. p. 607.

naissante, il faut joindre celles qui la détruisent à mesure qu'elle se forme. Telles sont les guerres fréquentes que ces peuples se livrent et leurs perpétuelles inimitiés, l'esprit de vengeance qui les porte sans cesse à verser le sang; la saleté de leurs habitations; leur mauvaise nourriture et toutes les maladies qu'elle engendre; en particulier les maladies de la peau et une espèce de petite vérole, qui fait chez eux de grands ravages *.

Cette épidémie se manifesta en 1789. On ne peut se faire une idée de l'état auquel elle réduisit leurs peuplades. On ne trouvoit pas une seule personne vivante dans les baies et les havres ci-devant les plus peuplés, pas une trace humaine sur le sable. Ils avoient laissé les morts pour enterrer les morts. Les creux des rochers étoient remplis de corps en état de putréfaction, et en plusieurs endroits les sentiers étoient couverts de squelettes **.

Mr. Collins fut informé que la tribu de

---

* Voyez en général l'appendice de Collins, Description de la colonie angloise de la nouvelle Galle méridionale. *angl.*

** *Ibid.* p. 597.

Co-lé-bé, le même que j'ai nommé ci-dessus, avoit été réduite, par le fléau destructeur, à trois personnes, qui, pour se dérober à la mort, allèrent se réunir à une autre tribu *.

Sous l'influence de tant de causes de dépopulation, on seroit naturellement porté à croire, que les produits du sol, tant animaux que végétaux, joints au poisson pris sur la côte, devroient être plus que suffisant pour l'entretien de quelques restes de nations éparses, qui occupent entr'elles une si vaste étendue de terrain. Il paroît au contraire qu'en général la population atteint si exactement le niveau du produit moyen des subsistances, que le plus petit déficit dans celui-ci, résultant d'une saison défavorable ou de toute autre cause, plonge ces peuples dans la plus cruelle détresse. Les relations nous parlent du retour fréquent de ces tems de calamité, dans lesquels on rencontroit des naturels du pays, réduits à un tel état de maigreur, qu'ils sembloient de vrais squelettes et paroissoient très-près de mourir de faim **.

---

* *Ibid.* p. 598.

** p. 551.

CHAPITRE IV.

Des obstacles à la population chez les nations indigènes de l'Amérique.

TOURNONS maintenant nos regards sur les diverses contrées de l'Amérique. A l'époque où l'on en fit la découverte, la plus grande partie de ce vaste continent étoit habitée par de petites tribus de sauvages, indépendantes les unes des autres, et qui vivoient, à peu près comme celles de la Nouvelle-Hollande, des productions naturelles du sol. Dans les forêts dont il étoit couvert, on ne trouvoit pas, comme aux îles de la mer du Sud, une abondance de fruits et de végétaux nourrissans. La foible culture, qui étoit pratiquée par quelques tribus de chasseurs, ajoutoit bien peu de chose à leurs moyens de subsistance. Les habitans de cette partie du monde vivoïent donc principalement des produits de la chasse ou de la pêche *. Il est facile de comprendre combien ces ressources sont bor-

* Robertson, Hist. d'Amérique. T. II. Liv. IV. p. 127 et suiv. in-8.° édit. 1780. *angl.*

nées et précaires. La pêche ne pouvoit nourrir que ceux qui se trouvoient établis dans le voisinage des lacs, des rivières ou de la mer. L'ignorance et l'indolence des sauvages, l'imprévoyance qui les caractérise les privoient souvent de l'avantage de conserver pour l'avenir les provisions qui excédoient le besoin du moment. On a dès longtems remarqué qu'un peuple chasseur doit étendre beaucoup les limites de son territoire pour y trouver de quoi vivre *. Si l'on compare le nombre des bêtes sauvages, qui peuvent s'y rencontrer au nombre de celles qu'on peut prendre, en employant tous les moyens connus et usités; on verra qu'il est impossible que les hommes s'y multiplient beaucoup. Les peuples chasseurs, comme les bêtes de proie, auxquelles ils ressemblent par la manière dont ils pourvoient à leur subsistance, ne peuvent être fort rapprochés. Leurs tribus sont éparses sur la face de la terre. Il faut qu'elles s'évitent ou se combattent. Aussi les voit-on engagées dans d'éternelles guerres **.

---

* Franklin, mélanges, p. 2. *angl.*

** Robertson, Liv. IV. p. 129.

Ainsi

Ainsi la foible population de l'Amérique répandue sur son vaste territoire n'est qu'un exemple de cette vérité évidente, que les hommes ne peuvent multiplier qu'en proportion de leurs moyens de subsistance. Mais la partie la plus intéressante de la recherche que nous avons entreprise, celle sur laquelle j'ai le plus à cœur de diriger l'attention du lecteur, est l'examen des moyens par lesquels la population se maintient au niveau des foibles secours qui sont à sa portée. On voit aisément que l'insuffisance des moyens de subsistance chez un peuple ne se montre pas uniquement sous la forme de la famine. Elle en revêt d'autres plus permanentes, qui sont autant de malheurs ou de fléaux destructifs; et introduit des usages, qui agissent quelquefois avec plus de force pour arrêter la population naissante, que pour la détruire quand elle est arrivée à sa maturité.

On a généralement remarqué que les femmes Américaines étoient assez peu fécondes *. On a attribué cette espèce de

* Robertson, Liv. IV. p. 106. Burke's America, Vol. I. p. 187. Charlevoix, Hist. de la Nouvelle France, T. III. p. 304. Lafitau, Mœurs des sauvages, T. I.

stérilité à la froideur des hommes à leur égard : car c'est là un trait remarquable du caractère des sauvages Américains. Mais il n'appartient pas exclusivement à cette race d'hommes. Tous les peuples sauvages manifestent plus ou moins la même indifférence ; tous ceux du moins qui n'ont que des moyens insuffisans de subsistance, et qui flottent sans cesse entre la crainte de l'ennemi et celle de la faim. Cette observation n'a pas échappé à Bruce, dans le tableau qu'il fait des Gallas et des Shangallas, nations sauvages des frontières de l'Abyssinie *; et Le Vaillant envisage le tempérament flegmatique des Hottentots, comme la principale cause de la foiblesse de leur population **. C'est, à ce qu'il paroît, aux dangers et aux fatigues de la vie sauvage, qu'il faut attribuer cette disposition. Une telle vie absorbe l'attention

---

p. 590. Dans le cours de ce chapitre, je fais souvent les mêmes citations qu'a faites Robertson, mais jamais sans les avoir examinées et vérifiées. Quand je n'ai pu le faire, je me suis borné à citer Robertson.

* Voyages aux sources du Nil, T. II. p. 223. 559. *angl.*

** Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, T. I. p. 12, 13.

et ne lui permet pas de se fixer sur des passions tendres. C'est là sans doute la vraie raison de la froideur des Américains, et on auroit tort de l'imputer à quelque vice de leur constitution, puisqu'à mesure que les peines et les dangers diminuent pour ces peuples, l'amour reprend chez eux son empire. C'est ce qu'on observe dans les contrées que leur situation favorise et dont les habitans sont moins exposés aux peines de la vie sauvage. Quelques tribus situées au bord des rivières poissonneuses, dans des lieux abondans en gibier, ou sur des terres mises en valeur, ne partagent point l'insensibilité générale; et comme leurs passions n'ont point de frein, leurs mœurs sont fort dissolues *.

S'il est vrai que cette apathie des Américains ne soit pas un défaut naturel, mais l'effet d'un genre de vie, qui rend plus rares en eux des mouvemens passionnés; nous ne serons pas portés à attribuer à cette cause

* Robertson, Liv. IV. p. 71. Lettres édif. T. VI. p. 48. 322. 330. T. VII. p. 20. in-12. édit. de 1780. Charlevoix, T. III. p. 303. 423. Hennepin, Mœurs des sauvages, p. 37.

l'infécondité des mariages. Nous l'imputerons plutôt au genre de vie des femmes et aux coutumes établies parmi elles chez ces peuples sauvages.

« On a demandé quelquefois, si les arts » et la civilisation avoient amélioré l'état de » l'homme : et dans la vanité de leurs dis- » putes, les philosophes ont élevé des doutes » sur ce sujet. Mais que la civilisation ait » accru le bonheur des femmes, c'est une » vérité sur laquelle on ne sauroit élever » aucun nuage *. » Ainsi s'exprime Robertson; et cette remarque est confirmée par l'histoire de tous les peuples sauvages. Le mépris et la dégradation des femmes sont un des traits qui caractérisent le plus universellement cette époque de l'existence sociale **. Tel est le sort de ce malheureux sexe chez quelques tribus d'Amérique, que le mot servitude n'exprime qu'imparfaitement son abjection et sa misère. Là une femme n'est à proprement parler qu'une bête de somme.

---

* Robertson, Liv. IV. p. 103.

** Robertson, Liv. IV. p. 103. Lettres édif. Charlevoix, T. III. p. 287. Voyage de La Pérouse, ch. IX, p. 402. in-4°. édit. de Londres.

Tandis que la vie d'un homme se partage entre la paresse et les plaisirs, sa femme est condamnée aux plus rudes travaux, et ces travaux se succèdent sans relâche. On lui assigne sa tâche, sans pitié pour sa foiblesse. On reçoit ses services sans reconnoissance ni faveur *. Dans quelques districts où la dégradation est extrême, on a vu des mères tellement pénétrées de l'horreur de leur situation, qu'elles faisoient périr leurs filles à leur naissance, pour les délivrer d'un seul coup du poids de leurs infortunes **.

Cet état d'abaissement, et l'assujettissement à un travail forcé, joints à la dureté de la vie sauvage, ne peuvent manquer d'être très-défavorables à la grossesse des femmes mariées *** : et le libertinage auquel elles sont livrées avant cette époque, ainsi que les moyens qu'elles emploient pour se faire avorter, doivent nécessairement nuire en-

* Robertson, Liv. IV, p. 105. Lett. édif. T. VI. p. 329. Roger, Amérique sept. p. 211. *angl.* Creuxii Hist. Canad. p. 57.

** Robertson, Liv. IV. p. 106. Raynal, Hist. des Indes, T. IV. chap. VII. p. 110, in-8, 10 vol. 1795.

*** Robertson, Liv. IV. p. 106. Creuxii, Hist. Canad. p. 57. Lafitau, T. I. p. 590.

suite à leur fécondité *. Un missionnaire, à propos de la coutume de changer de femmes, qui se trouve établie chez les Natchès, remarque qu'elle n'a lieu que pour les femmes, qui n'ont point donné d'enfans à leurs maris. C'est dire assez qu'en général les mariages n'y sont pas féconds : et c'est d'ailleurs une conséquence de la vie déréglée des femmes avant le mariage, que ce même auteur a dépeinte **.

Les causes auxquelles Charlevoix attribue la stérilité des Américaines sont le long tems pendant lequel elles allaitent et se séparent de leurs maris, tems qui est ordinairement de plusieurs années; leurs travaux excessifs et qui ont lieu sans aucune discontinuation, quelle que soit la situation dans laquelle elles se trouvent; enfin la coutume de plusieurs tribus, qui, avant le mariage, permettent la prostitution. Ajoutez à cela, dit-il, l'extrême misère à laquelle ces peuples sont réduits, et qui éteint chez eux le désir d'avoir des enfans ***. Parmi les

---

* Robertson, Liv. IV. p. 72. Ellis, Voyage, p. 198 *angl.* Burke's America, Vol. I. p. 187.

** Lett. édif. T. VII. p. 20. 22.

*** Charlevoix, N. Fr., T. III. p. 304.

hordes les moins policées, c'est une maxime, qu'il ne faut pas se charger de plus de deux enfans à élever *. S'il naît deux jumeaux, d'ordinaire on en abandonne un, parce que la mère ne peut en nourrir deux. Si une mère meurt pendant le tems de l'allaitement, on désespère de conserver son nourrisson, et, comme dans la Nouvelle-Hollande, on l'ensevelit sur le sein qui l'a nourri **.

Comme il arrive souvent que les parens sont pressés par le besoin, ils ont tant de peine à suffire à ceux de leurs enfans, qu'ils les abandonnent ou les livrent eux-mêmes à la mort ***. On expose généralement les enfans difformes : et quelques peuplades du Sud font éprouver le même sort aux enfans dont les mères ne supportent pas bien les peines de la grossesse, et le travail de l'enfantement, de peur qu'ils n'héritent de la foiblesse de leur mère ****.

---

* Robertson, Liv. IV. p. 107. Lettres édif. T. IX. p. 140.

** Robertson, Liv. IV. p. 107. Lett. édif. T. VIII. p. 86.

*** Robertson, Liv. IV. p. 108.

**** Lafitau, Mœurs des Sauv. T. I. p. 592.

C'est à de telles causes qu'il faut attribuer l'exemption remarquable de difformités, qu'on observe chez ces sauvages d'Amérique. Et lors même qu'une mère, parmi eux, veut élever tous ses enfans sans distinction, la mort en enlève un si grand nombre, par la manière dure dont on les traite, qu'il est à peu près impossible que ceux d'une constitution délicate puissent atteindre l'âge d'homme *. Dans les colonies espagnoles, où la vie des indigènes est moins pénible, et où on ne leur permet pas de faire périr leurs enfans, on voit beaucoup d'hommes de figure difforme, petits, mutilés, aveugles et sourds **.

La polygamie paroît avoir été permise de tout tems aux sauvages Américains ; mais il n'y avoit guères que leurs chefs et caciques, qui se prévalussent de cette liberté : quelquefois cependant on en voyoit des exemples chez de simples particuliers, dans quelques-unes des riches provinces du Sud, où les

* Charlevoix, T. III. p. 303. Raynal, Hist. des Indes, T. VIII. L. XV. p. 22.

** Robertson, Liv. IV. p. 73. Voyage d'Ulloa, T. I. p. 232.

subsistances sont plus abondantes. La difficulté de vivre forçoit en général les hommes du peuple à se contenter d'une seule femme *. Cette difficulté étoit si bien sentie, que les pères, avant de donner leurs filles en mariage, ne manquoient pas d'exiger de ceux qui en faisoient la recherche, des preuves non équivoques de leur habileté dans l'art de la chasse et par-là même des moyens qu'ils avoient de pourvoir à l'entretien d'une famille **. Les femmes en Amérique ne se marient pas de bonne heure *** : et la manière licencieuse dont elles vivent avant de se marier doit naturellement produire cet effet ****.

Ces coutumes, dues à la crainte de se voir chargé de famille, et la mortalité causée chez les enfans par les peines de la vie sau-

---

* Robertson, Liv. IV, p. 102. Lett. édif. T. VIII, p. 87.

** Lett. édif. T. IX. p. 364. Robertson, Liv. IV, p. 115.

*** Robertson, Liv. IV. p. 107,

**** Lett. édif. Voyage d'Ulloa, T. I. p. 343. Burke's America, Vol. I. p. 187. Charlevoix, T. III. p. 303, 304.

vage *, n'ont pu manquer d'agir puissamment pour arrêter la population naissante.

Lorsque le jeune sauvage a échappé à tous les dangers de l'enfance, d'autres dangers menacent son âge mûr. Les maladies, à cette époque de l'existence sociale, sont plus rares, mais plus destructives. Comme l'imprévoyance des sauvages est extrême, et que tous leurs moyens de subsistance sont précaires, ils passent subitement, selon le sort de la chasse ou selon la saison, des horreurs de la disette aux excès que l'abondance provoque **. Leur voracité compense alors la rigueur de leur abstinence, et toutes deux leur sont également nuisibles ***. Les maux qui en sont la suite moissonnent la jeunesse dans sa fleur. Ils sont d'ailleurs sujets à la consomption, à la pleurésie, à l'asthme, à la paralysie; maladies qu'occasionnent les fatigues de la chasse et de la guerre, ainsi

* Creuxius dit, qu'à peine un sur trente atteint l'âge d'homme (Hist. Canad. p. 57.); mais c'est là sans doute une grande exagération.

** Robertston, Liv. IV. p. 85.

*** Charlevoix, T. III. p. 302, 303.

que l'inclémence des saisons, qu'ils bravent sans cesse *.

Les missionnaires parlent des maladies perpétuelles auxquelles sont sujets les indigènes de l'Amérique méridionale, et pour lesquelles ils n'ont point de remède **. Ignorant les recettes les plus simples, ne pouvant se résoudre à changer leur diète grossière et insalubre, ils succombent en grand nombre. Le jésuite Fauque rapporte que, dans ses excursions multipliées, à peine a-t-il rencontré un vieillard ***. Robertson pense que la durée de la vie est plus courte chez les sauvages que chez les peuples civilisés ****. Raynal, malgré son enthousiasme pour ces nations, dit à peu près la même chose, en parlant des indigènes du Canada *****. Les observations de Cook et de La Pérouse, sur ceux de la côte Nord-Ouest de l'Amérique, confirment cette remarque ******.

* Robertson, Liv. IV. p. 86. Charlevoix, T. III, p. 364. Lafitau, T. II. p. 360, 361.

** Lett. édif. T. VIII. p. 83.

*** *Ibid.* T. VII. p. 317 et suiv.

**** Liv. IV. p. 86.

***** Liv. XV. p. 23.

****** Cook, Troisième voyage, T. III. ch. II. p. 520, Voyage de La Pérouse, chap. IX.

Dans les vastes plaines du Sud, un soleil brûlant, qui, après la saison des pluies, darde ses rayons sur des terres inondées, engendre de funestes épidémies. Les missionnaires font mention de contagions fréquentes parmi les indigènes, qui causent dans leurs villages une effrayante mortalité *. La petite vérole en particulier y fait de grands ravages, soit par le manque de soins, soit par la petitesse des habitations où l'on entasse les malades; en sorte que très-peu en réchappent **. Malgré les soins des Jésuites, les indigènes du Paraguai étoient fort exposés à cette cause de destruction. La petite vérole et les fièvres malignes, qu'on appelle peste dans ces régions, désoloient les missions les plus florissantes; et c'est à cette cause qu'Ulloa attribue la lenteur de leurs progrès, au sein de la profonde paix dont elles jouissent ***.

Il ne faut pas croire que ces épidémies épargnent les peuples du Nord. Elles y sont au contraire fréquentes ****, et la relation du

---

* Lett. édif. T. VIII. p. 79. 339. T. IX. p. 125.

** Voyage d'Ulloa, T. I. p. 349.

*** Id. T. I. p. 549.

**** Lett. édif. T. VI. p. 335.

capitaine Vancouver en offre un exemple frappant. Depuis New-Dungeness au Nord-Ouest de l'Amérique, sur une ligne de côtes de cent cinquante milles *, il ne vit pas cent cinquante habitans. Il trouva plusieurs villages déserts, dont chacun, à lui seul, auroit aisément contenu tous les individus épars qui s'étoient offerts à sa vue dans toute cette étendue de pays. En faisant des excursions dans l'intérieur, surtout au Port Discovery, il trouva des os et des crânes humains répandus çà et là. Cependant les corps des indigènes vivans n'offroient aucune cicatrice; ils ne témoignoient ni crainte ni défiance. Le voyageur en conséquence ne peut s'arrêter à aucune autre conjecture, qu'à celle d'une maladie pestilentielle **. La petite vérole avoit d'ailleurs paru sur cette côte, et avoit laissé des traces de son passage sur le visage des indigènes, dont plusieurs avoient perdu un œil par cette maladie ***.

---

* Cinquante lieues.

** Vancouver, Voyage, T. I. Liv. II. chap. V. p. 256. *angl.*

*** Id. Chap. IV. p. 242.

Les sauvages, par une suite de leur ignorance et de leur malpropreté *, perdent l'avantage que peut donner, pour prévenir la contagion, une population clair-semée. En quelques cantons de l'Amérique, on construit des maisons destinées à recevoir plusieurs familles, et on y voit quatre-vingts ou cent personnes sous le même toit. Là où les familles vivent séparées, les huttes sont fort petites, fermées, misérables, sans ouvertures de fenêtres, et avec des portes si basses, qu'on n'y peut entrer qu'en rampant **. Au Nord-Ouest, les maisons sont au contraire fort grandes : Meares en décrit une, qui appartenoit à un chef du détroit de Nootka, dans laquelle huit cents personnes demeuroient, mangeoient et couchoient ***. Les voyageurs sont unanimes à dire que rien n'égale la saleté de ces habitations et la malpropreté personnelle de ceux qui s'y

* Charlevoix s'exprime là-dessus en termes énergiques. « On ne peut, dit-il, entrer dans leurs cabanes qu'on ne soit empesté. » La saleté de leurs mets, ajoute-t-il, *vous feroit horreur*. T. III. p. 338.

** Robertson, Liv. IV. p. 182.

*** Voyage de Meares, chap. XII. p. 138. *angl.*

renferment *. Le capitaine Cook les représente comme pleins de vermine, qu'ils s'occupent à prendre et à dévorer **, et il ajoute que la puanteur de leurs demeures est insupportable, ainsi que le bruit et la confusion qui y règnent ***. La Pérouse assure qu'aucune caverne d'animaux sauvages ne peut affecter aussi désagréablement l'odorat ****.

On peut aisément se figurer le ravage que doit faire une épidémie, lorsqu'elle vient à se manifester dans ces habitations. Il n'est pas improbable même qu'un pareil degré de saleté peut engendrer de telles maladies; car il n'y a point de ville où l'air doive être plus altéré.

Echappé à la mortalité de l'enfance et aux ravages des maladies, le sauvage est exposé à tous les dangers de la guerre: et malgré l'extrême prudence avec laquelle les Américains dirigent toutes leurs entreprises militaires; comme ils n'ont presque aucun

---

* Id. ch. XXIII. p. 252. Vancouver, Voyage, T. III. Liv. VI. chap. I. p. 313.

** Cook, 3.e Voyage, T. II. p. 305.

*** Ch. III. p. 316.

**** Voyage de La Pérouse, ch. IX. P. 403.

intervalle de paix, leurs pertes ne peuvent être que très-considérables *. Ces nations, même les plus sauvages, connoissent fort bien leur droit de propriété sur le territoire qu'elles occupent **; et comme il est pour elles de la plus grande importance de ne pas souffrir que d'autres s'emparent de leur gibier, elles le gardent avec une attention jalouse. De là d'innombrables sujets de querelle. Les nations voisines exercent entre elles de continuelles hostilités ***. Le simple accroissement d'une tribu est envisagé par les autres comme une véritable agression, par cela seul qu'il exige une augmentation de territoire. Une guerre née de cette cause ne peut finir que lorsque, par des pertes multipliées, l'équilibre de population se trouve rétabli, ou lorsque le parti le plus foible est exterminé. Une irruption hostile qui dévaste leurs cultures ou qui les force d'abandonner

---

* Charlevoix, Hist. de la Nouv. France, T. III. p. 202, 203. 429.

** Robertson, Liv. IV. p. 147.

*** Lett. édif. T. VIII. p. 40, 86, et ailleurs. Cook, 3.e Voy. T. II. p. 324. Meares, Voyage, ch. XXIV. p. 267.

leurs

leurs terres à gibier, les réduit à la dernière extrémité; car il est rare qu'ils aient aucune espèce de provision susceptible d'être transportée. Souvent il arrive que tous les habitans du pays envahi cherchent leur refuge dans les bois et dans les montagnes, où la plupart périssent faute de subsistance *. Chacun, dans ces occasions, songe à sa sûreté personnelle. Les enfans se séparent de leurs parens, qui ne s'en mettent point en peine. Tous les liens sont dissous. Un père vend son fils pour un couteau ou une hache **. La famine, les maux de tout genre, enlèvent ceux que la guerre a épargnés; et il n'est pas rare de voir s'éteindre de la sorte des tribus entières ***.

Cet état de choses contribue à nourrir la férocité martiale qu'on remarque chez les sauvages, surtout chez ceux d'Amérique. Ils ne combattent pas pour conquérir, mais pour détruire ****. C'est par la mort de son

* Robertson, Liv. IV. p. 172. Charlevoix, T. III, p. 203.

** Lett. édif. T. VIII. p. 346.

*** Robertson, Liv. IV. p. 172. Account of N. America, by Major Rogers, p. 230.

**** Robertson, Liv. IV. p. 150.

ennemi, que le vainqueur assure sa propre vie. A voir l'acharnement avec lequel il le poursuit et l'atrocité de ses vengeances, on diroit qu'il éprouve tous les tourmens qu'on lui destinoit à lui-même. Les Iroquois expriment la résolution prise de faire la guerre par ce peu de mots : « Allons manger cette nation. » Lorsqu'ils invoquent le secours d'un allié, ils le convient à boire du bouillon fait avec la chair de leurs ennemis *. Chez les Abénakis, il est d'usage qu'un corps de guerriers, en entrant dans le pays ennemi, se divise en plusieurs partis. Le chef dit à chacun d'eux : « Je vous donne à manger » ce hameau, à vous ce village, etc. ** ; » et ce langage subsiste même parmi quelques tribus, qui ont renoncé à la coutume de manger leurs prisonniers. Cette coutume a certainement été établie chez plusieurs peuples de ce continent *** ; et je pense, contre l'opinion de Robertson, qu'elle est née du sentiment du besoin, quoiqu'ensuite des motifs d'une autre nature aient pu l'entre-

---

* *Ibid.* p. 164.

** Lett. édif. T. VI. p. 205.

*** Robertson, Liv. IV. p. 164.

tenir ou la renouveler. C'est, il me semble, juger peu favorablement la nature humaine, en particulier l'homme à l'état sauvage, que d'imputer une coutume odieuse à des passions perverses, plutôt qu'à l'influence impérieuse du besoin, qui, même chez les peuples civilisés, a quelquefois subjugué les autres sentimens. Lorsqu'une fois la coutume a été établie par cette cause, la crainte de devenir la proie d'un ennemi vorace, a pu animer le sauvage d'un tel ressentiment, que cette passion seule, indépendamment de la faim, a suffi ensuite pour lui faire dévorer les prisonniers tombés entre ses mains.

Les missionnaires font mention de plusieurs nations qui se nourrissoient de chair humaine, toutes les fois qu'elles pouvoient s'en procurer *. Il peut y avoir quelqu'exagération dans leurs récits. Ils semblent cependant confirmés par les voyages récens au Nord-Ouest de l'Amérique, et par la description que fait Cook de l'île australe de la Nouvelle-Zélande **. Les peuples du détroit

---

* Lett. édif. T. VIII. p. 105. 271. T. VI. p. 266.

** Quelque réservé que soit ce voyageur dans

de Nootka paroissent être anthropophages ; et nous lisons que le chef du district de Maquinna a tant de goût pour ces horribles festins, qu'il tue chaque lune un esclave, pour satisfaire son appétit dénaturé *.

L'amour de la vie s'unit dans le cœur du sauvage à l'amour de la communauté dont il est membre : la sûreté et la puissance de sa tribu sont les seuls garans de sa propre existence, et réciproquement il envisage son propre salut comme lié au salut de tous. Ce sentiment qui le domine, exclut certaines idées d'honneur et de bravoure, familières aux peuples civilisés. Fuir devant un ennemi prêt à repousser son attaque, éviter un combat où sa vie seroit en péril, fait partie des lois de l'honneur, auxquelles obéit le sauvage américain. Pour se résoudre à atta-

---

toutes ses assertions, il ne laisse pas de s'exprimer ainsi sur ces insulaires : « Il n'est que trop évident, » qu'ils ont beaucoup de goût pour ce genre de » nourriture. » Second Voyage, Vol. I. p. 246. Et dans son dernier Voyage, en parlant de leurs hostilités perpétuelles, il ajoute : « peut-être le désir » de faire un bon repas contribue beaucoup à » provoquer leurs attaques. » Vol. I. p. 137.

* Meares, Voyage, Chap. XXIV. p. 255.

quer un ennemi qui se met en défense, il faut qu'il y ait presque certitude de vaincre : et même alors chacun craint de faire le premier pas *. Le grand objet qu'un guerrier a en vue est d'affoiblir ou de détruire les tribus ennemies, en causant à la sienne la moindre perte possible ; et il cherche à obtenir cette fin par la ruse et la surprise, par tous les stratagèmes que peut lui fournir son génie. Attaquer son ennemi à force égale est réputé folie. Périr dans le combat, loin d'être glorieux, est une tache, qui ternit la réputation d'un guerrier, parce qu'elle l'expose au reproche de précipitation et de témérité **. Au contraire, attendre patiemment sa proie ; saisir le moment où elle est dans la sécurité, ou incapable de résister ; fondre sur elle dans l'obscurité de la nuit ; mettre le feu aux huttes de l'ennemi ; en massacrer les habitans, nuds, désarmés, sans défense *** ; sont d'honorables exploits, dont la mémoire se perpétue et dont chaque

* Lett. édif. T. VI. p. 360.

** Charlevoix, N. Fr., T. III. p. 376.

*** Robertson, Liv. IV. p. 155. Lett. édif. T. VI. p. 181. 360.

tribu conserve avec soin un souvenir reconnoissant.

Il est facile de voir, que cette manière de faire la guerre doit son origine à la difficulté d'élever, au milieu des dangers de la vie sauvage, des citoyens capables de défendre leur communauté. Ces causes de destruction peuvent agir en certains momens avec tant d'activité, que la population, comparée aux subsistances, paroisse au-dessous du niveau. Mais la crainte qu'ont les Américains de voir leur peuplade s'affoiblir, le désir de l'accroître qui les domine sans cesse, font assez voir que le cas contraire est bien plus fréquent. Il est probable que, si ce désir d'accroissement venoit à être satisfait, le pays ne pourroit pas y suffire. Mais une tribu, qui croît en force, compte sur la foiblesse de ses adversaires; et c'est en les détruisant, qu'elle pourvoit à son entretien. Réciproquement, la diminution du nombre des habitans, loin de mettre ceux qui restent plus à l'aise, les expose aux irruptions de leurs voisins, et par-là même à la dévastation et à la famine.

Les Chiriguanes n'étoient originairement qu'une petite partie des Guaranis. Ils quit-

tèrent le Paraguai, qui étoit leur pays natal, pour aller s'établir dans les montagnes du Pérou. Là, ayant trouvé des moyens suffisans de subsistance, ils s'accrurent rapidement, attaquèrent leurs voisins, et, soit valeur soit fortune, parvinrent à les exterminer, s'emparèrent de leurs terres et se répandirent sur un grand espace. En peu d'années leur nombre s'éleva de trois ou quatre mille à trente mille *; tandis que les tribus plus foibles, qui les entouroient, diminuoient de plus en plus par la famine et par la guerre.

De tels exemples font assez voir combien est rapide, même chez les sauvages d'Amérique, l'accroissement de la population, pour peu que les circonstances y deviennent favorables. Ils expliquent assez la crainte qui règne dans chaque tribu de voir diminuer le nombre de ses membres, et le désir de l'accroître qu'on y remarque souvent **; sans qu'il soit nécessaire de recourir à la supposition d'une surabondance de nourriture.

On peut s'assurer que les causes ***, qui

---

* Lett. édif. T. VIII. p. 243.

** Lafitau, T. II. p. 163.

*** Ces causes paroîtront peut-être plus que suffi-

affectent la population en Amérique et que je viens de parcourir, dépendent de l'abondance ou de la rareté des subsistances. C'est ce que prouvent clairement le plus grand nombre des tribus, et le plus grand nombre d'individus dont chacune d'elles est composée, partout où le voisinage des lacs ou des rivières, la fertilité du sol ou l'amélioration de la culture, rendent la nourriture plus abondante. Dans l'intérieur des provinces situées sur les bords de l'Orénoque, on peut traverser le pays en différentes directions et faire plusieurs centaines de milles sans trouver une hutte, sans apercevoir la trace d'une créature humaine. Dans quelques parties de l'Amérique septentrionale, où le climat est

---

santes pour maintenir la population au niveau des subsistances. Et c'est ce qui auroit lieu en effet, si ce qu'on dit de la stérilité des femmes indigènes étoit vrai universellement ou même généralement. Il y a probablement de l'exagération dans quelques-uns des faits qu'on rapporte à cet égard. Mais il est difficile de dire quels sont ceux dont il faut se défier. Et même, en retranchant tout ce qui est suspect d'exagération, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il reste assez de témoignages probans pour établir l'assertion générale d'une manière indubitable.

plus rigoureux et le sol moins fertile, les déserts s'étendent encore plus loin. On y a traversé quelquefois plusieurs centaines de lieues de plaines et de forêts absolument inhabitées *. Les missionnaires parlent de voyages de douze journées faits sans rencontrer une ame vivante **, et d'immenses étendues de pays où l'on trouvoit à peine trois ou quatre villages épars ***. Quelques-uns de ces déserts **** ne fournissoient pas de gibier et étoient par cette raison entièrement abandonnés. D'autres, moins dépourvus, étoient parcourus, dans la saison, par différens partis, qui y campoient et s'y arrêtoient plus ou moins, selon le succès de leur chasse; en sorte que ces cantons étoient réellement habités en proportion de la quantité de subsistance qu'ils pouvoient fournir *****.

Il y a d'autres districts en Amérique, qu'on représente comme étant pleinement peuplés en comparaison de ceux dont je viens de

---

* Robertson, Liv. IV. p. 129. 130.
** Lett. édif. T. VI. p. 357.
*** Ibid. p. 321.
**** Ibid. T. IX. p. 145.
***** Ibid. T. VI. p. 66. 81. 345. T. IX. p. 145.

parler. Tels sont les bords des grands lacs au Nord, les rives du Mississipi, la Louisiane et plusieurs provinces de l'Amérique méridionale. Là, on a trouvé des villages, dont la grandeur et le rapprochement étoient proportionnés à la quantité supérieure de gibier et de poisson que pouvoit fournir le territoire, et aux progrès des habitans dans l'art de mettre le sol en valeur *. Les indigènes du Mexique et du Pérou, deux empires vastes et populeux, tiroient incontestablement leur origine de la même souche que les nations sauvages qui les avoisinoient, et avoient primitivement vécu comme elles. Mais dès que, par un concours heureux de circonstances, elles parvinrent à faire des progrès dans l'agriculture et à l'étendre, leur population crût rapidement, malgré la froideur des hommes et les habitudes destructives des femmes. Sans doute ces habitudes furent modifiées par le changement survenu dans la situation de ces peuples. Une vie plus douce et plus sédentaire dut augmenter leur fécondité et leur permettre d'élever une famille plus nombreuse.

---

* Ibid. T. IX. p. 90. 142. Robertson, Liv. IV. p. 141.

En général le continent d'Amérique, en nous en rapportant à ce qu'en disent tous ceux qui en ont écrit l'histoire, offre partout le tableau d'une population répandue sur la surface en proportion de la quantité de nourriture que peuvent se procurer ceux qui l'habitent, dans l'état actuel de leur industrie. Partout, à peu d'exceptions près, elle paroît toucher à la limite qu'elle ne peut jamais outrepasser. C'est ce que prouvent les retours fréquens de famine ou d'extrême disette dans les différentes contrées de cette partie du globe.

On trouve, selon Robertson, des exemples bien remarquables de ce genre de calamité chez les nations sauvages. Cet historien cite entr'autres à ce sujet le témoignage d'Alvar Nugnez Cabeca de Vaca, voyageur espagnol, qui résida près de neuf ans parmi les sauvages de la Floride. Ne connoissant aucune espèce d'agriculture, ils mangent la racine de quelques plantes, qu'ils ont beaucoup de peine à se procurer. Ils prennent quelquefois du poisson et tuent quelques pièces de gibier, mais en si petite quantité, qu'ils sont souvent tourmentés de la faim, au point de la satisfaire en mangeant des

araignées, des œufs de fourmis, des vers, des lézards, des serpens, quelquefois même une sorte de terre onctueuse. Et, ajoute ce voyageur, je suis persuadé que, si leur sol fournissoit des pierres, ils les avaleroient. Ils mettent à part et conservent les os des poissons et des serpens, qu'ils broient et qu'ils mangent. Le seul tems de l'année, où ils n'endurent pas la famine, est celui où mûrit un fruit semblable à l'opuntia ou poire épineuse. Mais souvent pour en trouver ils sont obligés de s'éloigner beaucoup de leur demeure ordinaire. Cet auteur observe, dans un autre endroit, que ces peuples sont souvent réduits à passer deux ou trois jours entièrement privés de nourriture *.

Ellis, dans son voyage à la baie de Hudson, décrit d'une manière touchante les souffrances auxquelles la disette expose les indigènes. Il vient de parler de la rigueur du climat. « Mais, dit-il, quelque grands » que soient les maux que le froid leur fait » souffrir, on peut dire avec vérité qu'ils » sont bien moins cruels que ceux qui pro- » viennent de la rareté des vivres, et de

* Robertson, note 28 à la page 117 du Liv. IV.

» la difficulté qu'ils trouvent à s'en procurer.
» On raconte dans les factoreries un fait,
» dont la vérité est attestée, qui pourra
» faire comprendre quelle est leur détresse,
» et inspirer au lecteur sensible une com-
» passion bien fondée. » Il passe ensuite à
raconter l'histoire d'un malheureux indigène
et de sa femme, qui, à une époque où le
gibier manqua, mangèrent d'abord toutes
les peaux qu'ils portoient pour vêtemens, et
se virent enfin réduits à une si cruelle extré-
mité, qu'elle leur suggéra l'horrible dessein
de se nourrir de la chair de leurs propres
enfans, et qu'en effet, passant du projet
à l'exécution, ils en dévorèrent deux *.
Ailleurs il dit : « Il est arrivé quelquefois que
» les indigènes, qui viennent en été com-
» mercer avec les factoreries, ayant manqué
» ceux qui leur devoient fournir des vivres,
» se sont vus obligés d'épiler quelques mil-
» liers de peaux de castor, pour en manger
» le cuir **. »

L'abbé Raynal, qui, dans ses comparai-
sons de la vie sauvage et de la vie civilisée,

* p. 196.
** p. 194.

raisonne perpétuellement de la manière la plus inconséquente, parle quelque part des sauvages comme ayant la certitude morale de trouver à leur portée des moyens suffisans de subsistance, et dans le tableau qu'il fait des nations du Canada, il dit que, quoiqu'établies dans un pays abondant en gibier et en poisson, elles sont privées de cette ressource en certaines saisons, quelquefois même pendant des années entières; et que la famine fait alors de grands ravages chez ces nations isolées et trop éloignées les unes des autres pour se donner mutuellement du secours *.

Charlevoix, à propos des difficultés et des peines des missionnaires, observe, que souvent ces maux disparoissent en quelque façon devant un mal plus cruel, auprès duquel tous les autres sont peu de chose. Ce mal est la famine. Il est vrai, dit-il, que les sauvages peuvent supporter la faim avec autant de patience qu'ils montrent de négligence et d'imprévoyance pour la prévenir. Mais ils sont quelquefois réduits à de telles extrémités qu'ils n'y peuvent point résister **.

* Raynal, Hist. des Indes, T. VIII. Liv. XV. p. 22.
** Hist. de la N. F. T. III. p. 338.

C'est une coutume générale parmi les nations américaines, sans excepter celles qui ont fait quelques progrès dans l'agriculture, de se disperser dans les bois, à certaines saisons de l'année, et de vivre pendant plusieurs mois des produits de leur chasse, qui devient ainsi pour eux une partie importante de leurs moyens ou revenus annuels *. En restant dans leurs villages, ils s'exposeroient inévitablement à la famine ** ; et en entrant dans les bois, ils ne sont pas sûrs d'échapper à ce fléau. Quelquefois les plus habiles chasseurs ne réussissent point à se procurer du gibier, lors même qu'il ne manque pas dans les forêts ***. Privé de cette ressource le chasseur ou le voyageur y demeure exposé à toutes les angoisses de la faim ****. Les indigènes, dans leurs chasses, sont réduits quelquefois à passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture *****.

Un missionnaire parle de quelques Iro-

---

* Lett. édif. T. VI. p. 66. 81. 345. T. IX. p. 145.

** Ibid. T. VI. p. 82, 196, 197, 215. T. IX. p. 151.

*** Charlevoix, N. F. T. III. p. 201. Hennepin, Mœurs des sauvages, p. 78.

**** Lett. édif. T. VI. p. 167. 220.

***** Ibid. p. 33.

quois qui, dans une occasion de cette nature, après s'être soutenus quelque tems en mangeant les peaux qu'ils portoient sur eux, leurs souliers, l'écorce des arbres; enfin, réduits au désespoir, se déterminèrent à sacrifier quelques-uns d'entr'eux pour sauver les autres. De onze qu'ils étoient, il n'en échappa que cinq *.

Les indigènes de plusieurs parties de l'Amérique méridionale vivent pressés par le besoin **, et sont quelquefois détruits par la famine ***. Les îles de l'Amérique, toutes riches qu'elles paroissent, n'avoient pas plus de produit que leur population n'en exigeoit. Un petit nombre d'Espagnols, qui arrivoient dans un district, y portoient aussitôt la cherté ****. L'empire florissant du Mexique n'étoit pas beaucoup mieux pourvu; et Cortez éprouva souvent qu'il lui étoit difficile d'y nourrir sa petite troupe *****. Les missions même du Paraguai, sous l'administration

---

* Ibid. p. 71.

** Ibid. T. VII. p. 383. T. IX. p. 340.

*** Ibid. T. VIII. p. 79.

**** Robertson, Liv. IV. p. 121. Burke's America, Vol. I. p. 30.

***** Robertson, Liv. VIII. p. 212.

prévoyante

prévoyante des Jésuites, et sous l'influence des épidémies qui diminuèrent souvent sa population, ne furent pas toujours à l'abri du besoin. On cite la mission de St. Michel, où le nombre des indigènes s'étoit tellement accru, que les terres en culture n'y produisoient pas plus de la moitié des grains nécessaires à son entretien *. Souvent de longues sécheresses y faisoient périr le bétail et manquer la récolte **. Dans ces circonstances, quelques missions se sont trouvées réduites à la plus extrême misère, et auroient infailliblement péri par la famine, si les missions voisines n'étoient pas venues à leur secours***.

Les derniers voyages à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique confirment, à cet égard, les anciennes relations, et font voir en particulier, combien la pêche, qui semble devoir offrir les plus inépuisables ressources, est souvent une ressource précaire. La mer, sur la côte de Nootka, n'est presque jamais entièrement fermée par les glaces. Mais on peut juger, par le soin qu'on y prend de

* Lett. édif. T. IX. p. 381.

** Ibid. p. 191.

*** Ibid. p. 206. 380.

faire des provisions d'hiver, qu'en cette saison la mer n'est pas poissonneuse : et il paroît qu'alors on y éprouve la plus cruelle disette *. C'est ce qui arriva dans l'hiver de 1786 à 1787, pendant le séjour qu'y fit Mr. Mackay. On y essuya une véritable famine, causée par la longue durée de cette saison rigoureuse. Le magasin de poissons secs étoit épuisé, il n'y avoit aucun moyen de se procurer des provisions fraîches. Tous les habitans furent mis à la ration. Les chefs distribuoient aux Anglois, chaque jour, celle qui leur avoit été allouée, qui consistoit en sept têtes de harengs secs. Meares dit que le détail de leurs souffrances, consigné dans le journal de ce navigateur, fait frémir l'humanité **.

Le capitaine Vancouver fait mention de quelques peuples, au nord de Nootka, qui vivent misérablement de coquillages et d'une espèce de pâte faite avec de l'écorce intérieure du sapin ***. Un jour cependant,

---

* Meares, Voyage, chap. XXIV. p. 266.

** Id. Chap. XI. p. 132.

*** Voyage de Vancouver, T. II. Liv. II. chap. II. p. 273.

quelques hommes de son équipage, dans une de leurs excursions, rencontrèrent une petite troupe d'indigènes, qui portoient avec eux des plies. Mais ils ne purent, à aucun prix, obtenir d'eux de s'en dessaisir. Le voyageur remarque, que cette résistance à toute espèce d'offre, presque sans exemple chez ces sauvages, indique combien leur approvisionnement en ce genre est rare et difficile *. En 1794, au rapport de ce même navigateur, le poisson étoit très-rare au détroit de Nootka et se vendoit à un prix exorbitant. Les provisions d'hiver avoient manqué, ou par l'effet de quelque négligence, ou parce que la saison avoit été mauvaise **.

La Pérouse nous peint les indigènes des environs du Port-François, comme vivant l'été, par la pêche, dans l'abondance; et comme exposés l'hiver à mourir de faim ***.

Il ne faut donc pas croire, avec lord Kaimes ****, que les tribus américaines ne se

* Id. p. 282.

** Id. T. III. Liv. VI. ch. I. p. 304.

*** Voyage de La Pérouse, ch. IX. P. 400.

**** *Sketches* etc. c'est-à-dire, Esquisse de l'histoire de l'homme, Vol. I. p. 99, 105. in-8°. 2.e édit. *angl.*

soient pas assez accrues pour sentir le besoin de la vie pastorale ou agricole. C'est quelque cause différente qui les a empêchées d'adopter pleinement ces moyens de se procurer d'abondantes ressources, et qui par-là même a empêché leur population de s'accroître. Si la faim seule avoit pu suffire pour engager les sauvages d'Amérique à changer leur genre de vie, je ne saurois concevoir comment il seroit resté sur ce continent une seule nation de chasseurs ou de pêcheurs. Mais il est évident qu'outre ce puissant stimulant, il faut pour opérer un tel changement, une suite de circonstances favorables. Il est bien probable que l'art de se procurer des alimens en cultivant le sol doit être inventé et perfectionné d'abord dans les pays qui sont le plus propres à la culture, dont la situation et la fertilité permettent aux hommes de se rassembler en grand nombre ; car c'est un moyen de développer leurs facultés inventives.

Chez quelques nations américaines, on ne connoît pas l'inégalité des conditions, en sorte que toutes les rigueurs de la vie sauvages y sont également réparties, en particulier celles de la famine. Mais chez quel-

ques nations plus méridionales, comme dans le Bagota *, et chez les Natchez **, surtout au Mexique et au Pérou, la distinction des rangs étoit établie. En conséquence sans doute, lorsque les subsistances venoient à manquer, les basses classes, réduites à un état de servitude absolue ***, souffroient presque seules ; et c'étoit sur elles que frappoit principalement le fléau destructeur.

La prodigieuse dépopulation, qui s'est manifestée chez les nations indigènes de l'Amérique, depuis la découverte de ce continent, se présentera peut-être au premier coup-d'œil comme une objection à ce que nous avons dit ci-devant de l'énergie du principe de population. Mais on verra, en y réfléchissant, que ce phénomène dépend des trois grandes causes que nous avons assignées. Les obstacles qui s'opposent à la population, soit en la détruisant, soit en prévenant son accroissement, peuvent agir avec tant de force, qu'ils lui impriment une marche rétrograde.

* Robertson, Liv. IV. p. 141.

** Lett. édif. T. VII. p. 21. Robertson, Liv. IV. p. 139.

*** Robertson, Liv. VII. p. 190, 242.

La passion de ces peuples pour les liqueurs spiritueuses *, que Charlevoix appelle une rage au-dessus de toute expression **, doit être envisagée elle seule comme un vice capable de produire la dépopulation qu'on observe ; car elle n'agit pas seulement comme une espèce de poison qui les énerve et les tue, elle attaque directement les sources de la génération, et produit des rixes et des combats, qui se terminent presque toujours d'une manière funeste. Il faut ajouter à cela que, presque partout, les relations des Européens avec les indigènes ont abattu le courage de ceux-ci, ont donné à leur industrie une fausse direction, et diminué par-là même leurs ressources et leurs subsistances. A St. Domingue les indigènes négligeoient de propos délibéré la culture de leurs terres, afin d'affamer leurs cruels oppresseurs ***. Au Pérou et au Chili, on força les naturels à creuser les entrailles de la terre, au lieu de féconder sa surface. Et chez les peuples du

---

* Major Roger's Account of North America, p. 210.

** Charlevoix, T. III. p. 302.

*** Robertson, Liv. II. p. 185. Burke's America, Vol. I. p. 300.

Nord, la passion pour l'eau de vie dirigea toute leur activité vers la recherche des pelleteries *; ce qui les empêcha de donner aucune attention aux moyens d'augmenter leurs subsistances, et les porta même à détruire rapidement leur gibier. Il est probable en effet, que, dans toutes les parties de l'Amérique où les Européens ont pénétré, les bêtes sauvages ont éprouvé une dépopulation au moins égale à celle qu'y a subi l'espèce humaine **. Partout le goût de l'agriculture s'est affoibli plutôt que de s'accroître, tandis qu'on auroit pu espérer l'effet contraire des liaisons formées entre les sauvages et les peuples cultivateurs. Nulle part en Amérique, soit au Nord soit au Sud, on n'entend dire que, par la diminution du nombre des habitans, la vie soit devenue plus facile et les ressources plus abondantes. On peut donc conclure avec quelque assurance du tableau même que nous venons de présenter, que, malgré tant de causes de

* Charlevoix, N. F. T. III. p. 260.

** L'introduction générale des armes à feu, parmi les indigènes, a probablement beaucoup contribué à diminuer le nombre des animaux sauvages en Amérique.

destruction qui agissent sur ce vaste continent, la population des diverses nations qui l'habitent est, à peu d'exceptions près, au niveau des moyens de subsistances, que, dans l'état actuel de leur industrie, ces nations sont en état de se procurer.

CHAPITRE V.

Des obstacles à la population dans les îles de la mer du Sud.

L'ABBÉ Raynal, en parlant de l'ancien état des îles britanniques, et des insulaires en général, s'exprime ainsi : « C'est dans » leur sein que sont nées cette foule d'ins- » titutions bizarres, qui mettent des obs- » tacles à la population ; l'anthropophagie, » la castration des mâles, l'infibulation des » femelles, les mariages tardifs, la consé- » cration de la virginité, l'estime du célibat, » les châtimens exercés contre les filles qui » se hâtoient d'être mères *. »

C'est de là, selon cet auteur, que ces coutumes, produites par une population excédante, ont passé sur les continens, où de nos jours encore les philosophes s'occupent à en rechercher l'origine. Il ne s'est pas aperçu qu'une tribu sauvage du continent d'Amérique, entourée de nations ennemies,

* Raynal, Hist. de Indes, T. II. L. III. p. 3. de l'édit. en 10 vol. in-8° 1795.

ou une nation civilisée et populeuse, contenue de toutes parts par d'autres nations qui lui ressemblent, se trouve à divers égards, dans une situation semblable à celle de ces insulaires. Quoique les barrières qui arrêtent la population y soient moins visibles et moins déterminées, quoique sur le continent elles puissent échapper à l'observation plus aisément que dans les îles, elles n'en sont pas moins réelles ni beaucoup moins insurmontables. Un homme qui, pressé par le besoin, quitte la nation continentale à laquelle il appartient, n'est nullement assuré de trouver dans une autre plus de ressources. Entre les îles, il n'en est sans doute aucune dont le produit ne pût être augmenté. C'est précisément ce qu'on peut dire de toute la terre. Une île, comme tout le reste de la terre, contient justement autant d'habitans que son produit actuel en peut nourrir. Mais comme dans les îles, surtout dans les îles très-petites, le nombre des habitans est distinctement limité, et comme cette limite ne peut être méconnue, il y aura quelque avantage à rechercher les obstacles qui y arrêtent la population, en prenant pour exemples celles sur lesquelles nous avons des relations claires

et authentiques. On trouve dans le premier voyage de Cook cette question relative aux familles clair-semées des sauvages de la Nouvelle-Hollande : « Comment les peuples de » cette contrée sont-ils réduits au nombre » qu'elle peut nourrir * ? » On peut, avec le même droit, faire la même question sur les îles populeuses de la mer du Sud, et sur les pays les plus peuplés de l'Europe et de l'Asie. Cette question, dans sa généralité, me semble très-curieuse, et peut jeter du jour sur quelques circonstances aussi intéressantes qu'obscures de l'histoire de la société. C'est à répondre à cette question, que sont principalement destinées les recherches historiques contenues dans la première partie de cet ouvrage.

On connoît peu les grandes îles de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Calédonie, et des Nouvelles-Hébrides. Il est probable que la société y est à peu près au même point que chez les nations sauvages d'Amérique. Elles sont habitées, à ce qu'il paroît, par différentes tri-

* Premier Voyage de *Cook*, Vol. III. p. 240. in-4° a. l.

bus, qui se font continuellement la guerre. Les chefs y ont peu d'autorité; et comme la propriété y est mal assurée, il paroît qu'ils ont peu de provisions *. La grande île de la Nouvelle-Zélande nous est mieux connue. Ce que nous en savons n'est pas propre à nous donner une idée avantageuse de l'état auquel la société y est parvenue. Le tableau qu'en fait Cook, dans ses trois différens voyages, est chargé des plus noires ombres. L'état perpétuel d'hostilité où vivent les tribus répandues sur cette île a quelque chose de plus sauvage que les guerres des sauvages Américains **. L'usage où sont ces peuples de manger la chair humaine, le goût même qu'ils ont pour cette affreuse nourriture sont établis par les preuves les plus incontestables ***. Cook, qui est fort éloigné d'exagérer les vices des nations sauvages, dit en parlant des naturels du détroit de la Reine Char-

---

* Voyez, pour la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne, l'*Histoire des navigations aux terres australes;* et pour la nouvelle Calédonie et les Nouvelles-Hébrides, le 2d. *Voyage de Cook, Vol. II. Liv. III.*

** Cook, 1.er Voyage, T. II. p. 345, 2d. Voy. T. I. p. 110, 3.e Voy. T. I. p. 161. etc.

*** Second Voy. T. I. p. 246.

lotte : « Si j'avois écouté les conseils de tous
» nos prétendus amis, j'aurois exterminé la
» race entière de ces insulaires ; car chaque
» village, chaque hameau, venoit à moi
» tour-à-tour me demander de détruire le
» hameau voisin. Je n'aurois jamais cru que
» les haines, qui divisent ces peuplades,
» pussent se manifester d'une manière aussi
» frappante*. » Et dans le même chapitre il
ajoute : « d'après mes propres observations,
» et d'après les informations que Taweiha-
» rooa m'a données, je suis fondé à croire
» que les habitans de la Nouvelle-Zélande
» vivent dans une crainte perpétuelle d'être
» exterminés par leurs voisins. Il n'y a pres-
» qu'aucune tribu qui ne croie avoir éprouvé,
» de la part d'une autre tribu, quelqu'in-
» justice, ou quelqu'outrage, dont elle est
» sans cesse occupée à tirer vengeance. Il
» se peut aussi que l'espérance de faire un
» bon repas exalte ce sentiment. . . . . La
» manière dont ils s'y prennent pour exécu-
» ter leurs noirs projets est toujours la même :
» ils fondent pendant la nuit sur l'ennemi
» qu'ils veulent détruire ; s'ils le surprennent

---

* 3.e Voy. T. I. p. 124.

» sans défense (ce qui, je pense, doit être
» rare), ils tuent tout, sans distinction
» d'âge ni de sexe. Quand le massacre est
» achevé, ils célèbrent leur victoire sur le
» champ de bataille, où ils se rassasient des
» alimens qu'ils y trouvent en abondance;
» quelquefois aussi ils emportent les corps
» de ceux qu'ils viennent d'égorger, et vont
» les dévorer à loisir dans leurs propres de-
» meures, avec des actes de férocité bru-
» tale, tels que la plume se refuse à les
» décrire..... Faire quartier, ou recevoir
» des prisonniers, sont des pratiques étran-
» gères à leur code militaire : la fuite est la
» seule ressource des vaincus. Cet état de
» guerre perpétuelle, et la manière destruc-
» tive dont ils la font, produisent chez ces
» peuples une telle habitude de circonspec-
» tion, que, de nuit ou de jour, on n'y
» voit aucun individu qui ne soit sur ses
» gardes *. »

Ces observations sont consignées dans le troisième voyage de Cook, où les erreurs des précédens voyages n'ont pu manquer d'être corrigées. Elles prouvent que la guerre

* Cook, 3.e Voyage, T. I. p. 124.

est à la Nouvelle-Zélande, l'obstacle principal qui arrête la population. Nous ignorons s'il y règne parmi les femmes des coutumes qui aient la même tendance. Si de tels usages y sont établis, il est probable que c'est pendant les tems où le besoin de nourriture se fait sentir de la manière la plus pénible; car chaque tribu doit naturellement désirer d'accroître le nombre de ses membres, afin d'augmenter ses moyens d'attaque et de défense. On peut dire seulement que la vie vagabonde que mènent les habitans de ces îles australes, et l'état continuel d'alarme où ils vivent, qui les force à voyager et travailler les armes à la main *, sont des circonstances défavorables à la gestation, et qui tendent à prévenir les familles nombreuses.

Mais, quelque puissantes que soient ces causes, qui compriment la population; les fréquens retours de disette font voir qu'elles ne suffisent pas pour maintenir le nombre des habitans au-dessous du niveau des subsistances. « Qu'il y ait des tems de disette, » dit Cook, « c'est ce que nos observations

* Cook, 2.d Voy. Vol. I. p. 127.

» nous ont fait connoître d'une manière in-
» dubitable *. » Le poisson est leur principale nourriture : et comme ce n'est qu'au bord de la mer et en certaines saisons de l'année, qu'on peut s'en procurer ** ; il est clair que ce n'est pour eux qu'une ressource précaire. Dans l'état d'alarme où ils vivent sans cesse, il doit être bien difficile de faire sécher du poisson et d'en conserver beaucoup en magasin ; surtout si les baies et les anses les plus poissonneuses sont, comme on doit le supposer, l'objet le plus ordinaire de leurs querelles, et s'ils mettent à se les enlever mutuellement cet acharnement qui caractérise toutes les entreprises d'un peuple toujours occupé à chercher des moyens de vivre ***. Les végétaux dont ils se nourrissent sont la racine de fougère, les ignames, les *clams* et les patates ****. Ces trois dernières

* 1.er Voyage, Vol. III. p. 66.

** Id. p. 45.

*** Cook, 3.e Voy. Vol. I. p. 157.

**** 2.d Voy. T. III. p. 43. Je ne sais quel est le végétal désigné par *clam* dans la relation angloise, ni s'il a quelque propriété qui ait rapport avec le sens du mot *clammy* qui signifie *visqueux*, ou avec le coquillage appelé *clam* en Amérique, qui est, je crois,

espèces

espèces sont cultivées, et on ne les trouve guères dans les îles de cet Océan méridional où l'agriculture est presque entièrement ignorée*. Lorsque, par l'effet d'une saison défavorable, ces foibles ressources viennent à manquer, on peut aisément imaginer dans quelle affreuse détresse les peuples doivent être plongés. Dans de telles circonstances, il n'est que trop probable que le désir d'assouvir leur faim doit ajouter beaucoup de force à leur désir habituel de vengeance; et l'on ne peut être surpris de les voir « occupés sans cesse à s'entredétruire, comme » à leur seule ressource contre la famine et » la mort**. »

Si, des hommes épars sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, nous tournons nos regards sur les bords populeux d'Otahiti et de toutes les îles de la société, une scène nouvelle se déploie. Là, toutes les craintes relatives à la disette semblent devoir dis-

---

une espèce de moule. On sait que la *patate*, dont il est ici question, est la pomme de terre ou quelqu'une de ses variétés. P. P. p.

* 1.er Voy. T. II. p. 405.

** Ibid. T. III. p. 45.

paroître. Les voyageurs en nous parlant de ces contrées, semblent décrire le jardin des Hespérides, et ne cessent d'exalter leur rare fertilité *. Mais un instant de réflexion corrigera ce premier aperçu. L'abondance et le bonheur ont toujours été envisagés comme les causes les plus efficaces pour accroître la population. Dans un climat délicieux, où l'on voit régner peu de maladies, où les femmes ne sont point condamnées à des travaux excessifs, comment ces causes n'agiroient-elles pas avec beaucoup plus d'énergie que dans des pays moins favorisés? Et si elles agissent, comment la population, circonscrite dans d'étroites limites, pourra-t-elle trouver la place qui lui est nécessaire? Cook fut surpris de voir qu'Otahiti, qui n'a que quarante lieues de tour, contenoit d'après son calcul plus de deux cent mille habitans**. Comment donc pourroit-elle en contenir plus de trois millions; nombre auquel arriveroit la population au bout d'un siècle seulement, en supposant que le doublement

* Voy. des Missionnairres, Appendice. p. 347. *angl.*

** Cook, 2d. Voyage, T. I. p. 349.

s'opère en vingt-cinq ans *? Ces questions sont également applicables à toutes les îles du même groupe. Passer de l'une à l'autre, seroit changer de place, sans améliorer sa situation. Toute émigration efficace, toute importation de subsistances vraiment utile, sont exclues par la nature de ces îles et par l'état imparfait de leur navigation.

Ici la difficulté se trouve réduite à une si petite échelle, elle est si claire, si précise, si insurmontable, que l'esprit ne peut s'y dérober. On ne peut point répondre comme on a coutume de faire par des idées vagues et hasardées d'émigration ou d'amélioration de culture. L'une est impossible, l'autre évidemment insuffisante. Nous sommes aisément convaincus qu'il est impossible que,

---

* Je ne doute pas que la période de doublement n'y fût plus courte, en supposant qu'on supprimât les obstacles qui troublent l'ordre naturel. Si Otahiti, avec tous ses produits actuels, ne contenoit que cent personnes, en nombre égal de chaque sexe, et que le mariage d'un seul homme avec une seule femme y fût établi d'une manière constante, je crois que cinq ou six périodes successives augmenteroient la population au-delà de tout ce qu'on a observé jusqu'ici, et qu'en moins de quinze ans cette population doubleroit.

dans ce groupe d'îles, la population aille en doublant tous les vingt-cinq ans. Et avant même d'avoir fait aucune recherche sur l'état auquel la société y est parvenue, nous sommes sûrs, qu'à moins d'un miracle qui y rende les femmes stériles, nous découvrirons dans la manière de vivre de ces peuples quelques obstacles puissans à l'accroissement de leur population.

Toutes les relations successives qui nous sont parvenues de l'île d'Otahiti et de celles qui l'entourent, nous attestent l'existence de quelques sociétés, connues sous le nom d'Earee *, qui ont excité une juste surprise chez les nations civilisées. Ces sociétés ont été si souvent décrites, qu'il suffira de rappeler ici que l'infanticide et la prostitution en sont les lois fondamentales. Elles sont composées exclusivement de personnes prises dans les classes les plus élevées ; et, selon Mr. Anderson **, « cette vie licencieuse est

---

* Cook, 1.er Voy. T. II. p. 207 et suiv. 2.d Voy. T. I. p. 352. 3.e Voy. T. II. p. 157 et suiv. Missionnar. Voyage, appendix, p. 347. in-4°.

** Mr. Anderson a fait le dernier voyage de Cook en qualité de chirurgien et de naturaliste. Cook et

» si conforme à leurs goûts et à leurs prin-
» cipes, que les personnes des deux sexes,
» les plus remarquables par leur beauté,
» passent ainsi leur jeunesse, commettant
» sans pudeur des actions, qui couvriroient
» d'opprobre les nations les plus sauvages....
» Lorsqu'une femme Earee accouche, on
» applique au nez et à la bouche de l'enfant
» un morceau d'étoffe mouillée qui l'étouffe
» sur le champ *. » Sur quoi le capitaine
Cook observe : « Qu'il est certain que ces
» sociétés contribuent beaucoup à prévenir,
» parmi les classes supérieures du peuple,
» l'accroissement de la population **. » On
ne peut douter de la justesse de cette
observation.

On n'a pas remarqué d'institutions semblables parmi les classes inférieures. Mais les vices autorisés chez les Grands, ne sont que trop généralement répandus parmi le peuple. L'infanticide n'est pas propre aux

---

tous les officiers de l'expédition avoient la plus haute opinion de ses talens et de son exactitude : en sorte que sa relation peut être envisagée comme une excellente autorité.

* Cook, 3.e Voyage, T. II. p. 158, 159.

** 2d. Voyage, T. I. p. 352.

Earees. Il est également permis à tous : et comme l'opinion des premières classes en a effacé la honte, soit pour ce qui concerne le crime en lui-même, soit par rapport à l'imputation de pauvreté ; c'est une pratique à laquelle on a recours plutôt pour se conformer à l'usage, que par la crainte du besoin. Aussi paroît-elle être établie dans ces îles d'une manière générale, sans aucune réserve, comme une coutume commune et familière.

C'est une remarque très-juste de Hume *, qu'en général la permission de l'infanticide contribue à accroître la population dans le pays où elle a lieu. En éloignant la crainte d'une nombreuse famille, elle encourage le mariage ; et l'empire de la tendresse maternelle et paternelle fait qu'on n'a recours à ce triste remède, qu'à la dernière extrémité. L'établissement des sociétés d'Earees, à Otahiti et dans les îles voisines, fait probablement exception à cette règle et peut y avoir eu une tendance contraire.

Parmi les classes inférieures du peuple,

* Essais de Hume, Vol. I. Essai XI. p. 431. in-8°. 1764. *angl.*

règnent la prostitution et la débauche. Quoiqu'il puisse y avoir quelque exagération à cet égard dans les récits des voyageurs, on ne peut rejeter entièrement leur témoignage. Cook, cherchant à excuser les femmes d'Otahiti, et à restreindre l'imputation trop générale qu'on leur fait de mener une vie licencieuse, reconnoît néanmoins que le nombre de celles qui vivent d'une manière déréglée y est plus grand qu'ailleurs. Et à cette occasion il fait une remarque décisive; c'est que les femmes qui se conduisent mal, n'y perdent point leur rang dans la société, et vivent avec les femmes vertueuses sans aucune espèce de flétrissure *.

D'ordinaire les mariages à Otahiti se font sans aucune autre cérémonie, qu'un présent offert par l'époux aux parens de l'épouse. C'est de la part de ceux-ci une espèce de marché, par lequel ils accordent la permission de commencer une liaison avec leurs filles, bien plus qu'un véritable contrat de mariage. Si le père croit que sa fille n'a pas été assez payée, il ne se fait aucun scrupule de lui faire quitter son premier époux, pour

* 2d. Voy. Vol. I. p. 187.

la livrer à un autre plus magnifique. L'époux lui-même a toute liberté de faire un nouveau choix. Si sa femme devient mère, il peut faire périr l'enfant, et continuer de vivre avec elle, ou la quitter à volonté. Ce n'est que lorsqu'il a adopté l'enfant et qu'il a consenti à le laisser vivre, que les parties contractantes sont envisagées comme liées par les nœuds du mariage. Et même après cette époque, le mari peut prendre une seconde épouse, plus jeune que la première. Cependant il est plus commun de se séparer ou de changer de femme ; et c'est un événement qui chez eux est si ordinaire, qu'il ne fait aucune sensation *. Le libertinage avant le mariage ne nuit point à un établissement de ce genre.

De telles mœurs sembleroient être seules un obstacle à la population, suffisant pour compenser l'effet du climat le plus délicieux et du sol le plus fertile. Mais il y a d'autres obstacles encore. La guerre règne fréquemment entre les habitans des différentes îles ; et dans la même, il y a souvent des discordes civiles. Les unes et les autres sont fort des-

* 3.e Voy. Vol. II. p. 157.

tructives *. Outre les morts qui ont lieu sur le champ de bataille; il faut compter les ravages qu'exerce le vainqueur sur le territoire de son ennemi. Il y pille les cochons et la volaille, et enlève tous les moyens de subsistance. En 1767 et 1768, l'île d'Otahiti abondoit en cochons et en volaille; en 1773, ces animaux y étoient si rares, qu'on ne savoit comment s'y prendre pour déterminer ceux qui en avoient à les vendre. Cook attribue ce renchérissement aux guerres qui depuis la première époque, avoient désolé le pays**. Lorsque Vancouver revint à Otahiti en 1791, plusieurs de ses amis, qu'il avoit quittés en 1777, étoient morts; il étoit survenu plusieurs guerres dans cet intervalle; les chefs des districts de l'Ouest s'étoient joints à l'ennemi; le Roi avoit été complètement défait et ses états avoient été entièrement ravagés. La plupart des animaux, des plantes, des herbages, que le capitaine Cook y avoit laissés, avoient été

---

* Bougainville, Voy. autour du monde, Ch. III. p. 217. Cook, 1.er Voy. Vol. II. p. 244. Missionn. Voy. p. 224.

** 2d. Voy. Vol. I. p. 182.

détruits dans le cours de ces déprédations *.

Les sacrifices humains, en usage à Otahiti, marquent fortement l'état de barbarie, mais probablement n'y sont jamais assez nombreux pour diminuer sensiblement la population. Les maladies auxquelles ces peuples étoient sujets, avant que les Européens les eussent visités, avoient un caractère général de bénignité; et même depuis que le commerce des Européens les a livrés à des maux plus cruels, cette cause de destruction ne paroît pas avoir agi d'une manière bien violente **.

Les principaux obstacles, qui arrêtent parmi eux l'accroissement de la population, sont, à ce qu'il paroît, les vices de la prostitution, l'infanticide et la guerre; et chacun de ces obstacles agit avec une force irrésistible. Cependant, quelle que soit l'énergie de ces causes pour prévenir la population ou la détruire, elles n'ont pu suffire pour la maintenir au-dessous du niveau des subsistances. « Malgré la fertilité de cette île, » dit Mr. Anderson, « souvent il y survient

---

* Voy. de Vancouver, Vol. I. L. I. C. 6. p. 98. in-4°. *angl.*

** Cook, 3.e Voy. Vol. II. p. 148.

» une famine, qui, à ce qu'on assure, fait
» périr beaucoup de monde. Si c'est l'effet
» des mauvaises saisons, ou d'une surcharge
» de population, qui paroît être inévitable,
» ou des guerres ; c'est ce que je n'ai pu
» déterminer. Mais la vérité du fait est
» attestée par l'épargne dont ces peuples
» usent à l'égard des alimens, même en
» tems d'abondance *. » Après un dîner
avec le chef d'Vlietea, Cook remarqua
qu'à l'instant où les convives se levèrent,
beaucoup de personnes du peuple se précipitèrent
pour amasser les miettes, qui
étoient tombées à terre et qu'ils cherchoient
dans les feuilles avec le plus grand soin. Il
arrivoit journellement des hommes aux vaisseaux,
qui offroient aux bouchers leurs services,
pour obtenir d'eux les entrailles des
cochons tués. Et en général, il paroît qu'ils
ne faisoient guères de meilleurs repas. « Il
» faut convenir, ajoute Cook, qu'ils prennent
» un soin particulier de toute espèce de pro-
» vision de bouche ; et qu'ils ne laissent rien
» perdre de ce qui peut servir à la nour-

---

* 3.e Voy. de Cook, Vol. II. p. 153.

» riture de l'homme, surtout de la chair et
» du poisson *. »

Il paroît, par la relation de Mr. Anderson, que la classe inférieure du peuple mange fort peu de nourriture animale, et ce n'est guères que du poisson, des œufs marins et quelques autres productions de l'Océan; car pour le porc, ils en font bien rarement usage. Il n'y a guères que le roi, ou le chef principal de l'île, qui puisse en faire servir tous les jours sur sa table : c'est un véritable luxe. Les chefs inférieurs, selon leurs richesses en mangent une fois par semaine, ou une fois en quinze jours, ou une fois le mois **. Lorsque les cochons et la volaille sont rares, par une suite de la guerre, ou par l'effet d'une trop grande consommation; on défend de faire usage de ces alimens. Cette prohibition dure quelques mois, quelquefois même un ou deux ans; et pendant ce tems ces animaux multiplient et redeviennent abondans ***. La diète ordinaire, même des Earees, c'est-à-dire des principaux de l'île,

* 2d. Voy. T. I. p. 154.
** 3e. Voy. Vol. II. p. 154.
*** p. 155.

est, selon Mr. Anderson, végétale pour les neuf dixièmes *. Or, comme la distinction des rangs est fortement prononcée, et que la vie et la propriété des classes inférieures sont au pouvoir des chefs; on peut aisément comprendre, que souvent ces chefs sont dans l'abondance, tandis que leurs vassaux sont dans le besoin.

D'après les rapports les plus récens sur Otahiti, contenus dans le Voyage des Missionnaires, il paroît que, depuis le dernier voyage de Cook, les causes de dépopulation, énumérées ci-dessus, ont agi avec une force extraordinaire. Vancouver, qui a visité cette île à une époque intermédiaire, parle d'une rapide succession de guerres destructives **. Les Missionnaires ont observé que le nombre des femmes est très-petit ***, en sorte qu'il y a lieu de croire qu'on a détruit plus d'enfans de ce sexe qu'on n'avoit coutume de faire auparavant. Cette circonstance n'a pu qu'augmenter la prostitution, qui, jointe aux ra-

---

* Ibid. p. 148.

** Voyage de Vancouver, Vol. I. L. I. ch. 7. p. 137.

*** Mission. Voy. p. 192 et 385.

vages des maladies d'Europe, a attaqué la population dans sa source *.

Il est probable que Cook a porté trop haut le nombre des habitans, et que les Missionnaires l'ont évalué trop bas **. Mais je ne doute pas qu'il n'y ait eu une diminution réelle et considérable entre ces deux époques d'observation. Ce qui le prouve, c'est la différence qu'on remarque dans les habitudes de ces peuples relativement à l'économie des comestibles. Cook et Anderson s'accordent à les représenter comme usant d'une sévère épargne pour les vivres de toute espèce; et Mr. Anderson, qui paroît avoir fait beaucoup de recherches sur ce sujet, nous parle de retours fréquens de famines. Au contraire les Missionnaires, qui ont été très-frappés de la détresse qu'éprouvent à cet égard les îles des Amis et les Marquises, parlent d'Otahiti comme jouissant de la plus grande abondance : ils remarquent que, malgré la profusion et les dégâts étranges qu'occasionnent souvent les fêtes

* Ibid. Appendix, p. 347.

** Ibid. chap. XIII. p. 212.

des Earees, le besoin se fait rarement sentir dans cette île *.

On peut conclure de là, qu'à l'époque actuelle, la population d'Otahiti est contenue au-dessous du niveau des subsistances. Mais on auroit tort de croire qu'elle doive long-tems rester au même point. Les changemens que Cook a observés dans cette île, aux différentes visites qu'il y a faites, prouvent que sa prospérité et sa population y sont sujettes a des oscillations très-marquées **. Et c'est précisément ce que la théorie devoit nous faire attendre. A aucune époque la population de ces îles n'a dû être stationnaire ou croître lentement d'une manière régulière. Elle a toujours dû subir de grandes oscillations. En tout tems, l'excès de population alimente, chez les sauvages, le goût de la guerre. Les aggressions suscitent les haines, d'où naissent les dévastations, qui durent et se propagent long-tems après qu'a cessé la première cause qui les avoit produites ***. La détresse causée par une ou

---

* Mission. Voy. p. 195. Appendix, p. 385.

** 2d. Voy. Vol. I. p. 182 et 346.

*** Mission. Voy. p. 225.

deux mauvaises récoltes, agissant sur une population entassée et déjà réduite à une égargne excessive, faisant sentir durement le plus intolérable besoin, dans un état imparfait de société, a dû porter à l'infanticide et à la prostitution *. Et ces causes de dépopulation ont dû agir encore avec plus de force, quelque tems après la cessation de la détresse qui les avoit développées. Un changement graduel d'habitudes, conforme au changement graduel des circonstances, devroit naturellement rétablir très-vîte la population à son ancien niveau, en sorte qu'elle ne pourroit être réprimée qu'avec beaucoup de difficulté et même par des moyens violens. Jusqu'à quel point les liaisons d'Otahiti avec les Européens devront-elles produire cet effet? C'est ce que l'expérience seule pourra

* Lorsque j'indique les causes, qui ont pu naturellement mettre des bornes à une population excédante; on ne se méprendra pas sans doute sur mes intentions, et on ne supposera pas que je prétende justifier le moins du monde de telles actions, parce que je fais remarquer leurs effets. Une cause peut prévenir un mal particulier, et être, sans aucune comparaison, pire que ce mal même qu'elle guérit.

nous

nous apprendre. Si en dernier résultat nous trouvions que ces liaisons y contiennent la population dans de justes bornes, je suis bien persuadé qu'en examinant comment elles agissent pour la réprimer, on en viendroit à reconnoître que c'est par une aggravation de vice et de malheur.

Nous connoissons moins les autres îles de la mer pacifique ; mais ce que nous en savons nous fait voir que, dans les principaux groupes d'îles, l'état de la société est fort semblable à celui qu'on observe à Otahiti. Aux îles des Amis et aux îles Sandwich, on retrouve le même système féodal, la même turbulence, le même despotisme des chefs, la même dégradation des subordonnés, et à peu près les mêmes habitudes de libertinage et de prostitution.

Aux îles des Amis, quoique le Roi jouisse en apparence d'un pouvoir absolu, quoiqu'on dise que la vie et la propriété de ses sujets sont à sa disposition ; on voit que les autres petits chefs agissent en souverains, croisent les vues du Roi, et lui donnent de fréquens sujets de plainte. « Mais, dit Cook, » quelle que soit l'indépendance des Grands, » nous avons assez de preuves de la servitude

» du peuple, et il est certain que les classes
» inférieures n'ont ni propriété, ni sûreté,
» qu'autant que veut bien en accorder à
» chaque individu le chef auquel il ap-
» partient *. » Les chefs battent les gens du
peuple sans miséricorde ** : lorsque ceux-ci
étoient surpris commettant un vol sur les
vaisseaux, leurs maîtres, loin d'intercéder
pour eux, conseilloient souvent de les mettre
à mort ***. Or comme les chefs eux-mêmes
n'ont pas beaucoup d'aversion pour le vol,
on en peut conclure qu'ils ne mettent aucun
prix à la vie de leurs sujets.

Cook, dans sa première visite aux îles
Sandwich, eut des raisons de croire que
les guerres extérieures et les commotions in-
testines, y étoient très-fréquentes ****. Van-
couver, qui les a visitées plus récemment,
a vu les traces des dévastations produites
par ces causes. Les querelles civiles y avoient
subverti les gouvernemens, qui existoient à
l'époque du voyage de Cook. De tous les

* 3.e Voy. T. I. p. 406.
** Ibid. p. 232.
*** p. 233.
**** Ibid. T. II. p. 247.

chefs que ce dernier avoit connus, il n'en restoit qu'un seul vivant : et les informations prises par Vancouver lui firent voir que très-peu de ces chefs étoient morts de mort naturelle : la plupart avoient péri dans le cours de leurs funestes dissensions *. Le pouvoir des chefs sur les classes inférieures du peuple aux îles Sandwich paroît être absolu. Le peuple leur obéit servilement, et cet état d'abaissement influe d'une manière évidente sur leur corps et sur leur esprit **. Les gradations de rang y semblent même plus marquées que dans les autres îles : les chefs supérieurs en usent envers les chefs inférieurs de la manière la plus hautaine et la plus oppressive ***.

On ne sait pas si aux îles des Amis, et aux îles Sandwich, l'infanticide est pratiqué, ni s'il y existe des sociétés pareilles à celle des Earees d'Otahiti ; mais on a des preuves indubitables de la prostitution des femmes du peuple ****, et cela seul est déjà un grand

* Vancouver, T. I. Liv. II. chap. II. p. 187. 188.

** Cook, 3.e Voyage, T. III. p. 157.

*** Ibid.

**** Ibid. T. I. p. 401, T. II. p. 543, T. III. p. 130. Mission. Voy. p. 270.

obstacle à la population. Il est très-probable que les toutous, ou serfs, qui emploient la plus grande partie de leur tems à suivre leurs chefs *, se marient peu. Et la polygamie, qui est permise aux classes supérieures, ne peut qu'encourager et aggraver la prostitution dans les classes inférieures.

Supposons qu'il fût reconnu que dans les îles les plus fertiles de cet océan, on ressent peu le besoin. Comme la contrainte morale et vertueuse ne peut raisonnablement être supposée régner chez des sauvages, surtout dans ces climats; la nature des choses nous forceroit à croire que le vice, en y comprenant la guerre, y suffit pour réprimer la population. Toutes les relations confirment cet aperçu. Dans les trois principaux groupes d'îles dont nous venons de parler, le vice est l'obstacle dominant. A l'île de Pâques on a observé une grande disproportion dans le nombre des habitans des deux sexes **. Cela doit faire présumer que l'infanticide y est établi, quoiqu'on n'en ait point d'autres

---

* Ibid. T. I. p. 394.

** 2d. Voy. T. I. p. 289. La Pérouse, ch. IV. p. 323. ch. V. p. 336.

preuves. La Pérouse semble croire que les femmes appartiennent en commun au district qu'elles habitent *. Cependant le nombre d'enfans qu'il rencontra paroîtroit contredire cette opinion **. Il doit y avoir eu, dans cette île, de grandes oscillations de population, depuis l'époque de sa découverte par Roggewein en 1722, quoique ses liaisons avec l'Europe n'aient pu beaucoup y influer. Lorsque La Pérouse la visita, il paroît qu'elle recouvroit sa population, qui avoit été fort affoiblie, soit par les sécheresses, soit par les guerres intestines, soit peut-être par l'infanticide et la prostitution. Cook, à son second voyage, ne l'estimoit pas à plus de six ou sept cents ames ***, La Pérouse la porte à deux mille ****; et par le grand nombre d'enfans qu'il vit, ainsi que par celui des maisons que l'on bâtissoit, il jugea que la population y étoit progressive *****.

Aux îles Mariannes, selon le P. Gobien,

---

* La Pérouse, ch. IV. p. 326. ch. V. p. 336.

** Id. ch. V. p. 336.

*** Cook, 2.d Voy. Vol. I. p. 289.

**** La Pérouse, ch. V. p. 336.

***** Ibid.

une infinité de jeunes gens ne se marient point, vivent comme les membres de la société des Earees d'Otahiti, et sont distingués par un nom tout-à-fait semblable *. On dit qu'à l'île Formose, on ne souffre pas que les femmes deviennent mères avant l'âge de trente-cinq ans. Si elles sont enceintes avant cette époque, la prêtresse les fait avorter. Jusqu'à ce que le mari ait atteint sa quarantième année, sa femme continue de vivre chez ses parens, et il ne peut la voir qu'à la dérobée **.

* Hist. des Navigations aux Terres australes, T. II. p. 507. Cook, 3.e Voy. Vol. II. p. 158, note de l'éditeur. *angl.*

** Harris's Collection of Voyages, 2 vol. in-fol. édit. de 1744. Vol. I. p. 794. Cette relation est de J. Albert de Mandesloe, voyageur allemand, qu'on croit assez véridique: mais dans ce cas particulier, je présume qu'il parle d'après les écrivains hollandois cités par Montesquieu (*Espr. des lois, L. 23. Ch. 17*). Cette autorité n'est peut-être pas suffisante pour faire admettre comme avérée une aussi étrange coutume: j'avoue pourtant que je ne trouve pas le fait absolument improbable. La même relation porte que chez ces peuples on ne connoît point l'inégalité des conditions, et que les guerres y sont si peu sanglantes, que la mort d'une personne suffit d'ordinaire pour

Les visites passagères faites dans d'autres îles, et les relations imparfaites qui nous en ont été transmises, ne nous mettent pas en état d'entrer dans de grands détails sur les coutumes qui y règnent. Mais la conformité de celles qui ont été observées fait assez voir que, quoiqu'on n'ait pas eu occasion d'y remarquer tous les mêmes crimes, c'est pourtant à la guerre et aux vices relatifs au commerce entre les sexes, qu'il faut principalement attribuer la diminution de population, qui y prévient la multiplication indefinie de l'espèce.

Il faut encore ajouter qu'il y a lieu de se défier un peu de ces tableaux rians, que nous fait l'imagination du bonheur et de l'abondance qui règnent dans toutes ces îles

---

les terminer. Dans un climat très-salubre, où les habitudes sont favorables à la population, et où la communauté des biens est établie, personne ne craignant *la pauvreté personnelle,* où plonge le plus souvent une famille nombreuse, le gouvernement a dû se voir forcé de s'occuper directement de contenir la population par une loi expresse. Comme c'est là sans doute la violation la plus choquante des sentimens naturels, on pourroit en tirer le plus fort argument contre la communauté des biens.

de la mer du Sud. A Otahiti même, la disette est assez fréquente. Cook, dans son dernier voyage, en avoit déjà fait la remarque : et le voyage récent des Missionnaires fait voir, qu'à une certaine époque de l'année où il n'y a plus de fruits, le besoin se fait sentir partout. A Oheitaboo, l'une des Marquises, ce besoin alloit jusqu'à la famine, et les animaux mêmes en souffroient. A Tongataboo, la plus considérable des îles des Amis, les chefs, pour maintenir l'abondance, changent de domicile et se retirent dans d'autres îles *. Souvent les naturels y éprouvent péniblement le besoin de subsistances **. Les îles Sandwich sont sujettes à de longues sécheresses ***. Les cochons et les ignames y sont souvent rares **** : et ceux qui les visitent y sont reçus avec une froideur qu'ils opposent à la bienveillance des Otahitiens. Dans la Nouvelle-Calédonie, les habitans se nourrissent d'araignées *****;

---

* Mission. Voy. App. p. 385.

** Ibid. p. 270.

*** Vancouver, Vol. II. Liv. III. ch. VIII. p. 230.

**** Ibid. ch. VII. L. VIII.

***** Voyage à la recherche de La Pérouse, ch. XIII. (p. 420. de la trad. angl. in-4°.)

et sont souvent réduits à manger des morceaux de stéatites pour appaiser la faim qui les dévore *.

Ces faits prouvent assez que, quelle que soit l'abondance qui règne dans ces îles à certaines époques, et quels que soient les obstacles que l'ignorance, la guerre, et d'autres causes opposent à leur population; celle-ci est en général trop rapprochée du niveau moyen des subsistances. Dans un état de société, où la vie des inférieurs est comptée pour rien par leurs maîtres, nous sommes exposés à commettre de grandes erreurs dans le jugement que nous portons de l'abondance où ils vivent. Les grands propriétaires pouvoient s'empresser de livrer leurs cochons et leurs végétaux pour des marchandises d'Europe, lors même que leurs vassaux et leurs esclaves éprouvoient le besoin le plus pressant de nourriture.

Je ne puis quitter ce sujet sans faire observer que la vie sauvage n'a par-dessus la vie civilisée qu'un seul et unique avantage, c'est que le peuple y jouit de plus de loisir. On y a moins à faire, et par-là même on y

---

* Ibid. p. 400.

fait moins. Lorsqu'on vient à réfléchir au travail pénible auquel, dans une société civilisée, les classes inférieures du peuple se trouvent condamnées, on ne peut refuser de reconnoître, que les tribus sauvages sont à cet égard moins à plaindre; mais cet avantage est plus que compensé par ceux dont jouissent d'ailleurs les peuples civilisés. Là où les subsistances abondent, règne chez les sauvages une inégalité tyrannique. Les coups et les violations de propriété sont au nombre des choses ordinaires et établies par un usage qui a force de loi. Les classes inférieures y sont dans un état d'abjection et de dégradation relative, auquel on ne trouve rien de comparable chez les peuples civilisés.

Chez les sauvages parmi lesquels règne une grande égalité, la difficulté de se procurer de la nourriture et les fatigues toujours renaissantes de la guerre soumettent l'homme à des travaux non moins pénibles, que ne peuvent l'être ceux des classes inférieures de la société chez les nations civilisées, quoiqu'à la vérité beaucoup moins inégalement réparties. Mais si l'on peut assimiler les travaux de ces deux classes d'hommes, il n'en est pas de même de leurs privations et de

leurs souffrances. Rien n'est plus propre à faire sentir cette vérité que l'éducation des sauvages américains. Tout ce qui peut inspirer la patience au sein des tourmens, tout ce qui peut endurcir le cœur et étouffer la compassion, y est soigneusement mis en usage. L'homme civilisé, au contraire, s'applique à la vérité à munir l'enfance de la force nécessaire pour supporter les maux, qui de tems en tems nous affligent; mais il n'exige pas que la vie se passe à les attendre. D'autres vertus lui paroissent devoir être associées à cette espèce de courage ou de force d'ame. Il apprend à sentir les maux que souffre son prochain, à compatir même à ceux de son ennemi; à donner l'essor à toutes les affections sociales; à étendre la sphère des sentimens et des émotions agréables. On peut conclure de ces deux genres d'éducation, opposés par le but et par les moyens qu'ils emploient, que l'homme civilisé espère jouir, et que le sauvage s'attend à souffrir.

Le système étrange de discipline adopté par les Spartiates, cet oubli de tous les sentimens naturels, qui a été trop souvent l'objet d'une vaine admiration, n'a pu exister que chez un peuple exposé sans cesse

aux peines et aux privations qu'impose la guerre, et continuellement menacé des plus cruels revers. Cette disposition ne me paroît pas indiquer plus de force d'ame naturelle ou de véritable patriotisme. Elle prouve plutôt un état de misère et des habitudes sauvages ; ce qui présenteroit Sparte et toute l'ancienne Grèce comme n'ayant pas atteint le plus haut degré de civilisation. Les vertus sauvages, comme les marchandises du commerce, viennent en plus grande abondance, là où on en éprouve le besoin et où on en fait le plus de demandes. Lorsqu'on demande avec tant d'ardeur la patience, l'indifférence aux peines et aux privations, les plus extravagans sacrifices, il y a lieu d'augurer mal du bonheur du peuple et de la sécurité de l'état.

CHAPITRE VI.

Des obstacles à la population chez les anciens habitans du nord de l'Europe.

L'HISTOIRE des premières migrations et des premiers établissemens des hommes, ainsi que des motifs qui les ont produits, jetteroit un grand jour sur notre sujet, et feroit voir d'une manière frappante cette tendance continuelle de notre espèce à s'accroître au-delà de ses moyens de subsistance. Sans l'influence de cette loi, on auroit peine à comprendre que la terre eût pu se peupler. L'état naturel de l'homme n'est pas un état d'activité, mais de paresse et de repos. Il n'a pas fallu moins pour l'en faire sortir, que l'aiguillon pressant de la nécessité : quoiqu'ensuite l'habitude et des associations d'idées aient dû maintenir l'esprit d'entreprise, et l'unir au goût des combats et à la passion de la gloire.

Nous lisons qu'Abraham et Lot avoient tant de troupeaux, que la terre où ils vivoient ne pouvoit plus les contenir. Il s'éleva des querelles entre leurs bergers. Abra-

ham proposa à Lot de se séparer, et lui dit: « Tout le pays ne vous est-il pas ouvert? Si » vous voulez aller à gauche, j'irai à droite; » et si vous allez à droite, j'irai à gauche *. »

Cette simple proposition est un exemple fort clair de l'action de ce principe, qui tend à répandre la population sur toute la face de la terre, et qui, dans la suite des tems, a contraint les moins heureux de ses habitans à chercher, dans les déserts brûlans de l'Asie et de l'Afrique, ou dans les régions glacées de la Sibérie et du nord de l'Amérique, les foibles moyens de subsistance qui leur manquoient ailleurs. Les premiers émigrans ne rencontrèrent d'autres obstacles que ceux qui pouvoient naître de la nature du pays nouveau où ils alloient s'établir; mais lorsque la terre fut peuplée en grande partie, quoique cette population fût foible partout, les premiers possesseurs de chaque district ne l'abandonnèrent pas sans combats aux nouveaux venus, et ceux qui occupoient les parties centrales furent obligés de les déplacer de vive force, ou de leur deman-

* Genèse, chap. XIII. v. 9.

der le passage : source de querelles et de guerres toujours renaissantes.

Il paroît que les latitudes moyennes d'Europe et d'Asie ont été très-anciennement occupées par des peuples pasteurs. C'est l'opinion de Thucydide, que de son tems les états civilisés de l'Europe n'auroient point pu résister aux forces réunies des Scythes. Cependant il est impossible qu'un pays tout en pâturages nourrisse autant d'habitans, que si les terres y étoient mises au labour. Qu'est-ce donc qui rend les peuples pasteurs si redoutables ? C'est la faculté qu'ils ont de se mouvoir en masse, et la nécessité d'exercer souvent cette faculté pour changer de pâturages ; or une tribu, qui est riche en troupeaux, abonde en subsistances : elle peut, dans un besoin, manger, après les élèves, les bêtes qui font ses capitaux. Les femmes, chez ces nations, vivent mieux que chez les peuples chasseurs, et par-là même y sont plus fécondes. Les hommes, fiers de leurs forces réunies et de leur facilité de pourvoir à tous leurs besoins en renouvelant leurs pâturages, craignent probablement assez peu la charge d'une famille. Toutes ces causes combinées ne peuvent

manquer de produire un grand accroissement de population. C'est donc surtout chez les peuples pasteurs, que doit se faire sentir le besoin de sortir des limites du pays, et que les migrations doivent être fréquentes. Ils se répandent sur un vaste sol. Ceux que presse la faim forment des colonies, et peuplent insensiblement les régions désertes qui les entourent. Bientôt animés d'une nouvelle ardeur, ils attaquent et délogent les peuples paisibles. Sollicités par l'état de détresse où les réduit une population excédante, enflammés d'espérances, avides de hasards, ces belliqueux aventuriers doivent semer l'épouvante chez les nations livrées à la culture, et qui, fixées dans leurs demeures, ont acquis des goûts et des habitudes tout opposées. Ou s'ils viennent à se heurter entr'eux, pour se déposséder mutuellement des lieux qu'ils habitent; cette lutte doit se changer en une guerre d'extermination.

Plusieurs tribus sans doute ont été détruites de la sorte; plusieurs ont péri par la faim ou par les maux qu'entraînent de telles entreprises. D'autres plus heureuses ont réussi à former de nouveaux établissemens, qui sont devenus un centre d'où sont sortis

d'autres

d'autres essaims. Sans doute ces colonies restèrent quelque tems fidèles à leur métropole; mais bientôt les liens s'affoiblirent et, selon leurs intérêts ou les circonstances, elles formèrent des nations amies ou ennemies.

La perte immense d'hommes qu'entraînoit cette lutte, née du besoin de place et de nourriture, étoit plus que compensée par la force du principe de population, qui, au moyen de cette habitude constante d'émigration, pouvoit librement exercer toute son influence. L'espérance d'améliorer leur état, la perspective du pillage, la faculté, pour dernière ressource, de vendre leurs enfans comme esclaves, se joignoient à l'insouciance naturelle aux peuples voisins de l'état sauvage, pour accroître la population, que la guerre et la famine venoient ensuite réduire dans de justes bornes.

Les tribus qui s'emparoient d'un sol fertile, bien qu'elle ne pussent le faire et s'y maintenir que par de continuels combats, ne laissoient pas de multiplier en proportion de leurs moyens de subsistance : jusqu'à ce qu'enfin toute l'étendue du sol, qui s'étend des derniers confins de la Chine jusqu'aux rivages de la mer Baltique, ait été peuplée

par cette race de barbares, braves, robustes, entreprenans, endurcis aux plus durs travaux, qui faisoit de la guerre ses délices *. Aussi long-tems que les divers gouvernemens, fixés en Europe et en Asie, ont été capables, par leur nombre et leur habileté, d'opposer une barrière à ces hordes destructives; celles-ci ont été condamnées à consumer, dans leurs querelles mutuelles, toute leur population excédante. Mais lorsque la foiblesse des gouvernemens fixés sur le sol, ou la force de quelques hordes errantes et bien unies, changea ces rapports; l'orage vint fondre sur les plus belles provinces de l'univers. La Chine, la Perse, l'Egypte et l'Italie

* Les diverses ramifications, les divisions, les guerres de cette grande nation tartare, sont soigneusement décrites dans l'histoire généalogique des Tartares, par le Can Aboul Ghazzi (traduite de françois en anglois, avec des additions, en 2 vol. in-8°). Mais dans cette histoire, comme dans les autres, on trouve bien exposés, quelquefois même fort en détail, les motifs de quelques princes ou chefs, dans leurs projets ambitieux; et on n'y trouve point malheureusement ceux qui ont poussé tant d'hommes à les suivre, et à s'enrôler volontairement sous leurs étendards.

ont été à différentes époques submergées par ce déluge de barbares. La chute de l'empire romain est un exemple bien connu, qui confirme et éclaircit l'exposé que nous venons de faire. Long-tems les peuples pasteurs de l'Europe septentrionale furent contenus par la force des armes et par la terreur du nom romain. L'irruption formidable des Cimbres, marquée par la destruction de cinq armées consulaires, fut enfin arrêtée, dans son cours victorieux, par Marius; et les barbares apprirent, par la plus complète extermination de cette puissante colonie, à mettre des bornes à leur témérité *. Les noms de Jules-César, de Drusus, de Tibère et de Germanicus, gravés dans leur souvenir en caractères de sang, entretinrent chez eux la crainte de franchir la limite du territoire de l'Empire; mais Rome triompha d'eux, sans les vaincre **. Leurs armées furent taillées en pièces, leurs colonies détruites ou forcées de regagner leurs domiciles; mais la vigueur des Germains n'en fut point abattue; et cette nation indomptable parut toujours

* Tacitus, de moribus Germanorum, S. 37.
** Ibid.

prête à fournir des guerriers pour de nouvelles entreprises. Les foibles règnes de Decius, de Gallus, d'Emilius, de Valérien et de Gallien, ouvrirent l'Empire aux Barbares. Les Goths, qui en peu d'années s'étoient répandus, à ce qu'on croit, de la Scandinavie aux bords du Pont-Euxin, séduits par l'appât d'un tribut annuel, consentirent à retirer leurs troupes victorieuses. Mais à peine le secret de la foiblesse et de la richesse des Romains fut-il connu, que de nouveaux essaims sortis du Nord vinrent exercer leurs ravages sur les frontières de l'Empire, et portèrent la terreur jusqu'aux portes de Rome*. Les Francs, les Allemands, les Goths, et diverses tribus moins considérables, comprises sous ces dénominations, fondirent comme un torrent, et dirigèrent leurs attaques sur divers points. Leurs brigandages et leurs rapines détruisirent les récoltes de l'année et les moyens de préparer celles de l'année suivante. Une famine longue et générale fut suivie d'une

---

* Gibbon, Hist. de la décadence et de la chute de l'empire romain, T. I. chap. X. page 407 et suiv. in-8°. édit. de 1783. *angl.*

peste qui, pendant un espace de quinze années, dépeupla les villes et les provinces romaines. Si l'on peut en juger par quelques pertes locales, on est fondé à croire que la moitié de l'espèce humaine fut enlevée par ces trois fléaux réunis de la guerre, de la peste et de la famine *. Cependant des flots de Barbares continuoient par intervalles à se répandre sur ces provinces épuisées ; et les vaillans successeurs des foibles princes que j'ai nommés eurent à soutenir des travaux comparables à ceux d'Hercule, pour résister au choc de ces hordes impétueuses et retarder la chute de l'Empire. En l'an 250, et les années suivantes, les Goths renouvelèrent leurs ravages par mer et par terre, avec des succès variés, et finirent par perdre presqu'en totalité leurs armées aventureuses ** : ce qui n'empêcha pas, qu'en l'année 269, ils ne fissent sortir de leur sein un peuple immense d'émigrans, composé d'hommes, de femmes et d'enfans, cherchant un lieu pour s'établir ***. Ce corps formidable, composé

* Ibid. p. 455, 456.

** Gibbon, Ibid. p. 431.

*** Id. T. II. ch. XI. p. 13.

d'abord de 320,000 Barbares *, fut finalement détruit et dispersé par la prudence et la vigueur de Claude. Son successeur Aurélien arrêta et battit de nouvelles troupes du même nom, qui sortoient de l'Ukraine. Il conclut avec elles une paix, dont une des conditions fut qu'il retireroit les armées romaines de la Dacie, et qu'il céderoit cette grande province aux Goths et aux Vandales **. Une nouvelle invasion des Allemands menaça peu après la capitale de l'univers. Trois grandes et sanglantes batailles furent livrées par Aurélien, avant que l'Italie pût être délivrée, et ces Barbares exterminés ***.

La fermeté d'Aurélien croisa de tous côtés les entreprises de ce genre. Après sa mort, elles semblèrent renaître avec une nouvelle fureur; mais l'activité de Probus y mit obstacle. Pour délivrer la Gaule seule des Germains qui l'avoient envahie, il lui fallut, à ce qu'on assure, immoler plus de quatre cent mille Barbares ****. L'Empereur victorieux,

---

* p. 11.

** p. 19. Année de l'ère 270.

*** Id. p. 26.

**** Id. T. II. Ch. XII. p. 75.

profitant de ses avantages, pénétra dans la Germanie. Les chefs de cette contrée, étonnés par sa présence, découragés et épuisés par le mauvais succès de l'émigration qu'ils avoient tentée, se soumirent à toutes les conditions que Probus voulut leur imposer*. Ce même empereur, et ensuite Dioclétien**, adoptèrent le système de recruter les provinces épuisées de l'Empire, en cédant des terres aux Barbares, ou prisonniers, ou fugitifs, plaçant ainsi cette population superflue dans les lieux où elle ne pouvoit nuire. Mais de semblables colonies ne furent pas suffisantes pour servir d'asile à la population excédante des peuples du nord. La fougue des Barbares, se montrant toujours indomptée, secoua plus d'une fois le joug, et ne consentit pas toujours à se soumettre aux travaux patiens de l'agriculture***. Le règne vigoureux de Dioclétien contint cependant ces peuples et les força à respecter les frontières de l'Empire. Resserrés dans leurs propres limites, les Goths, les Vandales,

---

* Gibbon, p. 79. an : de J. C. 277.
** Gibbon, ch. XIII. p. 132. an: de J. C. 296.
*** Gibbon, T. II. ch. XII. p. 84.

les Gépides, les Bourguignons et les Allemands tournèrent leur activité contre eux-mêmes, et se battirent constamment entre eux; laissant jouir les provinces romaines d'un long repos, et leur offrant un sanglant spectacle, dont l'issue, quelle qu'elle pût être, tendoit à les défaire d'un redoutable ennemi *.

Sous Constantin, les Goths recommencèrent à se faire craindre. Une longue paix avoit renouvelé leurs forces, et la génération nouvelle avoit perdu la mémoire des revers que l'ancienne avoit essuyés **. Deux guerres successives en firent périr un grand nombre. Vaincus de toutes parts, ils se réfugièrent dans les montagnes. On estime que, dans le cours d'une seule campagne, le froid et la faim en emportèrent plus de cent mille ***. Constantin suivit le plan que Probus et ses successeurs avoient adopté. Il accorda des terres aux Barbares qui, chassés de leur propre pays, vinrent en supplians lui en

---

* Gibbon, T. II. ch. XIII. p. 130.

** Gibbon, ch. XIV, p. 254. an: de J. C. 322.

*** Gibbon, T. III. ch. XVIII. p. 125. an: de J. C. 332.

demander. Vers la fin de son règne, il en fit assigner, dans les provinces de Pannonie, de Thrace, de Macédoine et d'Italie, autant qu'il en falloit pour la demeure et la subsistance d'un corps de trois cent mille Sarmates*.

De nouveaux essaims de Francs et d'Allemands vinrent exercer la valeur de Julien. Ces peuples avoient profité des guerres civiles qui troublèrent le règne de Constantin, et étoient sortis des forêts de la Germanie pour se répandre dans la Gaule, où leurs dévastations s'étendirent beaucoup plus loin que leurs conquêtes**. Détruits ou repoussés partout, ils furent poursuivis, dans le cours de cinq expéditions successives, jusques dans leur patrie***. Julien n'eut qu'à se présenter pour vaincre. Et dans la Germanie, au sein de cette ruche, dont les nombreux essaims étoient depuis si long-tems la terreur de l'univers, les plus grands obstacles qu'il rencontra furent des routes impraticables et de vastes forêts désertes****.

---

* Id. p. 127.

** Ibid. ch. XIX. p. 215. an de J. C. 356.

*** Id. p. 228. et T. IV. ch. XXII. p. 17. de l'an de J. C. 357 à 359.

**** Id. T. IV. ch. XXII. p. 17. et T. III. ch. XIX. p. 229.

Quoiqu'ainsi subjuguée et abattue par les armes victorieuses de Julien, cette hydre en peu d'années montra de nouvelles têtes. Il ne fallut pas moins que le génie de Valentinien, son courage et sa vigilance, pour protéger les peuples soumis à sa domination, contre les diverses irruptions des Allemands, des Bourguignons, des Saxons, des Goths, des Quades et des Sarmates *.

Enfin le sort de Rome fut décidé par une irrésistible émigration des Huns, venant de l'Est et du Nord, qui précipita sur l'Empire la masse entière des Goths **. Ce poids énorme, pressant les nations de la Germanie, les engagea, à ce qu'il semble, à céder leurs forêts et leurs terres marécageuses aux fugitifs de Sarmatie, ou du moins à répandre leur population excédante sur les provinces romaines***. Quatre cent mille émigrans sortirent de ces mêmes côtes de la Baltique, qui, au tems de la République avoient fourni les innombrables armées de Cimbres et de Teutons,

* Id. T. IV. ch. XXV. de l'an de J. C. 364 à 375.

** Gibbon, T. IV. ch. XXVI. p. 382 et suiv. an de J. C. 376.

*** Id. T. V. ch. XXX. p. 213.

auxquelles elle eut peine à résister *. Lorsque la guerre et la famine eurent détruit cette troupe entreprenante, d'autres lui succédèrent. Les Suèves, les Vandales, les Alains, les Bourguignons, passèrent le Rhin sans retour **. Les premiers conquérans furent chassés ou exterminés par ceux qui vinrent après eux. Des nuées de Barbares parurent s'amasser dans toute la partie septentrionale de notre hémisphère. Portant avec elles les ténèbres et l'épouvante, elles se répandirent sous le beau ciel de l'Italie, et plongèrent tout l'occident dans la plus profonde obscurité.

Deux siècles après que les Goths eurent passé le Danube, des Barbares de noms divers avoient pris et pillé la Thrace, la Pannonie, la Gaule, la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique et l'Italie ***. Les plus horribles dévastations, et une incroyable destruction de l'espèce humaine, accompagnèrent ces rapides conquêtes. La famine et la peste, qui marchent toujours à la suite de ces guerres

---

* Ibid. p. 214. an de J. C. 406.

** Ibid. p. 224.

*** Robertson, Hist. de Charles-quint, T. I. sect. I. page 7. in-8°. 1782. *angl.*

furieuses, dévastèrent l'Europe entière. Les historiens du tems, témoins de ces scènes de désolation, ne trouvent point d'expressions pour les décrire. Mais à défaut du langage, les faits, et les changemens survenus dans cette partie du monde, peuvent nous en donner une idée *. Tant de tragiques événemens, ces maux si longs et si profondément sentis, dans les plus beaux pays de la terre, tous ces bouleversemens, tous ces grands effets qui nous frappent et qui étonnent l'imagination, peuvent être rapportés à une cause fort simple, la supériorité du principe de population sur les moyens de subsistance.

Machiavel, au commencement de son Histoire de Florence, s'exprime ainsi. « Les » peuples qui habitent les parties septen- » trionales entre le Rhin et le Danube, » vivant dans un climat sain et favorable à » la multiplication de l'espèce, s'accroissent » souvent au point de forcer des troupes » nombreuses à sortir de leur sein et à » quitter leur pays natal, pour chercher » de nouvelles habitations. Lorsqu'une de

---

* Ibid. p. 10, 11, 12.

» ces provinces est devenue trop peuplée,
» et tend à se soulager du fardeau qui la
» presse, voici la manière dont la chose
» s'exécute. On commence par diviser toute
» la nation en trois parties, entre lesquelles
» on répartit également la noblesse et le
» peuple, les pauvres et les riches. Ensuite
» ils tirent au sort; et la portion, à qui
» le lot est échu, sort du pays et va cher-
» cher fortune; laissant les deux autres
» plus à l'aise et en liberté de vivre com-
» modément chez eux. Ce furent ces mi-
» grations qui causèrent la chute de l'empire
» Romain *. » Gibbon pense que Machiavel
a représenté ces migrations comme plus ré-
gulièrement concertées qu'elles ne l'étoient
réellement ** : mais il me paroît probable que

---

* Istorie Fiorentine Machiavelli, L. I. p. 1, 2.

** Gibbon, T. I. ch. IX. p. 360. note. Paul Diacre, de qui l'on suppose que Machiavel a emprunté cette description, s'exprime ainsi : « Septentrionalis plaga, » quanto magis ab æstu solis remota est, et nivali » frigore gelida, tanto salubrior corporibus hominum » et propagandis gentibus magis coaptata. Sicut e » contrario omnis meridiana regio, quo solis est » fervori vicinior, eo morbis est abundantior et edu- » candis minus apta mortalibus..... Multæque quoque

cette description est assez fidelle : et je présume que c'étoit en conséquence de ces dispositions prévues, que les Germains avoient défendu, par une loi expresse, dont César et Tacite font mention, que les terres cultivées fussent possédées plus d'un an par les mêmes propriétaires *. Les motifs de cette loi qu'allègue César semblent insuffisans ; mais si on y ajoute celui dont je parle, c'est-à-dire, la perspective d'une émigration

---

» ex ea, eo quod tantas mortalium turmas germinat,
» quantas alere vix sufficit, sæpe gentes egressæ sunt,
» quæ non solum partes Asiæ, sed etiam maxime sibi
» contiguam Europam afflixere. (De gestis Longo-
» bardorum, L. I. c. I.)

» Intra hanc ergo constituti populi, dum in tantam
» multitudinem pullulassent, ut jam simul habitare
» non valerent, in tres (ut fertur) partes omnem
» catervam dividentes, quænam ex illis patriam esset
» relictura, ut novas sedes exquirerent, sorte disqui-
» runt. Igitur ea pars, cui sors dederit genitale solum
» excedere, exteraque arva sectari, constitutis supra
» se duobus ducibus, Ibore scilicet et Agione, qui
» et germani erant et juvenili ætate floridi, ceteris-
» que præstantiores, ad exquirendas quas possint in-
» colere terras, sedes statuere, valedicentes suis
» simul et patriæ, iter arripiunt. » (cap. II.)

* De bello Gallico, VI. 22. De moribus Germanorum, sect. XXVI.

ordonnée selon les formes décrites par Machiavel, la loi sera pleinement justifiée, et l'une des raisons données par César acquerra une nouvelle force. Cette raison est la crainte qu'avoient ces peuples, que quelques-uns d'entr'eux, en vivant long-tems sur le même sol, ne finissent par échanger les travaux de la guerre contre ceux de l'agriculture *.

Gibbon, d'accord en cela avec Hume et Robertson, rejette avec raison la supposition, si peu probable, que les habitans du Nord de l'Europe fussent autrefois beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui **: mais il se croit obligé en même tems de nier la forte tendance à s'accroître chez ces nations septentrionales ***, comme si ces deux faits étoient nécessairement liés. Cependant il conviendroit de distinguer toujours soigneusement une population excédante d'une population très-grande. Les montagnes d'Ecosse ne sont probablement pas moins surchargées d'un excès de population, que ne peut l'être toute autre partie de la Grande-Bretagne.

---

* De bello Gallico, VI. 22.

** Gibbon, T. I. ch. IX. p. 361.

*** Ibid. p. 348.

Ce seroit sans doute une absurdité palpable de soutenir que le Nord de l'Europe, couvert, comme il l'étoit autrefois, d'immenses forêts, habité par une race de bergers, qui vivoient principalement du produit de leurs troupeaux *, fût alors plus peuplé, qu'il ne l'est dans l'état auquel il est parvenu aujourd'hui. Et toutefois les faits exposés en détail dans l'Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, la simple esquisse même que j'en ai tracée, nous forcent à reconnoître chez ces peuples la tendance la plus manifeste à s'accroître et une grande facilité à réparer les pertes qu'éprouvoit leur population.

Depuis la première irruption des Cimbres, jusqu'à la ruine finale de l'empire d'Occident, les efforts des nations germaines pour fonder des colonies, et pour exercer le pillage autour d'elles, ne furent jamais suspendus **. Le

* Tacitus, de moribus Germanorum, S. V. Cæsar, de bello Gallico, VI. 22.

** César trouva dans la Gaule une colonie formidable, dont le chef étoit Arioviste; il y remarqua aussi une crainte, généralement répandue, de voir en peu d'années tous les Germains passer le Rhin. *De bello Gall. I. 31.*

nombre

nombre de ceux, qui, pendant cette période, périrent par la guerre et par la famine, est presque incalculable; et tel, qu'il n'est pas possible de concevoir qu'une nation foiblement peuplée ait supporté de telles pertes, à moins qu'un pouvoir supérieur n'ait pu les réparer.

Gibbon décrit les travaux de Valentinien, pour assurer contre les Germains la frontière des Gaules. Les Germains, dit-il, étoient un ennemi, dont les forces se renouveloient constamment par un torrent d'intrépides volontaires, qui descendoit des régions les plus reculées du Nord *. Une facile adoption des étrangers étoit probablement, ajoute-t-il, la méthode, employée par quelques nations de la Germanie, pour se recruter si promptement après de sanglantes défaites **. Mais cette explication ne fait que reculer la difficulté. Elle place la terre sur une tortue, sans nous apprendre sur quoi la tortue repose. Nous pouvons toujours demander, quel étoit cet intarissable ré-

---

* Gibbon, T. IV. ch. XXV. p. 283.

** Ibid. note.

servoir du Nord, d'où sortoit sans cesse un torrent d'intrépides guerriers ? Je ne pense pas qu'on puisse admettre la solution que Montesquieu a donnée de ce grand problème. « Ces essaims de Barbares, » dit-il, « qui sortirent autrefois du Nord, ne » paroissent plus aujourd'hui. » Voici la raison qu'il en donne : « Les violences » des Romains avoient fait retirer les peuples » du Midi au Nord : tandis que la force qui » les contenoit subsista, ils y restèrent ; » quand elle fut affoiblie, ils se répandirent » de toutes parts.

» La même chose arriva quelques siècles » après. Les conquêtes de Charlemagne et » ses tyrannies avoient une seconde fois fait » reculer les peuples du Midi au Nord : » sitôt que cet empire fut affoibli, ils se » portèrent une seconde fois du Nord au » Midi. Et si aujourd'hui un prince faisoit » en Europe les mêmes ravages, les nations » repoussées dans le Nord, *adossées aux » limites de l'univers*, y tiendroient ferme, » jusqu'au moment qu'elles inonderoient et » conquerroient l'Europe une troisième » fois. » Dans une note l'auteur observe, « que l'on voit à quoi se réduit la fameuse

» question : *Pourquoi le Nord n'est-il plus*
» *si peuplé qu'autrefois* * ? »

Si la question, ou plutôt si la réponse se réduit à ce point, c'est un vrai miracle qu'elle présente. Car à moins d'imaginer quelque moyen surnaturel de subsistance, comment ces nations, accumulées dans des régions stériles, y ont-elles pu vivre pendant un tems aussi long que la durée de l'empire romain ? C'est ce qu'il n'est pas facile de concevoir. On a même quelque peine à s'empêcher de sourire, en se représentant ces nuées d'hommes s'arrêtant fièrement aux bornes de l'univers, et y vivant (d'air et de glace sans doute) pendant le cours de plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de regagner leurs domiciles, pour y trouver une nourriture plus substantielle.

Toute la difficulté disparoîtra, si nous appliquons aux nations de l'ancienne Germanie un fait bien observé en Amérique et généralement connu : je veux dire, si nous supposons, que lorsque la guerre et la famine n'y mettoient point d'obstacles, leur nombre

---

* Grandeur et décadence des Romains, chap. XVI. p. 187.

croissoit au point de doubler en vingt-cinq ou trente ans. La convenance, et même la nécessité de cette application résulte du tableau des mœurs des Germains tracé par la main de Tacite. Cet historien rapporte, que ces peuples ne vivoient pas dans des villes, et que leurs établissemens n'étoient point trop rapprochés. Chacun, dit-il, entoure sa maison d'un espace libre *. Cette précaution n'est pas seulement propre à mettre à l'abri des incendies, mais elle tend à prévenir les ravages des épidémies. Chaque homme, ajoute-t-il, n'épouse qu'une seule femme; c'est une coutume qui souffre très-peu d'exceptions. Les nœuds du mariage sont sévèrement respectés; les mœurs à cet égard sont pures et dignes d'éloge **. La chasteté, dont ils s'honorent, n'est point exposée aux séductions des spectacles et des festins. L'adultère est très-rare et l'on ne tolère pas la prostitution. Ni la beauté, ni la jeunesse, ni la fortune, ne peuvent en couvrir la honte: car là, on n'accueille pas le vice avec un sourire, et l'art de séduire

---

* Tacitus, de moribus Germanorum, S. XVI.

** Ibid. S. XVIII.

ne prend pas le nom d'usage du monde. On regarde comme une action infame d'exposer ses enfans ou de les livrer à la mort; et chez ces peuples, les mœurs ont plus de force, que les lois n'en ont ailleurs *. Chaque mère allaite ses enfans, et ne les livre point à des nourrices ou à des esclaves. Les jeunes gens des deux sexes, élevés dans une heureuse innocence, ne sont point amollis et énervés par de honteux plaisirs. Parvenus à l'âge auquel le mariage leur est permis, ils donnent la vie à des enfans forts et robustes comme eux. Plus la famille est étendue, plus la vieillesse est heureuse. Il n'y a qu'à perdre pour eux à vivre sans postérité **.

Des mœurs si favorables à la population, jointes à cet esprit d'entreprise et d'émigration, si propre à écarter la crainte du besoin, présentent l'image d'une société douée d'un principe d'accroissement irrésistible. Elles nous montrent l'intarissable source de ces armées et de ces colonies, dont l'empire romain eut à soutenir le choc, et sous lesquelles il succomba. Il n'est pas probable,

* Ibid. S. XIX.

** Ibid. S. XX.

qu'en aucun tems, la population de la Germanie ait subi de suite deux périodes de doublement, ou même une seule en vingt-cinq années. Les guerres perpétuelles de ces peuples, l'état peu avancé de leur agriculture, surtout l'étrange coutume adoptée par plusieurs tribus de s'entourer de déserts *, s'opposoient absolument à un tel accroissement. Sans doute à aucune époque le pays ne fut bien peuplé, quoique souvent il fût surchargé d'un excès de population. Leurs immenses forêts étoient réservées pour la chasse, presque toutes leurs terres découvertes étoient laissées en pâturages, une petite partie étoit imparfaitement cultivée : et lorsque le retour de la famine venoit les avertir de l'insuffisance de leurs moyens de subsistance, ils accusoient la stérilité de leur pays, qui refusoit de nourrir la multitude de ses habitans **. Mais au lieu de s'appliquer à éclaircir leurs forêts, à dessécher leurs marais, à rendre leur sol capable de suffire à une population croissante ; il étoit plus conforme à leurs habitudes mar-

* Cæsar, de bello Gallico, VI. 23.
** Gibbon, T. I. chap. IX. p. 360.

tiales et à leur humeur impatiente, d'aller en d'autres climats chercher des vivres, du pillage et de la gloire *. Tantôt ces hordes aventurières, pénétrant l'épée à la main dans un pays incapable de leur résister, y formoient leur établissement, tantôt elles étoient détruites par des forces supérieures : quelquefois les Romains les incorporèrent dans leurs armées, ou les versèrent sur leur territoire ; quelquefois aussi, après avoir soulagé leur pays par une longue absence, elles y retournoient chargées de butin ; prêtes, après s'être recrutées, à tenter de nouvelles expéditions. La succession des générations paroît avoir été très-rapide chez ces peuples. A peine une partie avoit-elle disparu, soit qu'elle eût fondé une colonie, soit qu'elle eût été moissonnée par la faux de la guerre et de la famine, qu'on voyoit aussitôt s'élever de nouveaux rejetons pour la remplacer.

En admettant cet ordre de choses, on sent qu'il est impossible que jamais le Nord fût épuisé d'habitans. Lors donc que Robertson dit, en décrivant les calamités pro-

---

* Id. chap. X. p. 417.

duites par ces invasions, qu'elles durèrent sans interruption, jusqu'à ce que le Nord, à force d'envoyer de nouveaux essaims, se fût épuisé d'hommes, et ne pût plus fournir des instrumens de destruction *; on s'aperçoit qu'il tombe précisément dans la même erreur, qu'il s'est appliqué plus haut à réfuter : je veux dire, qu'il parle des contrées septentrionales, comme ayant été réellement très-populeuses. En effet, comment en juger autrement si, à quelque époque déterminée, le nombre de leurs habitans a suffi, non-seulement à tous les ravages de la guerre ; mais encore à peupler de leurs colonies la Thrace, la Pannonie, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, l'Italie et l'Angleterre, de manière à ne laisser presque aucune trace des premiers habitans de quelques-unes de ces contrées ? Mais cet historien lui-même suppose que ces divers pays ont été peuplés dans l'espace de deux siècles **. Et il est évident que de nouvelles générations s'élevèrent pendant cet intervalle de tems, qui

---

* Robertson, Charles-quint, T. I. Sect. I. p. 11.

** Ibid. p. 7.

suffirent à réparer toutes les pertes occasionnées par ces fréquentes migrations.

La vraie cause, qui les arrêta, fut l'impossibilité où ils se trouvèrent de pénétrer dans les lieux où ils avoient dessein de s'établir. Alors les pays de l'Europe, les plus agréables à habiter, étoient possédés par les descendans des tribus les plus braves et les plus entreprenantes des Germains. Il n'est pas probable, qu'à une époque si peu éloignée de celle de leur départ, elles eussent tellement dégéneré de la vertu de leurs ancêtres qu'elles fussent prêtes à se laisser faire la loi par des hordes moins nombreuses et moins instruites dans l'art de la guerre, quoique peut-être plus téméraires et plus féroces.

Entravés ainsi par la valeur et la pauvreté même de leurs voisins, les habitans de la Scandinavie se tournèrent vers les expéditions martimes, qui ouvrirent une carrière nouvelle à l'esprit d'entreprise, et un moyen nouveau de se débarrasser d'une population luxuriante. Avant le règne de Charlemagne, ces peuples étoient fort redoutés, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que ce grand prince vint à bout de les contenir. Dès que son empire eut été

partagé entre ses foibles successeurs, on vit ces mêmes peuples, semblables à une flamme dévorante, se répandre dans la Basse-Saxe, la Frise, la Hollande, la Flandre, et sur toute la rive du Rhin, jusqu'à Mayence.

Après avoir long-tems ravagé les côtes, ils pénétrèrent jusques dans le cœur de la France, pillèrent et incendièrent ses plus belles villes, imposèrent d'énormes tributs à ses rois, et obtinrent enfin, par concession expresse, une de ses plus belles provinces. Ils se firent craindre jusqu'en Espagne, en Italie et en Grèce; et semèrent partout la désolation. Quelquefois ces nations tournèrent leurs armes contre elles-mêmes, et semblèrent acharnées à s'entre-détruire. Quelquefois aussi elles portèrent des colonies dans des lieux inconnus et inhabités, comme pour réparer d'un côté les pertes d'hommes qu'elles causoient de l'autre par leurs horribles dévastations et leurs continuels brigandages *.

Les guerres civiles et la mauvaise administration des rois saxons en Angleterre eurent

---

* Mallet, Introd. à l'histoire du Danemarc, T. I. ch. X. p. 221, 223, 224. in-12, 1766.

le même effet que la foiblesse des rois de France*; et pendant deux cents ans, les Iles Britanniques furent sans cesse ravagées, souvent même en partie subjuguées par ces légions du Nord. Pendant le cours des huitième, neuvième et dixième siècles, d'un bout de l'Europe à l'autre, la mer fut couverte de leurs vaisseaux **; et les nations, réputées aujourd'hui les plus puissantes par les armes et par l'industrie, furent livrées, comme sans défense, à leurs constantes déprédations. A la fin, elles crûrent en force, et parvinrent à ôter aux peuples du Nord toute espérance de succès dans leurs futures invasions ***. Ceux-ci cédèrent lentement et avec répugnance à la nécessité, et apprirent à se renfermer dans leurs propres limites. Ils échangèrent peu à peu leur vie pastorale,

---

* Ibid. p. 226.

** Ibid. p. 221.

*** Peut-être les nations civilisées ne durent pas se croire entièrement à l'abri d'une nouvelle inondation des peuples du nord et de l'orient, jusqu'à l'époque où il s'opéra, dans l'art de la guerre, un changement total, par l'introduction de la poudre et des armes à feu, qui donnèrent a l'habileté et aux lumières un avantage décidé sur la for ce physique.

ainsi que le goût du pillage et l'habitude des migrations, pour les travaux patiens du commerce et de l'agriculture, qui, en les accoutumant à des profits moins rapides, changèrent imperceptiblement leurs mœurs et leur caractère.

Chez les anciens Scandinaves, pendant le cours de leurs guerres et de leurs migrations perpétuelles, jamais probablement aucun homme ne s'abstint de se marier par la crainte de ne pouvoir suffire aux besoins d'une famille. Il en est tout autrement sans doute chez les Scandinaves modernes : cette crainte, juste et bien fondée, y est comme ailleurs, un continuel obstacle à la fréquence des mariages. C'est particulièrement le cas où se trouve la Norvège, comme j'aurai occasion de le faire remarquer ailleurs. Mais partout en Europe, cette cause se montre très-active. Heureusement l'état plus tranquille du monde moderne n'exige pas que les générations se succèdent plus rapidement.

Mallet, dans l'excellent précis de l'Histoire des peuples du Nord, qu'il a mis en tête de son Histoire du Danemarc, observe, que rien ne prouve que leurs émigrations fussent causées par le manque de place dans

leur propre pays *. Et à l'appui de cette remarque, il dit entr'autres, qu'après de grandes émigrations, le pays restoit souvent tout-à-fait désert et long-tems inhabité **. Cela a pu sans doute arriver; mais je suis porté à croire, que ce n'a été que dans quelques cas rares. L'esprit d'entreprise et d'émigration a pu faire sortir tout un peuple de son pays, pour en chercher un meilleur. En ce cas sans doute, il a dû laisser un territoire vacant, qui, pendant quelque tems, sera demeuré privé d'habitans. Et si le sol ou la situation avoit quelque désavantage, ce qu'une telle résolution sembleroit indiquer, on comprend encore, que les tribus qui l'entouroient auront pu préférer de conquérir ailleurs de nouvelles terres à la pointe de l'épée, plutôt que de s'emparer de ces terrains abandonnés. Cela paroît assez conforme au génie des peuples barbares. Ces émigrations totales prouvent que la société ne vouloit pas se diviser. Elles ne prouvent point qu'elle ne se trouvât pas à l'étroit et dans la disette.

---

* Hist. de Danemarc, T. I. chap. IX.

** Ibid. p. 205, 206.

L'autre raison que donne Mallet est, qu'en Saxe, aussi bien qu'en Scandinavie, de vastes étendues de terres sont restées incultes et dans leur état primitif, sans avoir été jamais dépouillées ni défrichées : et que par les descriptions, qui nous sont parvenues, de l'état du Danemarc dans ces tems anciens, il paroît que les côtes seules étoient peuplées, tandis que l'intérieur n'étoit qu'une vaste forêt*. Il est évident qu'ici cet historien tombe dans l'erreur commune ; et qu'il confond un superflu de population avec une grande population. Les mœurs des peuples pasteurs, l'habitude de la guerre et l'esprit d'entreprise, les empêchoient de se livrer au défrichement et à la culture des terres **; et ces

---

* Ibid. p. 207.

** « Nec arare terram aut expectare annum tam » facile persuaseris, quam vocare hostes et vulnera » mereri ; pigrum quin imo et iners videtur sudore » acquirere quod possis sanguine parare. » *Tacit. de mor. German.* En effet, il n'y a rien de plus évident, que l'extrême difficulté qu'éprouve une nation à changer ses habitudes : ainsi il n'y a point de raisonnement plus trompeur, que celui par lequel on infère, de ce qu'un peuple ne met pas ses terres en valeur, qu'il n'est pas sollicité par le besoin.

forêts même, dont ils étoient entourés, en resserrant dans d'étroites limites les sources de leurs subsistances, contribuoient à produire chez eux un superflu de population, c'est-à-dire, à établir un rapport disproportionné entre leur nombre toujours croissant et les foibles moyens qui étoient à leur portée.

Il y a une autre cause, à laquelle il est rare que l'on prenne garde, qui fait que les pays pauvres, froids et mal peuplés, tendent en général à produire un superflu de population, et disposent fortement les peuples à l'émigration. Dans les pays chauds plus populeux, dans ceux surtout où il y a beaucoup de villes et de manufactures, il est rare qu'une disette, pour peu qu'elle dure, ne produise pas des épidémies, tantôt sous la forme d'une contagion furieuse et pestilentielle, tantôt sous différens noms de maladies moins violentes, mais qui agissent avec plus de constance. Au contraire, dans les pays pauvres et froids, où la population est éparse, il arrive, par la qualité antiseptique de l'air, que la misère, causée par la disette ou la mauvaise nourriture, peut durer très-long-tems, sans avoir de telles suites :

et en conséquence, dans ces contrées, le besoin de l'émigration se fait sentir avec plus de force et pendant une beaucoup plus longue période *.

Je ne veux pas dire néanmoins que toutes les expéditions du Nord aient été causées par le défaut de place et de nourriture. Mallet rapporte, à ce qu'il paroît, sur de bonnes autorités, que c'étoit chez ces peuples un usage reçu, de tenir, tous les printems, une assemblée, pour décider de quel côté on iroit faire la guerre **. Un peuple si passionné pour les combats, et à qui le droit du plus fort sembloit un droit divin, ne pouvoit manquer de trouver des occasions

* Les épidémies ont leurs retours, plus rares ou plus fréquens, selon la nature du sol, de l'air, de la situation, etc. De là vient, qu'en quelques pays, elles reviennent annuellement, comme en Egypte et à Constantinople; en d'autres, tous les quatre ou cinq ans, comme autour d'Alep et de Tripoli; ailleurs, à peine une fois en dix, douze ou trente ans, comme en Angleterre; ailleurs encore, jamais plus tôt que tous les vingt ans, comme *en Norvège et dans les îles du nord.* Short, History of air, seasons, etc. Vol. II. p. 344.

** Hist. de Danemarc, ch. IX. p. 209.

de

de se satisfaire. Outre ce goût pur et désintéressé pour la guerre et pour les entreprises; leurs dissensions intestines, l'influence d'un ennemi supérieur, le désir d'un climat plus doux, et quelques autres causes encore ont pu produire des migrations. Mais en considérant la chose sous un point de vue général, je ne puis m'empêcher de reconnoître, dans la période de l'histoire que nous venons de parcourir, un exemple très-propre à jeter du jour sur le principe de population. Ce principe me paroît avoir donné la première impulsion, avoir fourni des ressources, et suggéré des prétextes à ces irruptions et à ces émigrations, qui amenèrent la chute de l'empire romain, et à celles qui, sortant des régions mal peuplées de la Norvège et du Danemarc, ravagèrent pendant deux siècles la plus grande partie de l'Europe. Si l'on se refuse à supposer chez ces peuples une tendance à s'accroître, presque égale à celle qu'on a observée en Amérique; je ne vois aucun moyen d'expliquer ces faits *.

* Gibbon, Robertson et Mallet semblent tous parler de l'expression de Jornandes (*vagina nationum*), comme étant incorrecte et exagérée, mais elle me

En accordant au contraire cette supposition, on ne peut être embarrassé à indiquer les obstacles, qui ont arrêté chez eux les progrès de la population. Il suffit pour cela de lire les détails révoltans de leurs éternelles guerres, et d'arrêter un instant sa pensée sur la facilité avec laquelle la vie étoit prodiguée dans ces âges de barbarie.

D'autres causes agirent sans doute; mais nous pouvons prononcer hardiment, que, chez les peuples pasteurs du Nord de l'Europe, la guerre et la famine furent les principaux obstacles, qui maintinrent la population au niveau de leurs foibles moyens de subsistance.

---

paroît exactement applicable, quoique son autre expression (*officina gentium*) ou du moins sa traduction (*le magasin* [storehouse] *des nations*) ne soit peut-être pas tout-à-fait exacte (1).

» Ex hac igitur Scania insula, quasi officina gen-
» tium, aut certe velut vagina nationum, egressi, etc. »
JORNANDES, *De rebus Geticis*, *p.* 83.

(1) *Officina gentium* traduit *fabrique des nations*, paroîtroit plus exact, et répondroit mieux à l'expression que Jornandes emploie comme étant presque de même sens. *P. P. p.*

CHAPITRE VII.

Des obstacles qui s'opposent à la population chez les peuples pasteurs actuels.

Comme les diverses tribus des peuples pasteurs d'Asie sont dans l'usage de vivre sous des tentes ou huttes mobiles, et non dans des habitations fixées sur le sol, elles sont encore moins attachées aux lieux qu'elles occupent que ne l'étoient les anciens bergers du Nord de l'Europe. C'est le camp et non le sol qui est la patrie du Tartare. Quand le fourrage d'un district est consommé, la tribu dirige sa marche vers d'autres pâturages. En été, elle s'avance vers le Nord ; en hiver, elle revient au Sud. Ainsi, au milieu de la plus profonde paix, elle acquiert la pratique et la connoissance familière de l'une des opérations les plus difficiles de la guerre. De telles habitudes tendent fortement à répandre, chez des peuples nomades, l'esprit de conquête et d'émigration. La soif du butin, la crainte d'un voisin puissant, ou l'inconvénient d'habiter des pâturages médiocres,

ont suffi de tout tems pour engager les hordes Scythes à s'avancer hardiment dans des régions inconnues, dans l'espérance d'y trouver une subsistance plus abondante ou de moins formidables ennemis *.

Dans toutes ces invasions des Scythes, surtout lorsqu'elles ont eté dirigées contre les empires civilisés du Midi, ces peuples pasteurs ont été constamment animés d'un instinct féroce et destructif. Quand les Mogols eurent subjugué les provinces septentrionales de la Chine, il fut mis en délibération dans leur conseil, d'exterminer tous les habitans de cette contrée populeuse, afin de convertir le pays en pâturages pour leur bétail. La fermeté d'un mandarin chinois prévint l'exécution de cette funeste mesure **. Mais la simple proposition, qui en fut faite, montre d'une manière frappante, non-seulement l'inhumanité de ces peuples dans l'abus du droit de conquête, mais la force de l'habitude à laquelle ces bergers sont assujettis, et l'extrême difficulté qui en résulte pour eux de passer de la vie pastorale à la vie agricole.

---

* Gibbon, T. IV. ch. XXVI. p. 348.

** Id. T. VI. ch. XXXIV. p. 54.

Il seroit beaucoup trop long de suivre, même d'une manière rapide, leurs émigrations et leurs conquêtes en Asie, le prompt accroissement de certaines tribus et l'extinction totale de quelques autres. Au tems des formidables irruptions des Huns, de l'invasion si étendue des Mogols, des sanglantes conquêtes de Tamerlan et d'Aurengzeb, et de la dissolution de leurs empires, les causes qui diminuèrent la population ne sont que trop faciles à apercevoir. En lisant l'histoire de ces dévastations, pendant lesquelles le plus léger motif, ou même un simple caprice, suffisoit pour ordonner le massacre d'un peuple entier *, bien loin de chercher des obstacles capables d'arrêter la population dans son progrès, nous éprouvons un sentiment de surprise de voir qu'elle offroit sans cesse au glaive des conquérans de nouvelles générations à détruire. Il sera plus utile de nous occuper de l'état actuel des nations tartares, et de rechercher les causes ordinaires qui préviennent leur accroissement.

Les vastes contrées qu'habitent aujourd'hui les descendans des Mogols et des Tartares,

* Gibbon, T. VI. ch XXXIV. p. 55.

encore attachés aux coutumes de leurs ancêtres, renferment dans leur enceinte presque toutes les régions moyennes de l'Asie, et jouissent de tous les avantages d'un doux et beau climat. En général, le sol y est naturellement très-fertile. On y trouve peu de véritables déserts. On a quelquefois donné ce nom à de vastes plaines dépouillées d'arbres, où ne croît pas même un buisson, et que les Russes appellent steppes. Mais ces plaines sont couvertes d'une herbe touffue, qui forme d'excellens pâturages. Le principal défaut du sol est le manque d'eau; mais on assure que les parties où il s'en trouve pourroient, si elles étoient bien cultivées, nourrir quatre fois le nombre des habitans actuels de toute cette étendue de pays réputé désert *. Chaque horde (*orda*), ou tribu, a un canton particulier, qui lui appartient, et qui renferme ses pâturages d'été et d'hiver : il est probable que la population de tout le territoire qu'elles occupent est distribuée, dans ses divers districts, à peu près en proportion de leur fertilité.

---

* Hist. généalog. des Tartares, T. II. Sect. I. in-8°. 1730. *angl.*

Volney décrit exactement cette distribution en parlant des Bédouins de Syrie. « Dans les cantons stériles, c'est-à-dire, » mal garnis de plantes, les tribus sont » foibles et très-distantes : tels sont le désert » de Suez, celui de la mer Rouge, et la » partie intérieure du grand désert, qu'on » appelle le *Nadjid.* Quand le sol est mieux » garni, comme entre Damas et l'Euphrate, » les tribus sont moins rares, moins écartées; » enfin dans les cantons cultivables, tels que » le Pachalic d'Alep, le Hauran et le pays » de Gaze, les camps sont nombreux et » rapprochés *. » La Grande Tartarie offre, comme la Syrie et l'Arabie, cette espèce de distribution, fondée sur la quantité d'alimens que peuvent se procurer les habitans de chaque canton, dans l'état actuel de leur industrie et de leurs habitudes. Et pour vrai dire, cette distribution se retrouve dans tous les pays du monde; quoique chez les nations civilisées elle soit moins sensible, à cause du commerce qu'elles ont entr'elles.

Les Tartares mahométans, qui habitent

---

* Voy. de Volney, T. I. ch. XXIII. p. 351. in-8°. 1787.

la partie occidentale de la Grande Tartarie, cultivent une portion des terres qu'ils occupent, mais avec tant de négligence que les produits de cette culture ne forment pas la principale source des subsistances qu'ils consomment *. La paresse et l'esprit guerrier des barbares dominent, chez ces peuples, et ils ne se soumettent pas aisément à acquérir par le travail ce qu'ils croient pouvoir se procurer par la rapine et le pillage. Lorsque les annales de la Tartarie n'offrent pas des guerres et des révolutions éclatantes, elles présentent des troubles intestins et de mutuelles attaques faites en vue du butin, qui ont interrompu constamment l'ordre et les travaux paisibles. Les Tartares mahométans nous sont représentés, comme vivant presqu'uniquement de vol et de brigandage, pendant la paix comme pendant la guerre **.

Les Usbecks, maîtres du Corasan, abandonnent les plus beaux pâturages du pays aux Sartes et aux Turcomans, leurs sujets tributaires, uniquement parce que leurs voisins de ce côté-là sont trop pauvres et trop vigi-

* Hist. généal. des Tartares, T. II. p. 382.

** Ibid. p. 390.

lans pour leur offrir des occasions faciles de pillage. Ils vivent généralement de rapine. Sans cesse ils font des irruptions dans le territoire des Persans et des Usbecks de la Grande Bucharie. Ni paix, ni trève ne peuvent les contenir; toute leur richesse consiste dans les esclaves et autres effets précieux qu'ils peuvent ravir. Les Usbecks et Turcomans, leurs sujets, ne sont jamais d'accord. Leur mutuelle jalousie, fomentée souvent par les princes de la maison régnante, excite dans l'état une continuelle agitation *. Les Turcomans sont toujours en guerre avec les Curdes et les Arabes, qui viennent souvent briser les cornes de leurs troupeaux, et enlever leurs femmes et leurs filles **.

Les Usbecks de la Grande Bucharie passent pour les plus civilisés de tous les Tartares mahométans; cependant ils ne le cèdent point aux autres pour l'esprit de rapine ***. Ils sont constamment en guerre avec les Persans et occupés à dévaster les riches plaines du Corasan. Quoiqu'ils habitent un

* Hist. généal. des Tartares, T. II. p. 430, 431.
** Ibid. p. 426.
*** Ibid. p. 459.

pays singulièrement fertile, et que quelques-uns d'entr'eux, descendus des anciens possesseurs du sol, se livrent aux arts paisibles du commerce et de l'agriculture; ni cette fertilité naturelle, ni cet exemple, qu'ils ont sous les yeux, ne peuvent les engager à changer leurs habitudes. Ils aiment mieux voler, piller, égorger leurs voisins, que de profiter des ressources que la terre semble leur prodiguer *.

Les Tartares de la horde de Casatchia, dans le Turkestan, vivent dans un état continuel de guerre avec leurs voisins du Nord et de l'Est. En hiver ils dirigent leurs incursions vers le pays des Calmoucs, qui, à cette époque, se répandent sur les frontières de la Grande Bucharie, et vers les régions au Sud de cette contrée. D'autre part, ils ne cessent point d'incommoder les Cosaques d'Yaik et les Tartares Nogais. En été ils passent les montagnes des Aigles, et se jettent sur la Sibérie. Souvent dans ces incursions, ils sont fort maltraités; souvent la totalité du butin qu'ils peuvent faire n'équivaut pas à ce qu'ils auroient pu se pro-

* Ibid. p. 455.

curer par un léger travail ; mais ils préfèrent de s'exposer à mille dangers et à toutes les fatigues qu'entraîne ce genre de vie, plutôt que de donner à l'agriculture une attention sérieuse *.

La vie des autres tribus de Tartares mahométans est si parfaitement semblable, qu'il est superflu de nous y arrêter ; et je me contente de renvoyer le lecteur au tableau tracé dans l'histoire généalogique des Tartares et dans les notes utiles qui y sont jointes. L'auteur même de cette histoire, qui étoit un Can du Corasan, nous offre, dans sa conduite, un exemple remarquable de la manière féroce dont on fait la guerre dans ces contrées, soit qu'on l'entreprenne par des motifs de politique, de vengeance ou de cupidité. Ce Can fit de fréquentes invasions dans la Grande Bucharie, toutes accompagnées de ravages dans les provinces, et de la destruction totale des villages et des villes qu'il traversoit. Lorsqu'il arrivoit que le nombre des prisonniers entravoit sa marche, il ne se faisoit aucun scrupule de les massacrer. Comme il avoit à cœur de réduire les

** Ibid. p. 573 et suiv.

Turcomans, ses sujets tributaires, il invita les principaux d'entr'eux à une fête solennelle et les fit tous égorger, au nombre de deux mille. Il brûla et saccagea leurs villages avec la plus impitoyable barbarie, et exerça de telles dévastations, que le mal retomba sur ses auteurs; car l'armée victorieuse souffrit beaucoup de la disette *.

En général tous les Tartares mahométans haissent le commerce et sont sans cesse occupés à dépouiller les marchands qui tombent sous leurs mains **. Le seul commerce qu'ils protègent est celui des esclaves. Ceux-ci forment la partie principale du butin qu'ils font dans leurs expéditions; et sont envisagés comme la première richesse. Ils en gardent autant qu'il leur en faut ou pour veiller sur leurs troupeaux, ou à titre de femmes et de concubines, et ils vendent le reste **. Les Tartares de la Circassie et du Daghestan, ainsi que les autres tribus voisines du Caucase, vivant dans un pays pauvre et montagneux, sont par-là même plus à l'abri des

* Hist. généalog. des Tart. T. I. ch. XII.
** Id. T. II. p. 412.
*** Ibid. p. 413.

invasions, et en conséquence leur pays regorge d'habitans. Quand ils ne peuvent se procurer des esclaves par les voies les plus usitées, ils en font en se ravissant les uns les autres, quelquefois même ils vendent leurs femmes et leurs enfans *. Ce commerce d'esclaves, si généralement pratiqué par les Tartares mahométans, est peut-être une des causes de leurs guerres perpétuelles; car dès qu'il s'offre une occasion d'alimenter ce commerce, ils ne respectent ni alliances, ni traités de paix **.

Les Tartares payens, les Calmoucs et les Mogols, ne font pas usage d'esclaves. On

---

* Hist. généal. des Tartares, T. II. p. 413, 414, et ch. XII.

** Ils justifient l'usage où ils sont d'avoir plusieurs femmes, en disant que c'est pour eux le moyen d'avoir beaucoup d'enfans, qu'ils peuvent vendre pour de l'argent comptant, ou échanger contre les choses les plus nécessaires. Et lorsqu'ils n'ont pas de quoi nourrir ces enfans, ils envisagent comme un acte de charité, de les faire mourir à leur naissance. Ils en usent de même à l'égard de ceux qui sont malades et qui leur paroissent sans ressource. Ils estiment que c'est les délivrer d'une multitude de maux. Voyages de J. Chardin. Collection de Harris, Liv. III. chap. II. p. 865. *angl.*

dit qu'ils mènent une vie beaucoup plus paisible et plus innocente; et qu'ils se contentent du produit de leurs troupeaux, qui font toute leur richesse. Ils entreprennent rarement la guerre en vue du butin, et envahissent rarement le territoire de leurs voisins, autrement que pour se venger de quelque attaque faite contr'eux. Toutefois ils ont aussi leurs guerres destructives. Les invasions des Tartares mahométans les obligent à la défense et aux représailles. Il existe des haines invétérées entre les tribus des Calmoucs et des Mogols, quoiqu'originairement du même sang; et ces haines, fomentées par la politique artificieuse de l'empereur de la Chine, éclatent avec une telle violence, que l'une ou l'autre de ces nations rivales doit nécessairement succomber *.

Les Bédouins d'Arabie et de Syrie ne mènent pas une vie plus tranquille, que les habitans de la Grande Tartarie. L'état des peuples pasteurs paroît fournir naturellement des occasions de guerre perpétuelles. Les pâturages que consomme une peuplade, à un moment quelconque de l'année, ne

---

* Hist. généal. des Tart. T. II. p. 545.

sont qu'une petite partie de ses possessions. Elle occupe successivement, dans le cours de l'année entière, une vaste étendue de territoire. Et comme toute cette étendue lui est nécessaire pour subsister; comme en conséquence c'est à ses yeux sa propriété exclusive; elle envisage toute violation de ce territoire, même dans la partie dont elle se trouve le plus éloignée, comme une juste cause de guerre *. Les alliances et les relations de parenté rendent ces guerres plus générales. Dès que le sang a été versé, il faut qu'il soit expié. Et comme des accidens de cette nature se répètent souvent dans une longue suite d'années, la plupart des tribus ont entr'elles des inimitiés et vivent dans un état d'hostilité **.

---

* « Ils se disputeront la terre inculte, comme » parmi nous les citoyens se disputent les héritages. » Ainsi ils trouveront de fréquentes occasions de » guerre pour la nourriture de leurs bestiaux, etc.....» » Ils auront autant de choses à régler par le droit » des gens, qu'ils en auront peu à décider par le droit » civil. » Montesquieu, Esprit des lois, Liv. XVIII. ch. XII.

** Voyage de Volney, T. I. ch. XXII. p. 361, 362, 363.

Aux tems qui ont précédé Mahomet, la tradition compte mille sept cents batailles. Et, comme le remarque Gibbon, une trève partielle de deux mois, qui fut religieusement observée, caractérise encore plus fortement la constante habitude de la guerre et de l'anarchie *.

La perte d'hommes, causée par de telles habitudes, paroîtra peut-être devoir suffire pour contenir la population dans ses limites. Mais il est probable que ces habitudes la répriment encore plus efficacement en arrêtant le développement de l'industrie, et en particulier de celle qui tend à multiplier les subsistances. S'il s'agit seulement de creuser un puits ou de construire un réservoir, il faut quelques avances de fonds et de travail. Or la guerre peut en un jour détruire l'ouvrage de plusieurs mois et les ressources de toute l'année **. Ici les maux semblent se produire mutuellement. La rareté des subsistances a fait naître les habitudes guerrières, et ces habitudes tendent à diminuer les moyens de subsistance.

* Gibbon, T. IX. ch. I. p. 238, 239.

** Voyage de Volney, T. I. ch. XXIII. p. 353.

Il

Il y a des tribus qui, par la nature même des lieux qu'elles habitent, semblent condamnées à la vie pastorale *. Mais celles même qui vivent sur un sol propre à la culture ne sont guères tentées de s'y livrer, tant qu'elles se voient entourées de pillards et de maraudeurs. Les paysans des provinces frontières de la Syrie, de la Perse et de la Sibérie, exposées aux incursions continuelles d'un ennemi déprédateur, n'ont pas un sort plus assuré que les Tartares et les Arabes errans. C'est moins la richesse du sol qu'un certain degré de sécurité qui peut encourager un peuple à passer de la vie pastorale à la vie agricole. Lorsqu'on ne peut pas l'obtenir, le cultivateur sédentaire est plus exposé aux vicissitudes de la fortune, que celui qui mène une vie errante et qui emmène avec lui toute sa propriété **. Sous le gouvernement des Turcs, à la fois foible et oppressif, il n'est pas rare de voir les paysans abandonner leurs villages pour embrasser la vie pastorale, dans l'espérance d'échapper plus

* Id. T. I. ch. XXXIII. p. 350.

** Ibid. p. 354.

aisément au pillage de leurs maîtres et à celui de leurs voisins *.

On peut dire toutefois des peuples pasteurs, comme de ceux qui sont adonnés à la chasse, que si le besoin seul suffisoit pour les faire changer d'habitudes, on en verroit fort peu qui y restassent attachés. Malgré les guerres continuelles des Arabes Bédouins, et les obstacles qu'oppose à leur accroissement un genre de vie dur et pénible; la population s'élève chez eux jusqu'à l'extrême limite que lui prescrit la quantité des subsistances; et ils sont contraints en conséquence à une abstinence, que ne supporteroient pas aisément ceux qui n'y seroient pas dressés comme eux dès l'enfance. Suivant le récit de Volney, les classes inférieures parmi les Arabes, vivent dans un état habituel de misère et de famine **. Les tribus du désert reconnoissent que la religion de Mahomet n'a pas été faite pour elles. Car, disent ces Arabes, comment pouvons-nous faire les ablutions sans eau; comment ferions-nous des aumônes sans richesses; et pour-

* Voy. de Volney, T. I. ch. XXIII. p. 350.
** Ibid. p. 359.

quoi nous prescriroit-on de jeûner le mois du Ramazan, tandis que nous jeûnons toute l'année *?

La puissance et les richesses d'un Cheik consistent dans le nombre de ceux qui composent sa tribu. Il croit donc de son intérêt d'encourager la population sans s'embarrasser des moyens de la faire vivre. La considération qu'on lui porte dépend du nombre de ses enfans et de ses parens **. Dans un état de société où la puissance donne des moyens de subsistance, chaque famille particulière tire sa force et sa considération du nombre d'individus dont elle est composée. Ces idées ont l'effet d'une prime ou d'une gratification accordée à la population; et s'unissant à cet esprit de générosité qui produit une espèce de communauté de biens ***, elles élèvent le nombre des habitans à peu près jusqu'au dernier terme auquel il peut atteindre, et les réduisent tous à la plus austère abstinence.

L'usage de la polygamie a peut-être le

---

* Ibid. p. 380.
** Ibid. p. 366.
*** Ibid. p. 378.

même effet dans les pays où la guerre fait périr un grand nombre d'hommes. Niebuhr observe, que la polygamie multiplie les familles au point que plusieurs branches tombent dans la plus affreuse misère *. On trouve dans tout l'orient en très-grand nombre les descendans de Mahomet; et la plupart réduits à une pauvreté extrême. Tout mahométan est invité à la polygamie par un principe d'obéissance au prophète, qui fait un devoir de procréer des enfans pour glorifier le créateur. Heureusement l'intérêt particulier corrige en ce cas, comme en d'autres, l'absurdité du précepte; et l'Arabe apprend malgré lui à proportionner l'exactitude de son obéissance à la foiblesse de ses ressources. Il n'en est pas moins vrai, qu'il est excité par des encouragemens directs, à accroître la population : et si quelque chose peut faire sentir combien de tels encouragemens sont nuisibles, c'est l'état actuel de ces peuples. On convient généralement qu'ils ne sont pas plus nombreux qu'autrefois, d'où l'on peut conclure avec assurance, que l'accroissement considérable survenu à quelques

---

* Voyages de Niebuhr, T. II. ch. V. p. 207. *angl.*

familles a produit l'extinction des autres. Gibbon remarque, à propos de l'Arabie, « que la mesure de la population est déter» minée par celle des moyens de subsistance; » et que le nombre des habitans de toute » cette vaste presqu'île peut bien être in» férieur à celui des habitans d'une seule » province fertile et industrieuse *. » Quels que soient les encouragemens par lesquels on porte les hommes au mariage, il est impossible de passer jamais cette mesure de la population. Tant que les Arabes ne changeront point leurs coutumes et que le pays qu'ils habitent restera au même point de culture auquel il est parvenu, c'est en vain qu'on promettroit le paradis à tout homme qui auroit dix enfans : la population croîtroit fort peu par ce moyen; mais la misère et le malheur général seroient fort aggravés. Les encouragemens directs donnés à la po-

* Il est remarquable, qu'une vérité si importante, établie ou reconnue par tant d'écrivains, ait été si rarement envisagée dans ses conséquences. Les peuples ne périssent pas habituellement par la famine. Comment donc la population se règle-t-elle sur les moyens de subsistance?

pulation ne peuvent nullement changer les mœurs de ces peuples ni contribuer à améliorer la culture de leurs terres. Ils auroient plutôt une tendance toute contraire. Car en augmentant la pauvreté, ils doivent augmenter aussi l'inquiétude, favoriser le goût de la maraude * et multiplier les causes de guerre.

Parmi les Tartares, qui vivent sur un sol plus fertile et sont plus riches en bestiaux, il y a plus à gagner par le pillage que chez les Arabes. La résistance est plus forte à raison de la force des tribus; et l'usage de faire des esclaves est très-général. Il résulte de là que la guerre enlève un plus grand nombre d'hommes. D'un côté le riche butin, de l'autre la diminution des consommateurs, mettent quelques hordes de brigands heureux dans un état d'abondance, en comparaison de celui où se trouvent des voisins moins entreprenans. Le professeur Pallas rend un compte détaillé de la situation de

---

* » Aussi arrive-t-il chaque jour des accidens, » des enlèvemens de bestiaux; et cette guerre de » maraude est une de celles qui occupent davantage » les Arabes. » Voyages de Volney, T. I. ch. XXIII. p. 354.

deux tribus errantes du nombre de celles qui sont sujettes de la Russie. L'une subsiste presqu'uniquement de pillage; l'autre vit d'une manière aussi paisible que peut le permettre la turbulence de ses voisins. Il est intéressant de remarquer les différens obstacles qu'opposent à la population ces différentes habitudes.

Les Kirgisiens, suivant Pallas *, vivent dans l'aisance, en comparaison des autres tribus errantes qui sont sujettes de la Russie. L'esprit de liberté et d'indépendance qui règne parmi eux, joint à la facilité avec laquelle ils se procurent autant de troupeaux qu'il leur en faut pour se nourrir, empêche qu'aucun d'eux ne se mette au service des autres. Ils s'attendent tous à être traités comme frères; et les riches en conséquence sont obligés de se faire servir par des esclaves. On peut demander ici : quelles sont les causes

* N'ayant pu me procurer l'ouvrage de Pallas sur l'histoire des nations mongoles, j'ai fait usage de l'abrégé général des ouvrages des voyageurs russes, en 4 volumes in-8.°, qui a été publié à Berne et à Lausanne en 1781 et 1784, intitulé, Découvertes des Russes, T. III. p. 399.

qui empêchent les classes inférieures du peuple de s'accroître au point de devenir très-pauvres?

Pallas ne nous apprend pas s'il faut mettre au nombre de ces causes, certaines coutumes vicieuses, ou la contrainte qu'on s'impose relativement au mariage par la crainte d'être chargé de famille : mais ce qu'il dit du gouvernement civil de ces peuples et de la licence que produit chez eux l'esprit de rapine, suffit peut-être pour expliquer le fait dont il s'agit. Le Can n'exerce aucune autorité que par l'entremise d'un conseil composé des principaux personnages du peuple; et même les décrets qu'il rend de la sorte sont perpétuellement violés avec impunité *. Ainsi, quoique leurs lois leur défendent de piller leurs voisins, les Kazalpacs, les Bucbariens, les Persans, les Turcomans, les Calmoucs et les Russes, d'enlever leur bétail, leurs marchandises ou leurs personnes; ils ne craignent nullement d'avouer leurs contraventions à cette loi. Ils s'en vantent au contraire, comme d'une honorable entreprise. Tantôt ils passent la frontière seuls pour

* Découv. des Russes, T. III. p. 389.

tenter fortune, tantôt ils se réunissent en troupes sous la conduite d'un chef et pillent des caravanes entières. Il périt beaucoup de Kirgisiens dans ces expéditions et un grand nombre sont réduits en esclavage; mais c'est ce dont la nation se met peu en peine. Les particuliers qui exercent ces rapines pour leur propre compte, jouissent des fruits de leurs brigandages, et gardent en pure propriété les femmes et les bestiaux qu'ils ont pris. Quant aux esclaves mâles et aux marchandises, ils les vendent aux riches ou aux marchands étrangers *.

De telles coutumes, jointes à de fréquentes guerres, qu'attire à cette tribu son humeur légère et turbulente **, doivent donner tant d'influence aux causes violentes par lesquelles la population est détruite, qu'on peut aisément concevoir qu'elles rendent les autres inactives. Il peut bien arriver que la famine naisse quelquefois de leurs guerres de dévastation***, ou de leurs incursions fatigantes,

---

* Découv. des Russes, T. III. p. 396, 397, 398.

** Ibid. p. 378.

*** » Cette multitude dévaste tout ce qui se trouve » sur son passage; ils emmènent avec eux tout le

ou des longues sécheresses et de la mortalité du bétail. Mais dans les tems ordinaires, l'approche de la pauvreté est le signal d'une expédition de pillage. Et le Kirgisien qui l'entreprend en revient bien pourvu, ou il y perd la liberté ou la vie. Celui qui est résolu de vivre riche ou de mourir, et qui est indifférent sur les moyens, ne peut vivre long-tems pauvre.

Les Calmoucs, qui, avant leur émigration de 1771, habitoient les fertiles steppes du Wolga, sous la protection de la Russie, menoient un genre de vie différent. Ils avoient rarement de sanglantes guerres *; le pouvoir du Can étoit absolu **, et l'administration plus régulière que chez les Kirgisiens; en sorte que les maraudeurs particuliers étoient efficacement contenus. Les femmes Calmouques sont très-fécondes. Les mariages

---

» bétail qu'ils ne consomment pas, et réduisent à » l'esclavage les femmes, les enfans et les hommes, » qu'ils n'ont pas massacrés. » Ibid. p. 390.

* Découv. des Russes, T. III. p. 221. Cette tribu est décrite ici sous le nom de Torgots, qui est leur véritable nom. Les Russes les appellent du nom plus général de Calmoucs.

** Ibid. p. 327.

stériles sont rares, et on voit communément trois ou quatre enfans jouant devant chaque hutte. De là, dit Pallas, on peut naturellement conclure, qu'ils doivent avoir beaucoup multiplié pendant les cent cinquante ans, qu'ils ont habité au sein de la tranquillité les steppes du Wolga. Les raisons qui lui paroissent les avoir empêchés de s'accroître, autant qu'on auroit pu s'y attendre, sont les accidens occasionnés par leurs chutes fréquentes de cheval, les petites guerres fréquentes que leurs princes ont entr'eux et avec leurs voisins; mais surtout le grand nombre de ceux qui, dans les classes inférieures, meurent de faim, de misère, de maux de tout genre, dont les enfans sont toujours les premières victimes *.

Lorsque cette tribu vint se mettre sous la protection de la Russie, il paroît qu'elle s'étoit séparée des Soongares, et qu'elle étoit alors très-peu nombreuse. La possession des fertiles steppes du Wolga, et une vie plus tranquille que celle qu'elle avoit menée jusques là, l'accrurent en peu de tems, tellement qu'en 1662 elle comptoit cinquante

---

* Ibid. p. 319, 320, 321.

mille familles *. Depuis cette époque jusqu'à 1771, année de sa migration, il paroît que la population de cette tribu a crû fort lentement. Il est probable que l'étendue de leurs pâturages ne permettoit pas à ces Tartares d'élever leur population fort au-dessus de la limite qu'ils avoient atteinte; car quand ils les quittèrent, l'irritation du Can contre la Russie fut secondée par le mécontentement du peuple, qui se plaignoit de manquer de pâturages pour ses nombreux troupeaux. A cette époque la tribu étoit composée de 55 ou 60 mille familles. Le sort qu'elle éprouva dans sa migration est celui qu'ont dû éprouver souvent les tribus errantes, qui, par une cause ou par une autre, ont cherché un nouveau séjour. C'est en hiver qu'elle se mit en marche. Elle perdit beaucoup de monde par le froid, la faim, les maux de tout

---

* Découv. des Russes, T. III, p. 221. Tooke's View of the Russian empire, Vol. II. b. II. p. 30. Un autre exemple de rapide accroissement est celui d'une colonie de Calmoucs baptisés, qui ont reçu de la Russie un district fertile pour s'y établir. De 8695, qu'ils étoient en 1754, leur nombre en 1771 s'étoit accru jusqu'à 14,000. Tooke's View of the R. emp. Vol. II. b. II. p. 32, 33.

genre. Un grand nombre de ceux qui la composoient furent pris ou tués par les Kirgisiens. Ceux qui purent parvenir au lieu de leur destination furent d'abord reçus amicalement par les Chinois, mais traités ensuite par eux avec la plus grande dureté *.

Avant cette émigration, les basses classes parmi les Calmoucs vivoient dans la misère. Elles étoient habituellement réduites à faire usage de toutes les espèces d'animaux, de plantes et de racines, qui pouvoient leur fournir quelque aliment **. Il étoit rare que ces hommes pauvres tuassent aucune pièce de bétail, à moins que ce ne fût une bête malade, ou qu'ils ne l'eussent volée. Dans ce dernier cas, ils la dévoroient sans délai afin de n'être pas découverts. Des chevaux blessés, ou usés, des bêtes mortes de maladie, en exceptant toutefois les épidémies contagieuses, étoient pour eux un régal. Les plus pauvres mangeoient les corps des animaux en pleine putréfaction, quelquefois même la fiente de leurs bestiaux ***. Les enfans

* Tooke's View of the Rus. emp. Vol. II, b. II. p. 29, 30, 31. Découv. des Russes, T. III. p. 221.

** Ibid. p. 275, 276.

*** Ibid. p. 272, 273, 274.

mouroient en grand nombre par une suite de cette mauvaise nourriture *. En hiver le peuple souffroit beaucoup du froid et de la faim **. Le tiers de leurs moutons périssoient généralement l'hiver, et souvent davantage, quelque soin qu'ils prissent de les conserver : et lorsqu'il survenoit des gelées tardives après la neige et la pluie, qui empêchoient le bétail de pâturer, la mortalité devenoit générale dans leurs troupeaux, et les pauvres restoient en proie à la famine ***.

Des fièvres malignes, engendrées principalement par une nourriture corrompue et par des exhalaisons putrides, jointes à la petite vérole que ces peuples redoutoient comme la peste, diminuoient considérablement leur nombre ****. Mais en général la population parmi eux touchoit tellement à la limite des subsistances, que le besoin et les maladies qu'il engendre peuvent être considérés comme le grand obstacle qui s'opposoit à l'accroissement de cette tribu.

Un voyageur, en traversant la Tartarie

---

* Ibid. p. 324.

** Ibid. p. 310.

*** Ibid. p. 270.

**** Découv. des Russes. T. III. p. 311, 312, 313.

pendant les mois d'été, trouveroit probablement de vastes steppes sans habitans; il y verroit l'herbe périr sur pied, faute d'hommes pour la recueillir ou de bestiaux pour la consommer. Il en concluroit peut-être, que le pays pourroit nourrir un beaucoup plus grand nombre d'habitans, même en supposant qu'ils ne renonçassent point à la vie pastorale. Mais ce seroit là une conclusion trop précipitée. Quand on parle de la force d'un cheval ou d'un autre animal qu'on assujettit au travail, on entend parler de certaines parties du corps et de leurs rapports entr'elles. Si l'animal a les jambes foibles, il importe assez peu que le reste du corps soit vigoureux. S'il manque de force dans les reins et dans les hanches, il ne pourra déployer utilement celle de ses jambes. On peut appliquer à la terre le même raisonnement. Les biens qu'elle répand avec profusion dans les années d'abondance ne peuvent être employés en entier par le petit nombre d'hommes qu'elle peut nourrir dans les années de disette. Quand l'industrie humaine est bien dirigée et éclairée par la prévoyance, la population que le sol peut nourrir se règle sur le produit moyen de l'année. Mais chez

les animaux et chez l'homme non-civilisé, elle reste toujours fort au-dessous de cette moyenne. Un Tartare trouveroit fort difficile de ramasser et d'emporter avec lui la provision de foin nécessaire pour nourrir tous ses troupeaux pendant l'hiver. Cette charge embarrasseroit sa marche, et l'exposeroit aux attaques de ses ennemis. Un seul jour de malheur lui feroit perdre le fruit de tous ses travaux de l'été; car il paroît que dans toutes leurs invasions mutuelles, c'est une pratique constante de brûler et de détruire le fourrage et les provisions qu'on ne peut pas emmener *. En conséquence le Tartare ne fait de provision d'hiver, que pour la partie de ses troupeaux qu'il envisage comme la plus précieuse, et laisse les autres subsister comme ils peuvent de ce qui reste de ver-

* « On mit le feu à toutes les meules de blé et » de fourrage...... Cent cinquante villages furent » également incendiés. » Mémoires du baron de Tott, T. I. p. 272. Cet auteur donne une description curieuse de la situation d'une armée tartare, et de ce qu'elle eut à souffrir dans une campagne d'hiver. « Cette journée coûta à l'armée plus de 3000 » hommes et 30000 chevaux, qui périrent de froid. » p. 267.

dure

dure sur des pâturages dépouillés. Cette mauvaise nourriture, jointe à la rigueur de la saison, en fait périr une grande partie *. La population de chaque tribu est déterminée par celle de ses troupeaux. Et le nombre moyen des Tartares, comme celui des chevaux libres du désert, est tellement diminué par le retour périodique du froid et de la disette d'hiver, qu'il ne suffit pas pour consommer les abondantes productions de l'été.

Les sécheresses et les mauvaises années ont, en proportion de leur fréquence, à peu près les mêmes effets. En Arabie **, et dans une grande partie de la Tartarie ***, les sécheresses ne sont pas rares. En supposant qu'elles ne reviennent que tous les six ou tous les huit ans, la population ne peut jamais s'élever beaucoup au-dessus du nombre auquel suffit le produit de ces mauvaises années. Cela est vrai, quel que soit l'état de la société, mais l'état pastoral semble

* Découv. des Russes, T. III. p. 261.

** Voyage de Volney, T. I. ch. XXIII. p. 353.

*** Découv. des Russes, T. I. p. 467. II. p. 10, 11, 12, etc.

dépendre plus qu'un autre de l'influence des saisons. La mortalité des troupeaux est un mal qui se fait sentir plus long-tems qu'une mauvaise récolte de grains. Or Pallas et les autres voyageurs russes parlent des épizooties comme étant fréquentes en Tartarie *.

Comme chez ces peuples il est honorable d'avoir famille, et que les femmes y sont utiles pour soigner le ménage et les troupeaux; il n'est pas probable que la crainte de manquer des moyens de faire subsister une famille y arrête souvent les mariages **. Mais comme l'usage est d'acheter les femmes à leurs parens, les pauvres doivent se trouver quelquefois hors d'état d'en acquérir. Le moine Rubruquis dit en parlant de cette coutume que, comme les parens gardent leurs filles jusqu'à ce qu'ils puissent les vendre, celles-ci se marient souvent fort tard ***. Chez les Tartares mahométans, les captives remplacent

---

* Découv. des Russes, T. I. p. 290, etc. II. p. 11. IV. p. 304.

** Hist. généal. des Tart. T. II. p. 407.

*** Voyage de G. Rubruquis en 1253. Harris's Coll. b. 1. ch. II. p. 561.

les femmes *. Mais parmi les païens, qui ont peu d'esclaves, la difficulté d'acheter des femmes doit diminuer le nombre des mariages pour les classes pauvres, d'autant plus que le prix en est maintenu haut par la polygamie des riches **.

On dit que les Calmoucs connoissent peu la jalousie***; et le nombre de ceux qui parmi eux sont attaqués de maladies vénériennes **** doit faire présumer qu'ils ne sont pas exempts de libertinage.

En tout on peut, à ce qu'il semble, inférer de ce qui a été dit dans ce chapitre sur les peuples pasteurs qui en sont l'objet, que les principaux obstacles qui contiennent parmi eux la population au niveau des moyens de subsistance, sont la contrainte que leur impose la difficulté d'acheter une femme, les vices du libertinage, les épidémies, les

---

* Découv. des Russes, T. III. p. 413.

** Pallas remarque que chez les Calmoucs les femmes sont rares, ou que les hommes surabondent, quoique ceux-ci, par leur genre de vie, soient exposés à bien plus d'accidens. Découv. des Russes, T. III. p. 320.

*** Ibid. p. 239.

**** Ibid. p. 324.

guerres, la famine, et les maladies qu'engendre la misère. Les trois premiers obstacles et le dernier paroissent avoir agi avec beaucoup moins de force chez les anciens bergers du nord de l'Europe.

CHAPITRE VIII.

Des obstacles qu'éprouve la population en diverses contrées de l'Afrique.

MUNGO Park nous représente les parties de l'Afrique qu'il a visitées, comme mal cultivées et mal peupleés. Ce voyageur a trouvé de vastes et beaux déserts entièrement inhabités. En général les frontières des différens états, qu'il a parcourus, étoient ou foiblement peuplées ou entièrement désertes. Les rives marécageuses de la Gambie, du Sénégal, et de quelques autres rivières, près de la mer, paroissent abandonnées à cause de leur insalubrité *. Mais il n'en est pas de même de quelques autres parties du pays. En voyant l'admirable fertilité qui y règne, les nombreux troupeaux qui les couvrent, et qu'on pourroit employer également au travail et à la nourriture; en songeant à la facilité d'y multiplier les moyens de communication par la navigation intérieure; on

* M. Park, Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, ch. XX. p. 261, in-4.° *angl.*

ne peut s'empêcher de gémir, dit M. Park, de voir en même tems que tous ces riches présens de la nature demeurent sans emploi, et que l'homme n'a point profité de l'abondance que lui offre cette terre inculte et sauvage *.

Il n'est pas difficile d'indiquer les causes de cette espèce d'abandon et d'insouciance. On les trouve dans les habitudes, communes aux nations nègres, que la description de Park nous fait connoître. Dans un pays divisé en une multitude de petits états, presque tous indépendans, et tous jaloux les uns des autres; il est facile de comprendre, remarque ce voyageur, que les guerres naissent souvent des plus frivoles prétextes ou des offenses les plus légères. On distingue en Afrique deux espèce de guerres, l'une appelée *killi*, qui est une guerre ouverte et avouée, et l'autre *tégria*, qui consiste dans le vol et le pillage. Cette dernière espèce de guerre est très-commune, surtout au commencement de la saison sèche, lorsque les travaux de la moisson sont achevés, et que les provisions sont abondantes. Ces expéditions, faites en vue

* Ibid. ch. XXIII. p. 312.

du pillage, produisent toujours de promptes représailles *.

Ces pillages fréquens, et l'incertitude de la propriété, qui en est la suite, ont sur le travail et l'industrie l'effet le plus funeste. La solitude qui règne aux frontières des provinces en est la preuve. D'ailleurs le climat n'invite pas à l'activité. Enfin il n'y a pas beaucoup de moyens de tirer parti du surplus du produit. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris, si ces nations se contentent de cultiver autant de terrain qu'il leur en faut pour vivre **. Ces causes semblent suffisantes pour expliquer l'état inculte des terres d'Afrique.

Dans ces guerres continuelles, et dans ces incursions destinées au pillage, il doit périr un grand nombre d'hommes. Indépendamment de ces moyens violens de destruction, Park pense, comme Buffon, que la longévité est rare chez les nègres. A quarante ans, dit-il, la plupart ont les cheveux blancs et le visage couvert de rides. Très-peu passent

---

* Ibid. ch. XXII. p. 291 et suiv.

** Ibid. ch. XXI. p. 280.

l'âge de cinquante-cinq ou soixante ans *. Buffon attribue la brièveté de la vie chez ces peuples, à l'abus des plaisirs de l'amour **. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ce qu'il dit à cet égard : mais en n'attribuant à cette cause qu'une juste influence, il semble qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître, que les habitans des climats chauds, arrivant plus tôt à l'époque de la maturité, doivent aussi probablement arriver plus tôt à celle de la mort.

Selon Buffon, les négresses sont singulièrement fécondes. Mais Park nous apprend, que leur usage est d'allaiter leurs enfans deux ou trois ans ; et comme pendant ce tems-là leurs maris se séparent d'elles et ne vivent plus qu'avec leurs autres femmes, il arrive

---

* Ibid. p. 284.

** » L'usage prématuré des femmes est peut-être » la cause de la brièveté de leur vie ; les enfans sont » si débauchés, et si peu contraints par leurs pères et » mères, que dès leur plus tendre jeunesse ils se livrent » à tout ce que la nature leur suggère. Rien n'est si » rare que de trouver dans ce peuple quelque fille, » qui puisse se souvenir du tems auquel elle a cessé » d'être vierge. » Histoire naturelle de l'homme, T. VI. p. 235, 5.eme édition, in-12, 31 vol.

que la famille de chacune d'elles est peu nombreuse *. La polygamie est établie généralement chez les nations nègres **. En conséquence, à moins qu'on ne suppose une population en femmes, qui excède beaucoup la proportion naturelle, il faut que plusieurs hommes ne se marient point. Ce sont probablement les esclaves qui se voient forcés de vivre dans le célibat, et leur nombre, selon Park, est triple de celui des hommes libres ***. Il n'est pas permis à un maître de vendre les esclaves qu'il emploie au service de sa maison, ni ceux qui y sont nés, à moins qu'il n'y soit contraint par le besoin, c'est-à-dire pour se nourrir lui et sa famille. Il y a donc lieu de croire, qu'il tâchera d'empêcher que leur nombre ne s'accroisse

---

* Park, Voyage d'Afrique, ch. XX, p. 265. Comme les faits rapportés par M. Park, et ceux sur lesquels Buffon se fonde, sont probablement relatifs à des nations différentes, et certainement à différentes époques, on ne peut inférer l'inexactitude des uns ni des autres de leur défaut de concordance : mais en tout ce que Park a vu et observé, il paroît avoir droit à plus de confiance qu'aucun des voyageurs qui l'ont précédé.

** Park, ch. XX. p. 267.

*** Id. ch. XXII. p. 287.

au-delà de ce qu'il en peut employer. Les esclaves achetés, et les prisonniers de guerre sont entièrement à la disposition de leurs maîtres*, qui les traitent souvent avec la dernière dureté. Il est naturel d'en conclure que si, par une suite de la polygamie, les hommes libres manquent de femmes, ils ne se feront aucun scrupule de s'emparer de celles de leurs esclaves. Sans doute le nombre des femmes qui vivent dans le célibat doit être très-petit, mais les circonstances ne semblent pas permettre que l'accroissement de la population soit fort grand, en proportion du nombre des mariages.

De tout tems, l'Afrique a été le principal marché d'esclaves. Les demandes, faites à la population de cette partie du monde par cette espèce de commerce, ont été grandes et non interrompues; surtout depuis que les esclaves africains ont été introduits dans les colonies européennes. Cependant, comme l'observe Franklin, il est difficile d'apercevoir le vide produit par cette exportation de nègres, dont, pendant plus d'un siècle, on n'a cessé de couvrir le sol

* Ibid. ch. XXII. p. 288.

de l'Amérique *. En effet, malgré cette constante émigration, malgré les pertes causées par les guerres perpétuelles, enfin malgré les vices et les obstacles de tout genre qui sembleroient devoir arrêter la population dans son progrès; il paroît qu'elle s'élève toujours au-dessus des moyens de subsistance. Park nous apprend que les années de disette, et même de famine, sont fréquentes en Afrique. Il compte quatre causes principales de l'esclavage dans cette partie du monde; parmi lesquelles se trouve la famine, qu'il place immédiatement après la guerre **. La permission même de vendre leurs esclaves domestiques, qui n'est accordée aux maîtres que dans un urgent besoin ***, indique assez que ce besoin se fait sentir. Pendant trois années de disette consécutives, sur les bords de la Gambie, un grand nombre de personnes tombèrent dans l'esclavage. Plusieurs hommes libres s'offroient au Dr. Laidley, et le supplioient de les

---

* *Franklin's Miscellanies* (c'est-à-dire, Mélanges), p. 9.

** Park, Voy. d'Afrique, ch. XXII. p. 295.

*** Ibid. p. 288. note.

joindre à sa chaîne pour être nourris *. Pendant le séjour que Park fit à Manding, il vit les pauvres dans une grande détresse. Chaque soir, cinq ou six femmes venoient à la maison du Mansa, pour y recevoir une ration de blé. « Voyez-vous ce petit gar-» çon, » dit le Mansa au voyageur, en lui montrant un bel enfant de cinq ans : « Sa » mère me l'a vendu pour la nourriture » de sa famille et d'elle-même, pendant » quarante jours. J'en ai acheté un autre » précisément aux mêmes conditions **. » A Soufita, petit village Jallouka, le maître déclara à M. Park, qu'il ne pouvoit lui fournir aucun article de subsistance, parce que la disette régnoit dans le pays. Il lui dit, qu'avant la dernière récolte, les habitans de Kullo avoient été vingt-neuf jours privés de blé. Pendant tout ce tems, ils s'étoient nourris de la poudre jaune qu'on trouve dans les gousses ou siliques du nitta, espèce de mimeuse, et de semences de bambou, qui, broyées et bien apprêtées, ressemblent assez au riz.

---

* Ibid. p. 295.

** Ibid. ch. XIX. p. 248.

On dira peut-être que, puisqu'au rapport de Park plusieurs bonnes terres en Afrique restent sans culture, la disette doit être attribuée au défaut de population. Mais s'il en étoit ainsi, il seroit difficile d'expliquer les grandes émigrations annuelles. Ce qui manque aux nations nègres, c'est la sécurité dans la propriété, et l'industrie qui en est la suite. Sans ces biens-là, un accroissement de population ne serviroit qu'à accroître leurs peines. Si, pour peupler ces lieux presque déserts, on établissoit une gratification en faveur des enfans qui naîtroient; l'effet en seroit probablement un accroissement de guerres, d'exportation d'esclaves, de misère et de malheur, avec peu ou point d'accroissement réel de population *.

---

(1) Les deux grandes conditions requises pour obtenir un accroissement de population, ces conditions que je viens de rappeler, la sécurité dans la propriété, et l'industrie qui en est la suite, ne peuvent exister chez les nations nègres, tant que le commerce des esclaves, qui se fait sur la côte, donne un encouragement constant aux expéditions de pillage que Park a décrites. Maintenant qu'il y a lieu d'espérer que ce commerce va cesser, il y a lieu d'espérer aussi, qu'avant qu'il soit long-tems, les

Les coutumes de quelques nations, et les préjugés de toutes, agissent à un certain point comme feroit une pareille gratification. Les nègres Changallas, au rapport de Bruce, contenus et enfermés de toutes parts par des ennemis actifs et puissans, menant une vie dure et pénible, livrés à de continuelles alarmes, ne sont pas fort passionnés pour les femmes. Ce sont les femmes, et non les hommes, qui maintiennent parmi eux l'usage de la polygamie. Car quoique ces peuples forment des nations distinctes, chacune d'elles se subdivise en familles, qui combattent et pillent pour leur propre compte; d'où il arrive que les mères cherchent à fortifier leurs familles par tous les moyens possibles; et ce sont leurs importunités, qui contraignent leurs maris à leur associer d'autres rivales *. Il en est de même chez les Gallas : la femme, qu'un homme épouse la première, fait sa cour à une autre femme au nom de son mari, pour qu'elle l'épouse.

---

voyageurs nous feront de l'état social en Afrique des tableaux moins sombres que ceux que Park a tracés.

* Bruce, Voyage aux sources du Nil, T. II. p. 556. in-4°. *Angl.*

L'argument principal qu'elle emploie, pour l'engager à se prêter à cet arrangement, est qu'en réunissant leurs familles, elles en deviendront plus fortes, et que le trop petit nombre de leurs enfans ne les fera pas tomber sans résistance entre les mains de leurs ennemis *. Il est extrêmement probable, que ce désir d'avoir des familles nombreuses produit souvent un effet tout contraire; et que la pauvreté et tous les maux qu'elle engendre empêche d'élever jusqu'à l'âge d'homme autant d'enfans, qu'on en auroit élevé s'ils avoient été moins nombreux.

Bruce, qui aime la polygamie, fait en sa faveur le seul argument, qui pût servir à la défendre, s'il reposoit sur des faits bien constatés. Il affirme que, dans les pays où elle est établie, le rapport des naissances des filles à celles des garçons est celui de deux ou trois à un. Un fait aussi extraordinaire exigeroit, pour être cru, des preuves moins vagues que celles sur lesquelles cet auteur l'appuie. On ne peut douter à la vérité que, dans ces climats, il n'y ait beaucoup moins d'hommes que de femmes. En Eu-

* Ibid. p. 223.

rope même, où l'on sait qu'il naît plus d'enfans mâles que de filles, on observe la même différence. A plus forte raison, dans les pays très-chauds, malsains, et dans un état de barbarie, où les hommes sont exposés à plus d'accidens, leur nombre doit être plus diminué. Les femmes y sont moins exposées aux influences pernicieuses d'un soleil ardent et d'un air chargé de vapeurs. Elles sont plus à l'abri des maux, qui sont la suite du libertinage et de la débauche. Mais surtout elles échappent presque toujours aux ravages de la guerre. Là où les peuples ne sont jamais dans un état de paix, cette cause seule suffit pour expliquer la disproportion que l'on observe entre les sexes; surtout lorsque, comme chez les Gallas d'Abyssinie *, on ne manque jamais, dans une expédition, de massacrer indistinctement tous les mâles, et de sauver la vie aux femmes. La disproportion provenue de ces causes est probablement ce qui a, dans l'origine, autorisé la polygamie; et c'est aussi peut-être cette disproportion, qui a fait admettre légèrement un rapport entre

* Bruce, Voy. aux sources du Nil, T. IV, p. 411.

les

les naissances de l'un et de l'autre sexe, dans les climats chauds, tout différent de celui que l'on observe dans les climats tempérés.

Bruce, sous l'influence des préjugés communs en cette matière, paroît croire que le célibat d'une partie des femmes est fatal à la population des pays où on le tolère. Il remarque sur la ville de Jidda, que le manque de subsistances, produit par l'affluence de beaucoup d'hommes dans un lieu dépourvu des choses les plus nécessaires, permet rarement aux habitans de se prévaloir du privilége que la loi de Mahomet leur accorde. En conséquence, la plupart n'ont qu'une femme. De là viennent, dit-il, le défaut de population et la multitude de femmes qui vivent dans le célibat *. Mais il est évident que le défaut de population, sur ce sol stérile, provient du manque de subsistances; et que, lors même que chaque homme auroit une douzaine de femmes, la population n'y pourroit pas croître d'une manière permanente par cette cause.

* Id. T. I. ch. XI. p. 280.

Selon Bruce encore, dans l'Arabie heureuse, où toutes les espèces de subsistances sont à bas prix, où les fruits, qui servent généralement à la nourriture de l'homme, sont produits spontanément et sans travail; il n'en coûte pas plus pour entretenir plusieurs femmes, qu'il n'en coûteroit pour pareil nombre d'esclaves ou de domestiques. La nourriture est la même pour les unes et pour les autres; ainsi que le vêtement, qui consiste en une simple chemise de coton bleue. En conséquence, dit-il, le célibat des femmes est prévenu, et la population croît par la polygamie, quatre fois plus qu'elle ne croîtroit sans elle *. Et toutefois il ne paroît pas qu'en Arabie elle soit très-considérable.

Que la polygamie tende à prévenir le célibat des personnes du sexe, c'est ce qui ne peut être révoqué en doute. Mais jusqu'à quel point cette circonstance augmente-t-elle la population? C'est une question différente. Elle peut tendre à élever la population, jusqu'aux dernières limites, que lui prescrivent les subsistances. Mais en ce cas, il

---

* Ibid. p. 281.

faut remarquer, que l'extrême misère qu'elle produit n'est pas favorable à l'industrie. Et dans un climat malsain, elle ne peut manquer d'accroître beaucoup la mortalité.

Au rapport de Bruce, toute la côte de la mer Rouge, depuis Suez jusqu'à Babelmandel, est très-malsaine; surtout la partie qui est située entre les tropiques. Des fièvres violentes, appelées *nédad*, sont les maladies que l'on y redoute le plus; d'ordinaire elles se terminent au troisième jour par la mort *. La frayeur s'empare des étrangers à la vue de cette étrange mortalité.

Jidda, et toutes les parties de l'Arabie voisines de la mer Rouge, sont également insalubres **.

A Gondar, capitale de l'Abyssinie, il règne des fièvres perpétuelles. Les habitans ont tous un teint cadavéreux ***. Dans le Siré, l'un des plus beaux pays de l'univers, règnent constamment des fièvres putrides de la plus mauvaise espèce ****. Dans les lieux

* Bruce, T. III, p. 33.
** Id. T. I, p. 279.
*** Id. T. III, p. 178.
**** Ibid. p. 153.

bas de l'Abyssinie, des fièvres tierces et malignes occasionnent une grande mortalité *. Partout, dans ces contrées, la petite vérole est très-destructive, surtout parmi les nations limitrophes de l'Abyssinie, où elle détruit quelquefois des tribus entières **.

La mauvaise nourriture, la pauvreté et la malpropreté qui l'accompagnent presque toujours, ont sur les maladies des effets bien connus. Or Bruce nous apprend, que les habitans de Tchagassa, près de Gondar, malgré leurs triples récoltes, sont consumés par la misère ***. A Adowa, capitale du Tigré, il fait la même remarque, et l'applique à tous les fermiers d'Abyssinie. Les terres sont mises à l'enchère chaque année et cédées au plus offrant. En général le propriétaire fournit les semences, à condition de partager le produit. Mais un maître est réputé très-indulgent, lorsqu'il ne se fait pas payer un quart additionnel, à titre d'in-

---

* Id. T. IV, p. 22.

** Id. T. III. ch. III, p. 68. ch. VII, p. 178. T. I. ch. XIII, p. 353.

*** Id. T. III. ch. VII, p. 195.

demnité pour le risque que ses avances lui ont fait courir : en sorte que ce qui reste au cultivateur est à peine suffisant pour soutenir misérablement sa famille *.

Les Agows, l'une des nations les plus populeuses de l'Abyssinie, nous sont représentés comme vivant dans un état de besoin et de misère inexprimable. Nous vîmes, dit Bruce, une multitude de femmes, ridées et brûlées par le soleil au point d'offrir à peine les traits d'une figure humaine, qui erroient çà et là, par un soleil ardent, chacune avec un ou deux enfans sur le dos, pour cueillir des graines de roseaux, dont elles font une sorte de pain **. Les femmes Agows deviennent mères dès l'âge de onze ans. C'est généralement à cet âge qu'elles se marient. Aucune n'est stérile ***. A Dixan, ville frontière d'Abyssinie, le seul commerce connu est celui de la vente des enfans. Il s'y en exporte annuellement cinq cents pour l'Arabie; et en tems de disette, ajoute Bruce, on en exporte quatre fois autant ****.

* Bruce, T. III, ch. V, p. 88.

** Ibid. ch. XIX, p. 738.

*** Ibid. p. 739.

**** Ibid. T. III. ch. III, p. 88.

En Abyssinie, la polygamie n'est pas régulièrement établie. Bruce s'exprime à ce sujet d'une manière assez étrange. Quoique rapportent les Jésuites, dit-il, sur le mariage et la polygamie des Abyssins; c'est une vérité parfaitement constatée, que ces peuples ne connoissent point le mariage *. Mais, sans nous arrêter à discuter cette assertion, il paroît au moins bien prouvé, qu'il y a très-peu de femmes en Abyssinie, qui vivent dans la continence et le célibat: en sorte que leur fécondité n'y éprouve d'autre obstacle que celui qui résulte de leur libertinage. Il est vrai que, d'après le tableau qu'en fait le voyageur qui nous fournit tous ces faits, cet obstacle doit avoir beaucoup d'influence **.

La guerre est dans ce pays-là, un obstacle qui contient la population dans de justes bornes, et qui opère comme une cause très-active pour en réprimer l'excès. Pendant le cours des quatre derniers siècles, elle n'a point cessé, selon Bruce, de désoler ces malheureuses contrées ***; et la férocité avec

* Ibid. ch. XI, p. 306.
** Ibid. p. 292.
*** Id. T. IV, p. 119.

laquelle on la fait la rend singulièrement destructive. Bruce, à son entrée en Abyssinie, vit de tous côtés des villages ruinés et rasés jusqu'aux fondemens. C'étoient les traces qu'avoit laissées le Ras Michel de sa marche vers Gondar *. Dans le cours des guerres civiles, dont ce voyageur fut témoin, il est question de faits semblables. « Les rebelles », dit-il, « avoient débuté par dé-
» vaster le Dembéa; ils brûlèrent tous les
» villages de la plaine, du Sud à l'Ouest,
» faisant du pays un désert entre Michel et
» Fasil. . . . . Le Roi montoit souvent au
» haut d'une tour du palais, et contemploit
» avec douleur les flammes qui dévoroient
» ses riches villages **. » Ailleurs il s'exprime ainsi: « Le pays entier de Deguessa
» fut totalement détruit. Hommes, femmes,
» enfans, tout fut exterminé, sans dis-
» tinction d'âge ni de sexe. Les maisons
» furent rasées, et le pays parut désolé,
» comme s'il avoit été dévasté par un déluge.
» Les villages appartenant au Roi ne furent
» pas plus épargnés. De toutes parts s'éle-

* Id. T. III. ch. VII, p. 192.
** Id. T. IV. ch. V, p. 112.

» voient des cris et des gémissemens ; mais » personne n'osoit proposer des moyens de » secours *. » Dans la province de Maitcha, on lui dit que s'il venoit à rencontrer un vieillard, il pouvoit se tenir pour assuré que c'étoit un étranger, parce que tous ceux du pays mouroient par la lance dès la jeunesse **.

Autant que l'on peut se fier au tableau que Bruce a tracé de l'Abyssinie, il est bien propre à mettre en évidence ce principe d'accroissement, qui élève la population au niveau des subsistances ; puisque ce principe y a son effet, malgré les obstacles de la guerre, de la peste et du libertinage, et malgré l'excès auquel sont portés les ravages de ces trois causes de destruction.

Chez les nations qui bordent l'Abyssinie, la vie est en général de peu de durée. Une femme Changalla de trente-deux ans est, dit Bruce, plus ridée et plus vieille qu'une femme d'Europe ne l'est à soixante ***. Il paroît donc que dans ces contrées, comme chez les peuples pasteurs des pays septen-

* Ibid. p. 258.

** Ibid. ch. I, p. 14.

*** Bruce, T. II, p. 559.

trionaux, au tems de leurs constantes émigrations, les générations se succèdent avec une singulière rapidité. La seule différence que l'on puisse saisir à cet égard entre des nations si éloignées, est que nos ancêtres du Nord mouroient hors de leur pays, au lieu que les Africains meurent dans le leur. Je ne doute pas que, si chez ces nations on tenoit des registres exacts, on ne trouvât, en y comprenant ceux qu'enlève la guerre, qu'il meurt dans l'année au moins 1 personne sur 17 ou 18, au lieu de 1 sur 34 ou 36, qui est le rapport général en Europe.

La description que fait Bruce de quelques parties du pays, qu'il traversa en revenant en Europe, est encore plus effrayante; et montre encore mieux, combien peu la population dépend du nombre des naissances; et combien au contraire elle dépend des subsistances, et de toutes les circonstances, naturelles et politiques, qui influent sur le produit du sol.

« A six heures et demie », dit Bruce, « nous arrivâmes à Garigana, village dont » l'année précédente tous les habitans étoient » morts de faim. Les ossemens de ces mal- » heureux étoient restés sans sépulture, et

» couvroient le terrain d'alentour. Nous cam-
» pâmes au milieu de ces restes funèbres ;
» car il n'y avoit aucune place où ils ne
» fussent épars *. »

Voici quelques remarques, que fait le même auteur, à l'occasion d'une autre ville ou village, qu'il trouve sur sa route : « La
» force de Teawa consistoit en 25 cavaliers.
» Le reste des habitans étoit au nombre
» d'environ 1200. C'étoient de pauvres
» Arabes, nus, sans ressource, comme
» tous ceux du pays qui vivent dans des
» villages..... Tel étoit l'état de Teawa.
» La conséquence de cette situation fut
» d'attendre que les Arabes Daveina l'atta-
» quassent. Alors en une nuit ses moissons
» furent brûlées par une troupe nombreuse
» de cavaliers. Les ossemens de ses habitans
» furent répandus sur le sol ; et ce village
» offrit le même aspect que celui de Ga-
» rigana **.

» Il n'y a point d'eau entre Teawa et Beyla.
» Autrefois il y avoit des puits, qui four-
» nissoient de l'eau à Ingédidéma et à

* Bruce, T. IV, p. 349.
** Ibid. p. 353.

» nombre d'autres villes, autour desquels
» étoient de vastes champs de maïs. Mais
» les Arabes Daveina, qui sont le fléau
» du pays, ont détruit Ingédidéma et tous
» les villages d'alentour; ils ont comblé
» leurs puits, brûlé leurs récoltes, et ré-
» duit les habitans à mourir de faim *. »

Peu après être sorti de Sennaar, il dit :
« Ici nous commençâmes à voir les effets de
» la sécheresse; il y avoit peu de blé semé,
» et celui qui avoit été semé l'avoit été trop
» tard, en sorte qu'il commençoit à peine
» à lever. Plusieurs personnes s'occupoient
» à recueillir des graines d'herbes, pour
» faire du mauvais pain; aussi les hommes
» semblent-ils de vrais squelettes. Rien
» n'augmente plus le danger des voyages et
» l'animosité contre les voyageurs, que la
» disette, lorsqu'elle règne dans les pays
» qu'il faut traverser **.

» Nous arrivâmes à Eltic, village écarté,
» à un demi-mille du Nil, au bord d'une
» vaste pleine nue, toute en pâturages, à
» l'exception des rives du fleuve, qui sont

* Ibid. p. 411.

** Ibid. p. 511.

» boisées. Nous n'y vîmes plus de champs
» de blé. Le peuple étoit partout miséra-
» blement occupé, comme ceux que nous
» avions vus auparavant, à recueillir des
» semences d'herbes *. »

Dans de telles circonstances naturelles et politiques, un plus haut degré de prévoyance, d'industrie, de sécurité, pourroit sans doute améliorer l'état des peuples, et accroître par-là même leur population. Mais la seule augmentation du nombre des naissances, sans l'emploi d'aucun autre moyen, ne feroit qu'aggraver leur misère ; et la population n'y gagneroit rien.

On peut dire la même chose de l'Egypte, jadis si florissante et si peuplée. Ce n'est pas le principe d'accroissement qui a été altéré dans ce pays-là et dont l'affoiblissement a causé la décadence qui nous frappe. C'est le principe d'industrie et de prévoyance qui s'est affoibli. C'est à cette cause et au défaut de sécurité sous un gouvernement oppressif, qu'il faut attribuer l'état actuel de cette célèbre contrée. Le principe d'accroissement est, en Egypte, aussi actif qu'il ait jamais

* Ibid.

été ; il maintient la population exactement au niveau des subsistances. Fût-il dix fois plus puissant, il ne pourroit pas faire plus.

Les restes des anciens ouvrages, les lacs, les canaux, les aqueducs, destinés à gouverner le Nil dans ses inondations ; à servir de réservoirs dans les années où il est trop bas, et d'issues pour dégorger les eaux superflues, lorsqu'il s'élève trop haut ; tout cela fait assez voir, que les anciens étoient parvenus, à force d'art et d'industrie, à fertiliser beaucoup plus de terres, par les inondations du fleuve, que ne font les habitans actuels. C'étoient tout autant de moyens de prévenir, au moins à un certain point la détresse produite par des inondations irrégulières *. On rapporte que le gouverneur Petronius, suppléant par l'art aux dons de la nature, fit régner l'abondance en Egypte, dans un tems où l'inondation fut si peu considérable, qu'on avoit tout lieu de s'attendre à la disette **. Une inondation trop forte n'est pas moins fâcheuse

* Bruce, T. III. ch. XVII, p. 710.

** Voyage de Volney, T. I. ch. III, p. 33. in-8°.

pour le cultivateur. Aussi les anciens pratiquoient-ils des tranchées et des issues, par lesquelles ils répandoient les eaux superflues sur les sables arides de la Lybie, et rendoient même ses déserts habitables. Tous ces ouvrages sont ruinés : et par une suite de la mauvaise administration générale, ils font plus de mal que de bien. La cause de cette négligence, et par-là même de la diminution des moyens de subsistance du pays, est évidemment l'ignorance et la dureté brutale du gouvernement, jointes à la misère du peuple, qui en est la suite. Les Mameloucs, en qui réside le principal pouvoir, ne songent qu'à s'enrichir, et prennent pour cela le chemin le plus court. Ils s'emparent des richesses partout où ils les découvrent, en dépouillent le légitime possesseur, et imposent sans cesse des contributions nouvelles et arbitraires *. L'ignorance et la stupidité de ces chefs, jointes aux alarmes continuelles dans lesquelles ils vivent, les empêchent de remarquer qu'il leur conviendroit de permettre aux peuples

---

* Ibid. ch. XII, p. 170.

de s'enrichir, afin de les piller ensuite avec plus d'avantage. Il n'y a donc pas lieu d'attendre d'un tel gouvernement, qu'il entreprenne aucune espèce d'ouvrages publics: et jamais, sous son influence, aucun particulier n'oseroit se livrer à des vues d'amélioration, qui supposeroient quelque emploi de capitaux; car ce seroit le signal certain de sa perte. Dans cet état de choses, on ne peut être surpris que les anciens ouvrages soient abandonnés, que le sol soit mal cultivé, que les moyens de subsistance diminuent, et qu'en conséquence la population soit fort réduite. Mais telle est la fertilité du Delta, due aux inondations du Nil, que même sans capitaux pour le féconder, sans droit de succession, partant presque sans droit de propriété, ce pays entretient une population qui, comparée à son étendue, paroît très-considérable. Elle suffiroit aisément, si la propriété redevenoit plus assurée et si l'industrie reprenoit une meilleure direction, pour améliorer peu à peu et répandre au loin la culture, pour rendre enfin le pays à son ancienne prospérité. On peut bien dire avec assurance, qu'en Egypte ce n'est pas le défaut de population, qui a

arrêté l'industrie, mais que c'est au contraire le défaut d'industrie qui a arrêté la population.

Les causes immédiates, qui y maintiennent la population au niveau des subsistances ainsi réduites, ne sont que trop manifestes. On n'accorde aux paysans, que ce qui suffit strictement pour les empêcher de mourir de faim *. Un mauvais pain, fait avec le doura, sans levain et sans farine; de l'eau et des oignons, font toute leur nourriture. La viande et la graisse, qu'ils recherchent avec avidité, ne sont à leur portée, que dans quelques occasions très-rares, et seulement chez ceux qui jouissent d'un peu plus d'aisance que les autres. Leurs habitations sont des huttes de terre, où un étranger ne peut entrer sans se sentir suffoqué par la chaleur et la fumée; et où les maladies qu'engendrent la malpropreté, l'humidité, les mauvais alimens, exercent souvent leurs ravages. A ces maux physiques se joint un état d'alarme perpétuelle; la crainte d'être pillés par les Arabes, les visites des Mameloucs, les vengeances qui se transmettent

* Voyage de Volney, T. I. p. 172.

dans

dans les familles, tous les maux de la guerre civile *.

En 1783, la peste fut très-destructive. En 1784 et 1785, l'insuffisance du débordement du Nil causa une affreuse famine. Volney en fait un tableau qui pénètre d'horreur : les rues du Caire, qui d'abord étoient couvertes de mendians, bientôt en furent débarrassées par la fuite ou par la mort. Une multitude de malheureux, pour se dérober à la faim, se répandirent dans les pays voisins. Les Egyptiens remplirent les villes de Syrie; les rues et les places publiques n'offroient que des squelettes exténués et agonisans. Les moyens les plus révoltans d'appaiser la faim furent mis en usage. Les alimens les plus dégoûtans étoient dévorés avec avidité **. Volney assure avoir

* Ibid. p. 173. Ce tableau de l'état des paysans en Egypte, tracé par Volney, paroît assez confirmé par tous ceux qui ont écrit sur le même sujet; il est en particulier bien conforme aux faits consignés dans un très-bon mémoire intitulé, *Considérations générales sur l'agriculture de l'Egypte, par* L. Reynier. (Mémoires sur l'Egypte, T. IV, p. 1.)

** Voyage de Volney, T. I. ch. XII. sect. II.

vu, sous les murs de l'ancienne Alexandrie, deux misérables affamés, assis sur le corps d'un chameau, et disputant aux chiens sa chair déjà tombée en pourriture. On estimoit qu'en deux ans, ce fléau avoit fait périr la sixième partie de la population.

CHAPITRE IX.

Des obstacles à la population dans la Sibérie, septentrionale et méridionale.

LES habitans des parties les plus septentrionales de l'Asie subsistent principalement par la chasse et par la pêche. On en peut conclure que probablement les obstacles qui s'opposent à leur accroissement sont de même nature que ceux qui agissent chez les peuples indigènes de l'Amérique; avec cette différence que la guerre y cause moins de ravages, et que la famine en cause plus. Mr. de Lesseps, qui porta du Kamtschatka à Pétersbourg les papiers de l'infortuné La Pérouse, fait un tableau touchant des maux produits par la rareté des alimens dans ces tristes climats. Il observe, à son passage par Bolcheretsk, village du Kamtschatka, que « les pluies abondantes sont nuisibles en ce » pays, en ce qu'elles causent des débordemens considérables et chassent le poisson; » d'où il résulte que la famine vient affliger » les pauvres Kamtschadales, comme il est » arrivé l'année dernière dans tous les

» villages de la côte de l'Ouest de la pres-
» qu'île. Ce funeste fléau y régna si géné-
» ralement, qu'il força les habitans d'aban-
» donner leurs demeures, et de se trans-
» porter avec leurs familles sur les bords
» de la Kamtschatka, dans l'espoir d'y trouver
» plus de ressources, le poisson étant plus
» commun dans cette rivière. Mr. Kasloff, »
(l'officier Russe qui conduisoit Mr. de
Lesseps) « s'étoit proposé de reprendre sa
» route par la côte occidentale, ayant déjà
» parcouru celle de l'Est; mais la nouvelle
» de cette famine le détermina malgré lui
» à revenir sur ses pas, plutôt que de s'ex-
» poser à être arrêté, et peut-être à périr
» à moitié chemin, par la difficulté de se
» procurer des chiens et des vivres sur la
» côte de l'Ouest *. » Ces voyageurs
prirent une autre route, et néanmoins dans
le cours de ce voyage presque tous les
chiens qui formoient l'attelage de leurs
traîneaux périrent faute de nourriture : à
mesure qu'un de ces chiens mouroit, il
étoit sur le champ dévoré par les autres **.

---

* Journal historique du voyage de Mr. Lesseps, Paris, 1790. T. I. p. 145.

** Ibid. 255.

A Okotsk, ville où il se fait un commerce considérable, les habitans attendent au printems avec toute l'impatience de la faim, le moment où les glaces de la rivière Okotska se brisent. Quand Mr. Lesseps y passa, la provision de poisson sec étoit presque épuisée. La viande étoit à un prix, auquel le peuple ne pouvoit atteindre. En tirant la seine, on prit un nombre prodigieux de petits poissons. A cette vue la joie et les cris redoublèrent. On servit d'abord les plus affamés. Sur quoi Mr. Lesseps dit, avec un mouvement de sensibilité : « Je ne pus re» tenir mes larmes, en considérant l'avidité » de ces malheureux ; des familles entières » se disputoient le poisson, et le dévorèrent » tout cru sous nos yeux *. »

Dans toute la Sibérie septentrionale, la petite vérole cause de grands ravages. Au Kamtschatka, elle a enlevé, selon Mr. Lesseps, les trois quarts ** des naturels.

Pallas confirme ce rapport : en décrivant les Ostiaques de l'Obi, dont le genre de vie est à peu près le même, il remarque que

---

* Id. T. II, p. 231.

** T. I. p. 128.

cette maladie en détruit un grand nombre et doit être considérée comme le principal obstacle à leur accroissement *. Les ravages de la petite vérole s'expliquent par la chaleur, la saleté, l'air corrompu de leurs habitations souterraines. Trois ou quatre familles ostiaques sont entassées dans une même yourte, et leur manière de vivre est telle qu'on ne sauroit imaginer rien de plus dégoûtant. Ils ne se lavent jamais les mains : les restes de poisson corrompu, les excrémens des enfans, ne sont jamais enlevés ou nettoyés. Il est facile d'après cette description, dit Pallas, de se faire une idée de la puanteur, des vapeurs fétides et de l'humidité, de leurs yourtes **. Les Ostiaques n'ont pas beaucoup d'enfans. Il est rare d'en voir trois ou quatre dans une même famille. La raison qu'en donne Pallas est le grand nombre de ceux que fait périr la mauvaise nourriture ***. Il faut y joindre peut-être l'état misérable de servitude laborieuse auquel les femmes sont

---

* Voyages de Pallas, T. IV, p. 68. in-4°. 5 vol. Paris, 1788.

** Ibid. p. 60.

*** Ibid. p. 72.

réduites *, et qui doit certainement avoir quelqu'influence sur leur fécondité.

Les Samoïèdes n'ont pas paru à Pallas tout-à-fait aussi malpropres que les Ostiaques, et cela vient de ce qu'en hiver ils sortent plus souvent pour leurs chasses. Mais la condition des femmes est pire **, en sorte que cet obstacle à la population doit agir avec plus de force.

Les habitans de ces durs climats vivent à peu près tous de la même manière et sont presque tous également misérables. Ce que nous avons dit peut suffire, pour se faire une idée des principales causes, qui y maintiennent la population au niveau des subsistances.

Il y a, dans les parties méridionales de la Sibérie, et dans les districts qui avoisinent le Wolga, des pays que les voyageurs russes représentent comme étant d'une fertilité extraordinaire. Le sol est formé en général d'un terreau noir excellent, et si riche qu'il n'a pas besoin d'engrais, ou plutôt qu'il le repousse. Car si on en fait usage, le blé

* Ibid. p. 60.
** Ibid. p. 92.

devient si épais qu'il verse et se gâte. La seule manière utile de rendre à cette terre sa fécondité est de la laisser en jachère une année sur trois. En usant de cette précaution on assure que quelques parties du sol paroissent absolument inépuisables *. Mais, malgré cette apparente facilité de se procurer une abondante nourriture, plusieurs de ces riches districts sont foiblement peuplés, et dans aucun peut-être l'accroissement n'est proportionné à la fertilité du sol.

Ces contrées paroissent être assujetties à l'espèce d'impossibilité morale d'accroissement dont parle J. Stewart**. Si la nature du gouvernement, ou les habitudes du peuple, s'opposent à ce qu'on établisse des fermes nouvelles, ou à ce que les fermes anciennes se subdivisent, une partie de la société doit éprouver le besoin au milieu d'une abondance apparente. Ce n'est pas assez qu'un pays ait la faculté de produire beaucoup d'alimens; il faut que l'état social soit tel qu'il engage à les bien distribuer. La raison qui retarde

---

* Voyages de Pallas, T. IV, p. 5.

** Economie politique, Liv. I. ch. V, p. 30. in-4°. *Angl.*

ici la marche de la population est que le travail y est peu demandé. Il en résulte que les produits du sol ne sont pas répartis de manière à faire partager l'abondance aux classes inférieures, qui n'en peuvent jouir que par ce moyen, aussi long-tems qu'on ne change pas la division des terres. Le genre de culture adopté dans ce pays est si simple, qu'il n'exige que peu d'ouvriers. En quelques endroits on se contente de jeter le grain sur la terre sans aucun travail préalable *. Le blé sarrasin est cultivé généralement; or quoiqu'on le sème très-clair, la semaille d'une année suffit pour la récolte de cinq ou six ans, et chaque année cette récolte rend douze ou quinze fois la quantité confiée à la terre. Ce qui en tombe pendant qu'on le moissonne suffit pour produire la moisson suivante. Il suffit d'y passer une seule fois la herse au printems. On continue de récolter de la sorte jusqu'à ce qu'on aperçoive dans la fertilité du sol quelque diminution. On a remarqué avec raison qu'il n'y a aucune espèce de grain dont la culture soit mieux

* Voyage de Pallas, T. I. p. 250.

assortie à l'indolence des habitans des plaines de la Sibérie *.

Avec un tel système d'agriculture, et avec peu ou point de manufactures, la demande de travail doit être vîte satisfaite. Le blé doit sans doute être à grand marché, mais le travail doit être à plus bas prix encore. Le fermier sera en état de faire d'amples provisions pour la nourriture de ses enfans, mais les gages du manouvrier ne suffiront pas pour élever sa famille avec aisance.

Supposons que, frappés du défaut de population de ce riche sol, nous tentassions d'y porter remède en donnant une prime pour les enfans naissans et en mettant ainsi le manouvrier en état d'en élever un plus grand nombre : Quelle seroit la suite de cette opération ? Personne ne demanderoit le travail de ces enfans surnuméraires. Quoiqu'il ne fallût peut-être qu'un sou pour payer la nourriture d'un homme pendant tout un jour, personne n'offriroit un denier à ces nouveaux venus pour prix de leur journée. Le fermier fait tout ce qu'il veut, tout ce

* Découv. des Russes, T. IV, p. 329. in-8°. 4 vol. Berne.

qu'il envisage comme nécessaire à la culture de ses terres, au moyen de ceux de sa famille et d'un ou deux ouvriers qu'il est dans l'usage d'y joindre. Les nouveaux ouvriers ne lui offrent rien de plus. On ne doit donc pas s'attendre qu'il sortira de son indolence, et fera de nouvelles entreprises, uniquement pour les occuper, ou pour leur donner gratuitement de quoi se nourrir. Dans cet état de choses, lorsque la demande bornée de travail est pleinement satisfaite, que deviendront ceux dont les bras ne sont pas demandés? Ils seront au fait privés aussi complètement de moyens de subsistance, que s'ils vivoient sur le sol le plus stérile. Il faut qu'ils aillent chercher ailleurs du travail, ou qu'ils meurent de misère. Supposons encore qu'ils échappent à leur destinée, au moyen de quelque petite occupation occasionnelle, qui leur donne de quoi subsister misérablement, il est au moins assez évident qu'ils n'auront pas de quoi s'établir et accroître la population.

On dira que s'il y avoit beaucoup de bonnes terres sans emploi, on ne manqueroit pas d'y faire de nouveaux établissemens; en sorte que la population excédante y créeroit sa

propre subsistance. Mais s'il y a bien des pays qui offrent de bonnes terres sans culture, il y en a très-peu, où ces terres soient à la disposition du premier qui veut s'en emparer. Et lors même qu'elles seroient tout-à-fait abandonnées, ce n'est pas à dire que tous les obstacles à l'accroissement de population fussent enlevés. L'ouvrier surnuméraire, que j'ai peint vivant à peine au jour le jour, ne pourroit pas rassembler aisément les fonds nécessaires pour se bâtir une maison, pour acheter des instrumens de travail et de culture, et pour vivre enfin lui-même jusqu'à ce que sa terre eût eté mise en rapport. Les fils même d'un bon fermier, auroient de la peine à se procurer des fonds suffisans. Dans un état de la société où le marché pour les grains est fort peu étendu, et où le prix en est très-bas, le cultivateur est toujours pauvre. Quoiqu'il soit en état de pourvoir aisément à la nourriture de sa famille, il ne peut point réaliser un capital, pour le partager entre ses enfans et leur fournir ainsi les moyens d'entreprendre de nouvelles cultures. Quelque petite que dût être cette somme, le fermier ne sait comment se la procurer. S'il produit plus de grains qu'à l'ordinaire, il ne

trouve point d'acheteurs pour cette partie excédante *; il ne peut point la convertir en quelque propriété, permanente et transmissible à ses enfans, avec laquelle ceux-ci puissent commander dans l'avenir des alimens ou du travail **. En conséquence, il se contente le plus souvent de produire ce qui suffit aux demandes de sa famille et du marché borné dont il a l'habitude. Et s'il a une famille nombreuse, il arrivera probablement que plusieurs de ceux qui la composent deviendront de simples journaliers. Dès lors ceux-ci ne pourront pas plus contribuer à accroître la population, que le pauvre manouvrier privé des moyens de subsistance dont j'ai peint tout à l'heure la situation.

---

* « Il y a fort peu de débit dans le pays, parce que » la plupart des habitans sont cultivateurs et élèvent » eux-mêmes des bestiaux. » Voyages de Pallas, T. IV, p. 4.

** En addition aux causes mentionnées, j'ai appris dernièrement qu'une des principales raisons, pour lesquelles des portions très-étendues de terres riches et fertiles restent sans culture dans ces régions, est qu'à certaines saisons elles se couvrent d'innombrables essaims de sauterelles, qui dévastent les récoltes naissantes, sans qu'on ait aucun moyen de se garantir de ce fléau.

Ce n'est donc pas un encouragement direct à procréer et élever des enfans, qui pourroit faire croître la population de ces contrées. Ce qu'il faudroit leur donner ce seroient de nouvelles demandes des produits du sol; ce qui ne pourroit s'obtenir, que par de meilleurs moyens de répartition de ces produits. Pour cet effet, il faudroit introduire des manufactures et en inspirer le goût aux cultivateurs; ou fournir, soit à ces cultivateurs soit à de nouveaux colons, des capitaux qui leur permissent d'occuper et de mettre en valeur toutes les terres et d'agrandir ainsi le marché intérieur.

L'impératrice Catherine II employa ces deux moyens, pour augmenter la population de ses états. Elle encouragea à la fois les manufactures et les cultivateurs. Elle fournit aux étrangers, livrés à l'une ou l'autre de ces professions, des capitaux sans intérêts pour un certain nombre d'années *. Ces

* Tooke's View of the Russian empire, vol. II, p. 242. Le principal effet de ces importations d'étrangers fut peut-être de substituer le travail des hommes libres à celui des esclaves, et l'activité des Allemands à l'indolence des Russes. Mais un point très-impor-

efforts bien dirigés, joints à tout ce qu'avoit déjà fait Pierre I, eurent, comme on devoit s'y attendre, de très-grands effets. Les peuples soumis à la domination des Czars, surtout en Asie, après avoir langui, pendant une longue suite de siècles, dans un état de population presque stationnaire, paroissent en dernier lieu avoir pris l'essor et s'accroître plus rapidement. Quoique les plus belles provinces de la Sibérie ne soient pas peuplées en raison de leur fertilité, l'agriculture fleurit dans quelques-unes, et on y récolte beaucoup de grains. Dans une disette générale qui eut lieu en 1769, la province d'Isetsk se vit en état, malgré la modicité de sa récolte, d'alimenter les fonderies et les forges d'Ural, et de préserver de la famine les provinces voisines *. Dans le territoire de Krasnoyarsk, sur les bords du Yénissey, l'abondance de grains est telle, malgré l'indolence et l'ivrognerie des habitans, qu'on n'y a pas vu encore

---

tant auroit été de fournir cette partie du capital, qui consiste en machines. Le bon marché des objets de manufactures, qui en eût été la suite, n'auroit pas manqué d'attirer les cultivateurs et de leur en donner bientôt le goût.

* Voyages de Pallas, T. III, p. 10.

la récolte manquer *. Pallas observe avec raison que si l'on vient à réfléchir à l'état où se trouvoit la Sibérie il y a moins de deux cents ans, si l'on songe qu'alors elle n'étoit qu'un grand désert inconnu, moins peuplé que ceux de l'Amérique septentrionale; on ne pourra qu'être étonné de son état actuel, et du nombre des Russes qui habitent ce vaste pays; nombre fort supérieur à celui des naturels **.

Lorsque Pallas étoit en Sibérie, les articles de subsistance étoient à très-bas prix dans les districts fertiles, surtout aux environs de Krasnoyarsk. Un poud, ou quarante livres, de froment se vendoit pour environ cinq sous de France***; une vache, pour six ou huit****. Des prix si bas, dus au défaut de débouchés pour les produits du sol, étoient peut-être ce qui retardoit le plus le développement de l'industrie. Depuis cette époque les prix

* Id. T. IV, p. 3.

** Ibid. p. 6.

*** Deux deniers et demi sterling.

**** Trois ou quatre deniers sterling. Voyages de Pallas, T. IV, p. 3.

ont

ont haussé beaucoup *. Il y a donc lieu de croire que le but a été atteint et que la population a fait de rapides progrès.

Pallas toutefois se plaint de la manière dont les agens subordonnés remplissoient les ordres de l'Impératrice. Il remarque que les propriétaires, à qui ce soin étoit commis, envoyoient souvent des colons qui, par leur âge, leur état de santé et leurs habitudes, paroissoient très-peu propres à l'objet auquel ils étoient destinés **. Les Allemands même, qu'on avoit établis dans les districts du Wolga, manquoient d'industrie et d'activité *** ; et c'est certainement un point bien essentiel. On peut dire avec assurance, que l'importation de l'industrie est plus nécessaire à la population que l'importation des hommes. S'il étoit possible de changer tout-à-coup les habitudes de tout un peuple, et de diriger son industrie à volonté, jamais un gouvernement n'auroit besoin de favoriser de nouveaux établissemens. Mais rien n'est plus difficile que d'opérer un tel changement.

* Tooke's View of the R. E. vol. III, p. 239.
** Voyages de Pallas, T. V, p. 5.
*** Ibid. p. 253.

Il faudra bien des années et bien des circonstances favorables, pour qu'un paysan de Sibérie ait l'activité et l'industrie d'un journalier anglois. Le gouvernement russe n'a cessé de faire des efforts pour engager les peuples pasteurs de la Sibérie à se vouer à l'agriculture; mais le plus grand nombre s'y refuse obstinément et persiste à préférer une vie irrégulière et paresseuse *.

Plusieurs autres obstacles s'opposent à l'accroissement des colonies russes. Les contrées basses sont souvent pleines de marais qui les rendent malsaines **. Et les

* Tooke's Russ. Emp. vol. III, p. 313.

** Voyages de Pallas, T. III, p. 16. Dans les pays où le principe de population ne se déploie jamais pleinement, les saisons malsaines et les épidémies ont peu d'influence sur la population moyenne. Mais il en est autrement des colonies nouvelles, dont ces causes arrêtent les progrès d'une manière sensible. Cette distinction a besoin d'être expliquée. Dans les pays où la population est stationnaire ou très-lentement progressive, si l'on suppose subsistans tous les obstacles observés jusqu'ici, qui en bornent l'accroissement d'une manière immédiate; l'abondance de nourriture ne peut point augmenter sensiblement la population. Mais c'est précisément en diminuant le nombre de ces obstacles immédiats, que l'abon-

bestiaux y sont sujets à de graves et fréquentes épizooties *. Quelque fertiles que soient les districts voisins du Wolga, les sécheresses y sont si fréquentes, que sur trois récoltes, il y en a rarement une bonne **. Les colons de Saratof, après quelques années d'établissement, se virent, par cette raison, obligés de changer de domicile; et l'Impératrice leur fit cession des sommes, au montant d'un million de roubles, employées à bâtir leurs maisons ***. Des motifs de convenance ou de sûreté engagent à bâtir les maisons d'une même colonie, de manière qu'elles soient toutes contiguës, ou à peu près, et non disséminées sur les différentes fermes d'alentour. Bientôt en conséquence ou manque de place dans le voisinage, et les terres éloignées demeurent

---

dance peut opérer un accroissement. Du reste, ceux de ces obstacles qu'on n'aura pas réussi à détruire, soit par la difficulté de changer d'anciennes habitudes, soit par les circonstances défavorables du sol et du climat, continueront d'agir et d'empêcher le principe productif d'avoir son entier effet.

* Voyages de Pallas, T. III, p. 17. T. V, p. 411.

** Ibid. p. 252 et suiv.

*** Tooke's R. E. vol. II, p. 245.

dans un état de culture très-imparfait. Cette observation que fit Pallas sur la colonie de Kotchesnaïa, l'engageoit à proposer que l'Impératrice transportât ailleurs une partie de cette colonie, afin que le reste se trouvât plus à l'aise *. Cette proposition semble indiquer, qu'il se fait rarement de telles divisions d'une manière spontanée; et que les enfans des colons ne trouvent pas toujours facilement à s'établir et à former de nouvelles familles. Dans la colonie florissante des frères moraves de Serepta, on rapporte que les jeunes gens ne peuvent point se marier sans la permission de leurs prêtres, et qu'en général cette permission ne leur est accordée qu'assez tard **. Il semble donc que, même dans ces nouvelles colonies, l'obstacle privatif *** contribue efficacement à arrêter l'accroissement de la population. Cet accroissement ne peut jamais être fort rapide, que

* Voyages de Pallas, T. V, p. 253.

** Ibid. p. 175.

*** L'obstacle privatif a été défini au commencement du ch. II. On comprend sous ce nom toutes les causes qui préviennent l'accroissement de la population avant que cet accroissement ait eu lieu. P. P. p.

là où le prix réel du travail est fort élevé. C'est ce qui a lieu en Amérique. Mais si l'on considère l'état de la société dans les provinces russes que nous examinons, et le manque de débouché qui en est la suite; on reconnoîtra que le prix réel du travail ne peut y hausser beaucoup. Or l'augmentation du prix réel du travail, circonstance qui accompagne d'ordinaire l'établissement des nouvelles colonies, est la vraie cause qui opère leur accroissement *.

* D'autres causes, dont Pallas n'a pas tenu compte, peuvent agir pour réprimer en Sibérie l'accroissement de la population. En général il faut observer, relativement à tous les obstacles immédiats, qui s'opposent à l'accroissement de la population, et que j'ai mentionnés ou que je mentionnerai dans la suite, que, comme il est impossible de déterminer l'étendue précise de l'influence exercée par chacun d'eux, et le rapport de cette influence à celle du principe de population dont il tend à limiter l'effet, il est également impossible de tirer des conséquences exactes sur l'état actuel de la population, en se contentant de raisonner d'après ces principes, sans avoir recours à l'observation immédiate. Les principaux obstacles à la population peuvent s'offrir comme précisément pareils dans deux nations différentes, et produire néanmoins des effets tout-à-fait différens:

CHAPITRE X.

Des obstacles à la population en Turquie et en Perse.

DANS la partie asiatique de l'empire turc, il n'est pas difficile, en consultant les voyageurs, de se faire une idée des causes qui font diminuer la population. Et comme les usages d'Europe et d'Asie, sous cette même domination, ne sont pas essentiellement différens; ce n'est pas la peine de les distinguer ici.

La cause fondamentale de la foible population de la Turquie, comparée à l'étendue de cet état, est incontestablement la nature de son gouvernement. La tyrannie, la foiblesse, les mauvaises lois, l'adminis-

cela a lieu lorsqu'étant de même genre ils diffèrent en intensité ou en degré. Ici donc tout ce qu'on peut se prescrire est de procéder, comme on a coutume de faire dans les recherches de physiques; je veux dire, de commencer par observer les faits, et de tenter ensuite de les expliquer, en employant toutes les lumières que l'on aura pu recueillir.

tration plus mauvaise encore, l'incertitude de la propriété qui en est la suite, opposent à l'agriculture de tels obstacles, que ses produits diminuent d'année en année; et par conséquent aussi sa population. Le miri, ou la taxe générale des terres qui se paye au Sultan, est en soi fort modérée *; mais par une suite d'abus, inhérens au gouvernement turc, les pachas et leurs agens ont trouvé moyen de rendre cette taxe ruineuse. Quoiqu'il leur soit impossible de grossir directement l'impôt établi, ils ont introduit une multitude de changemens indirects, qui produisent le même effet **. En Syrie, selon Volney, ils ont à leur disposition la plus grande partie des terres; et lorsqu'ils les concèdent aux cultivateurs ils les grèvent des conditions les plus onéreuses; ils exigent la moitié et quelquefois les deux tiers de la récolte. Quand la moisson est enlevée, ils élèvent des chicanes sur de prétendues pertes, et comme ils ont le pouvoir en main, ils prennent ce qu'ils jugent à propos. Si la récolte manque, ils

---

* Voyage de Volney, T. II. ch. XXXVII, p. 373.
** Ibid.

ne laissent pas d'exiger la même somme fixe, et mettent en vente, pour se payer, tout ce que le pauvre paysan possède. A ces moyens d'oppression permanens, s'ajoutent une multitude d'extorsions d'une autre nature. Tantôt c'est un village entier, qui, sous prétexte de quelque offense imaginaire, est mis à contribution. Tantôt ce sont des présens exigés pour l'avénement d'un nouveau gouverneur. On demande pour ses chevaux, du foin, de l'orge, de la paille. On multiplie les commissions, pour que les soldats porteurs d'ordres vivent aux dépens du malheureux cultivateur, qu'ils traitent avec la dernière insolence *.

L'effet de ces déprédations est de mettre les plus pauvres habitans hors d'état de payer le miri, de les contraindre d'être à la charge de leur village, ou de se réfugier dans les villes. Cependant le miri est inaltérable. De manière ou d'autre, il faut qu'il soit levé en entier. La portion de ceux qui quittent leurs foyers doit être fournie par les autres habitans. S'il survient deux années de sécheresse et de famine, le village est aban-

* Ibid.

donné. En ce cas, la taxe qu'il payoit retombe sur les terres voisines *.

La taxe sur les chrétiens est sujette aux mêmes abus. De trois, cinq et onze piastres, à quoi elle étoit primitivement fixée, elle a été portée à trente-six et quarante; ce qui réduisant les contribuables à la misère, les oblige à fuir. On a remarqué que ces exactions se sont fort accrues pendant ces quarante dernières années. C'est aussi l'époque de la décadence de l'agriculture, de la dépopulation du pays, et de la disparution du numéraire, qui est absorbé par Constantinople **.

Les paysans n'ont, pour toute nourriture, qu'une petite galette d'orge ou de doura, des oignons, des lentilles et de l'eau. Pour ne rien perdre de leur grain, ils y laissent toutes sortes de graines sauvages qui s'y trouvent mêlées, ce qui a souvent de fâcheuses suites. Dans les montagnes de Lebanon et de Nablous, en tems de cherté, ils ont recours aux glands, qu'ils font bouillir et rôtir sur la cendre ***.

---

* Ibid. p. 375.

** Ibid. p. 376.

*** Ibid. p. 377.

En conséquence de cette extrême misère, l'art de la culture est dans l'état le plus déplorable. Le cultivateur est presque dépourvu d'instrumens, et le peu qu'il en a sont de la plus mauvaise espèce. Sa charrue n'est le plus souvent qu'une branche d'arbre fourchue et sans roues. On emploie au labourage des ânes et des vaches, rarement des bœufs, parce que ce seroit annoncer trop de richesse. Dans les districts exposés aux incursions des Arabes, comme dans la Palestine, le laboureur sème le fusil à la main ; rarement on laisse mûrir le grain ; avant qu'il jaunisse on le coupe et on le cache dans des souterrains. On en emploie fort peu pour ensemencer les terres, parce que les paysans ne cultivent que ce qui leur est nécessaire pour vivre. Toute leur industrie se borne à pourvoir aux premiers besoins. Or pour avoir un peu de pain, des oignons, une mauvaise chemise bleue, et un pagne de laine, il ne faut pas la porter bien loin. « Le paysan vit donc dans la » détresse ; mais du moins il n'enrichit pas » ses tyrans ; et l'avarice du despotisme se » trouve punie par son propre crime *. »

* Ibid. p. 379.

Ce tableau, tracé par Volney, de l'état des paysans de Syrie, paroît d'accord avec ce que rapportent les autres voyageurs. Il représente fort bien, suivant Eton, la condition des paysans dans la plus grande partie des états du Turc *. Tous les offices sont mis à l'enchère, et distribués par les intrigues du sérail, où tout se fait à prix d'argent. En conséquence les bachas, qu'on envoie dans les provinces, y exercent dans toute son étendue le droit qui leur est acquis de faire des extorsions. Ils ne sont surpassés dans l'exercice de ce droit que par les officiers qu'ils emploient; et ceux-ci ne le cèdent à cet égard qu'à leurs agens subordonnés **.

Le bacha fait des levées de deniers, non-seulement pour pouvoir payer le tribut, mais pour s'indemniser de ce que lui a coûté sa place, pour soutenir son rang, et pourvoir aux accidens qu'il peut prévoir. Comme il représente le Sultan et qu'en conséquence tout le pouvoir civil et militaire est réuni en sa personne, il a tous les moyens à sa disposition; et il préfère toujours les plus

---

* Eton's Turkish Empire, ch. VIII. 2.d édit. 1799

** Id. ch. II, p. 55.

courts *. Incertain de l'avenir, il traite sa province comme une possession passagère ; et tâche en un seul jour de recueillir le revenu de plusieurs années, sans avoir jamais égard à son successeur, et sans se soucier du tort qu'il peut faire au revenu permanent **.

Le cultivateur est nécessairement plus exposé à ces vexations que l'habitant des villes. Ses occupations le fixent sur le sol, dont les produits ne peuvent se cacher aisément. Les conditions auxquelles il possède, et la faculté de les transmettre, sont incertaines. Lorsqu'il meurt, son fonds est dévolu au Sultan, et les enfans du propriétaire défunt ne peuvent l'avoir qu'en le rachetant fort cher. Ces usages font que l'on s'attache fort peu aux fonds de terre. Les campagnes sont désertées, on se réfugie dans les villes, où l'on est traité moins durement, et où l'on peut espérer d'acquérir des biens susceptibles d'être dérobés aux yeux des ravisseurs ***.

Pour achever la ruine de l'agriculture, on

---

* Voyage de Volney, T. II. ch. XXXIII, p. 347.
** Ibid. p. 350.
*** Voyage de Volney, T. II. ch. XXXVI, p. 369.

établit souvent un maximum, et l'on fixe un prix auquel le paysan est obligé de fournir du blé aux villes. C'est une maxime de la politique turque, née de la foiblesse du gouvernement et de la crainte des émeutes populaires, de maintenir bas le prix du blé dans toutes les grandes villes. Quand la récolte manque, tous ceux qui possèdent du blé sont tenus de le vendre au prix fixé, sous peine de mort; et si l'on n'en trouve point dans le voisinage, on met les autres districts à contribution *. Quand Constantinople manque de vivres, dix provinces peut-être sont affamées pour lui en fournir **. A Damas, pendant la disette de 1784, le peuple ne payoit le pain qu'à six deniers la livre, tandis que dans les villages, on mouroit de faim ***.

Il est inutile de s'arrêter à montrer les effets que doit avoir sur l'agriculture un tel système de gouvernement. Les causes qui font diminuer les moyens de subsistance sont ici trop manifestes; et les obstacles qui main-

---

* Id. ch. XXXVIII, p. 380.
** Id. ch. XXXIII, p. 345.
*** Id. ch. XXXVIII, p. 381.

tiennent la population au niveau de ces ressources décroissantes peuvent être indiqués avec presqu'autant de certitude. C'est l'assemblage de tous les genres de vices et de calamités.

On observe en général qu'en Turquie les familles chrétiennes sont composées d'un plus grand nombre d'enfans que les familles mahométannes qui pratiquent la polygamie*. C'est là sans doute un fait extraordinaire. Car quoique la polygamie, en distribuant les femmes d'une manière inégale, tende à diminuer la population de tout le pays; les chefs de famille qui ont plusieurs femmes devroient naturellement avoir un plus grand nombre d'enfans que ceux qui n'en ont qu'une. Volney explique ce phénomène en disant que la polygamie et les mariages précoces des Turcs les énervent dès leur jeunesse, et qu'en conséquence à trente ans il sont souvent hors d'état d'avoir des enfans**. Eton fait mention d'un vice contraire à la nature, qui n'est pas rare chez ce peuple, et il l'envisage comme nuisant à la population***. Mais les cinq

* Eton's Turkish Empire, ch. VII, p. 275.

** Voyage de Volney, T. II. ch. XL, p. 445.

*** Eton's Turk. Emp. ch. VII, p. 275.

causes principales de dépopulation sont, suivant lui, les suivantes :

1. La peste, qui ne cesse jamais entièrement d'exercer ses ravages dans cet empire.

2. Les affreuses maladies, qui la suivent presque toujours, au moins en Asie.

3. Les maladies endémiques et épidémiques, qui font en Asie autant de ravages que la peste, et qui reviennent souvent.

4. La famine.

5. Enfin les maladies qui marchent à la suite de la famine, et qui causent une plus grande mortalité *.

Il décrit ensuite plus en détail les ravages de la peste en différens endroits de l'empire; et conclut en disant, que si le nombre des mahométans a diminué, cette cause seule suffit pour rendre raison du fait **. Il ajoute que si les choses vont du même train, la population turque doit s'eteindre dans l'espace d'un siècle ***. Mais cette assertion et les calculs qui s'y rapportent sont sûrement

* Ibid. p. 264.
** Ibid. p. 291.
*** Ibid. p. 280.

erronés. L'accroissement de la population dans les intervalles des époques de mortalité est probablement plus grand que cet auteur ne le suppose. Mais d'un autre côté, dans un pays où le travail du cultivateur se borne à pourvoir à ses premiers besoins, où il ne sème du grain qu'autant qu'il lui en faut pour ne pas mourir de faim, où par conséquent il est hors d'état de mettre en réserve aucune partie du produit, la perte d'un grand nombre d'hommes n'est pas aisément remplacée, parce qu'on n'y éprouve pas les effets de cette perte autant que dans un pays industrieux et où la propriété est assurée.

Suivant Zoroastre, législateur des Perses, planter un arbre, cultiver un champ, et donner la vie à des enfans, sont trois actions méritoires. Les récits des voyageurs prouvent qu'en Perse cette dernière espèce de mérite n'est pas toujours à la portée des classes inférieures du peuple. En ce cas, comme en beaucoup d'autres, l'intérêt particulier des individus corrige les erreurs du législateur. Chardin assure qu'en Perse le mariage est si coûteux, qu'il n'y a que les hommes riches qui s'y exposent; les autres

craignent

craignent qu'il ne les ruine *. Les voyageurs russes confirment ce rapport. Ils disent que les gens du peuple sont obligés de différer beaucoup leur mariage, et qu'il n'y a que les riches qui se marient de bonne heure **.

Les convulsions auxquelles la Perse a été en proie, depuis plusieurs siècles, n'ont pu manquer de porter à son agriculture une fatale atteinte. Les intervalles de repos au milieu des guerres extérieures et des dissensions intestines ont été rares et courts. Dans le tems même de la plus profonde paix, les provinces frontières ont été constamment exposées aux ravages des Tartares.

L'effet de cet ordre de choses a été tel qu'on pouvoit s'y attendre. Le rapport des terres incultes aux terres cultivées est, selon Chardin, celui de dix à un ***. La manière dont les officiers du Châ, et les propriétaires particuliers afferment leurs terres aux cultivateurs n'est pas très-propre à ranimer

---

* Voyages de Chardin. Harris's Collect. b. III. ch. II, p. 870.

** Découv. des Russes, T. II, p. 293.

*** Voyages de Chardin. Harris's Collect. b. III. ch. II, p. 902.

l'industrie. Le grain en outre est, dans ce pays-là, très-sujet à être détruit par la grèle, la sécheresse, les sauterelles et d'autres insectes *. Tout cela tend probablement à décourager d'employer ses capitaux à la culture du sol.

La peste ne se répand pas en Perse; mais les voyageurs russes disent que la petite vérole y fait de grands ravages **.

Ce n'est pas la peine d'entrer dans plus de détails sur les obstacles que la population éprouve en Perse, vu qu'ils semblent à peu près les mêmes que ceux qui ont lieu en Turquie et que nous venons d'indiquer. Les pertes d'hommes, que la peste cause en ce dernier pays, sont remplacées en Perse par celles qu'occasionnent les guerres intestines, qui y sont plus fréquentes et ne sont pas peut-être beaucoup moins destructives.

---

* Ibid.

** Découv. des Russes, T. II, p. 377.

CHAPITRE XI.

Des obstacles à la population dans l'Indostan et le Tibet.

DANS les ordonnances de Menou, le législateur de l'Inde, que le chevalier W. Jones a traduites et qu'il appelle les *Instituts du droit Indou*, le mariage est fort encouragé, et un héritier mâle est présenté comme une acquisition de la plus haute importance.

« Au moyen d'un fils, un homme obtient » la victoire sur tous ; au moyen d'un fils, » il jouit de l'immortalité ; et ensuite au » moyen du fils de ce fils, il atteint jusqu'à » la demeure du soleil.

» Comme le fils délivre son père de l'enfer, » nommé *Put*, il a été en conséquence » appelé *Puttra* par Brama lui-même *. »

* Sir W. Jones' Works (c'est-à-dire Œuvres du chev. W. Jones) vol. III. ch. IX, p. 354. L'abbé Raynal dit, en parlant des lois indiennes : « La » population est un devoir primitif, un ordre de » la nature, si sacré, que la loi permet de tromper, » de mentir, de se parjurer, pour favoriser un ma- « riage. » Hist. des Indes, T. I. Liv. I, p. 81. in-8.° 10 vol. Paris, 1795.

Menou a attribué des qualités particulières à chacun des différens rites nuptiaux :

« Le fils d'une Brami, ou d'une femme » mariée par la première cérémonie, s'il fait » des actes de vertu, rachète du péché, » dix de ses ancêtres, dix de ses descendans, » et se rachète soi-même, ce qui fait en » tout vingt et une personnes.

» Un fils, né d'une femme mariée par » *daiva*, rachète sept et sept, en degrés » ascendans et descendans ; celui d'une » femme mariée par *archa*, trois et trois ; » d'une femme par *prajapatya*, six et six*. » L'état de chef de famille est considéré comme une éminente dignité : « Les sages divins, » les mânes, les dieux, les esprits, ceux » qui exercent l'hospitalité, prient pour le » bonheur des chefs de famille**. » Un frère aîné qui n'est pas marié avant son frère cadet est présenté comme un homme à éviter***.

De telles ordonnances tendoient à faire envisager le mariage comme un devoir re-

* Jones's Works, vol. III, ch. III, p. 124.

** Ibid. p. 230.

*** Ibid. p. 141.

ligieux. Il semble cependant qu'elles ont plutôt en vue une succession d'héritiers mâles, qu'une nombreuse progéniture :

« Le père qui a un fils acquitte sa dette » envers ses ancêtres.

» Ce fils seul, dont la naissance acquitte » la dette du père et lui fait obtenir l'im- » mortalité, a été obtenu par un sentiment » de devoir. Tous les autres sont considérés » par le sage, comme dus à l'amour du » plaisir *. »

Il y a des cas, où il est permis à une veuve d'avoir un fils du frère ou de quelqu'un des proches de son mari défunt; mais jamais il ne lui est permis d'en avoir un second. « Le but étant rempli, le beau-frère et la » belle-sœur doivent vivre ensemble comme » vivroient un beau-père avec sa bru **. »

Presque partout dans ces ordonnances de Menou, la sensualité, de quelque genre qu'elle soit, est fortement blâmée, et la chasteté est prescrite comme un devoir religieux :

« Un homme que ses organes attachent

---

* Id. ch. IX, p. 340.

** Ibid. p. 343.

» aux plaisirs sensuels est coupable ; lors-
» qu'au contraire il les subjugue, il obtient
» le bonheur céleste.

» Soit qu'un homme puisse, ou ne puisse
» pas obtenir les moyens de jouissance ; le
» renoncement aux plaisirs vaut mieux pour
» lui que leur possession *. »

On peut raisonnablement supposer, que de tels préceptes pouvoient contrebalancer à un certain point les encouragemens à la population, donnés dans les autres lois que nous avons citées. Ils pouvoient déterminer les hommes religieux à se contenter d'un fils, ou à supporter moins péniblement le célibat. En effet, il paroît que, selon ce code, la parfaite chasteté dispense de l'obligation d'avoir des descendans :

« Plusieurs milliers de Bramines, ont
» évité dès leur jeunesse de se livrer à la
» sensualité, et n'ont point laissé de pos-
» térité. Ils n'en sont pas moins montés au
» ciel.

» Semblable à ces hommes abstinens, une
» femme vertueuse monte au ciel, quoi-
» qu'elle n'ait point d'enfans, si après avoir

* Id. ch. II, p. 96.

» perdu son mari, elle se dévoue à une
» pieuse austérité *. »

La permission accordée à un frère ou à un proche parent de susciter un héritier au mari défunt n'a lieu qu'à l'égard des femmes de condition servile **. Celles des classes plus élevées ne doivent pas même prononcer le nom d'un autre homme :

« Elles doivent continuer jusqu'à la mort
» de pardonner les injures, de pratiquer
» les devoirs les plus rigoureux, d'éviter
» les plaisirs sensuels, et de suivre avec
» empressement les règles sublimes de la
» vertu ***. »

Indépendamment de ces préceptes positifs sur la nécessité de dompter ses passions, d'autres circonstances ont pu contribuer à prévenir l'effet des ordonnances faites pour encourager le mariage.

La division du peuple en castes ou classes séparées, et la continuation du même métier dans chaque famille, ont dû servir à montrer clairement à chaque individu, ses moyens

---

* Jones's Works, vol. III. ch. V, p. 221.
** Id. ch. IX, p. 343.
*** Id. vol. III. ch. V, p. 221.

futurs de subsistance; par le gain de son père, il pouvoit juger s'il trouveroit dans le sien de quoi élever une nouvelle famille. Il est vrai qu'un homme peut passer dans une classe inférieure, lorsque les occupations propres à la sienne ne lui donnent pas de quoi vivre. Mais ce passage est envisagé comme une sorte de dégradation, et il n'est pas probable qu'un homme se marie avec la perspective certaine de se soumettre à ce déshonneur.

Il paroît outre cela que le choix d'une femme est un objet fort difficile, et qu'il peut arriver qu'un homme reste long-tems dans le célibat avant d'avoir trouvé une compagne telle que le législateur la demande. Il faut d'abord éviter dix familles désignées, quelque grandes, quelque riches qu'elles soient en vaches, chèvres, brebis, grains ou or. Il faut exclure ensuite les filles qui ont trop ou trop peu de cheveux, qui sont trop causeuses, qui ont les yeux mauvais, ou un nom désagréable, ou une maladie quelconque; celles qui n'ont point de frère, ou dont le père n'est pas très-connu; et plusieurs autres encore. Enfin ce choix paroîtra sans doute assez borné, puisqu'il ne doit pas sortir

de l'enceinte tracée par la description suivante:

« Une fille dont la figure soit sans défauts;
» dont le nom soit agréable; qui marche
» avec grâce, comme le phénicoptère, ou
» le jeune éléphant; dont les cheveux soient
» en quantité convenable, et les dents d'une
» juste grandeur; dont toute la personne
» respire la douceur *. »

Or nulle part, nous dit-on, on ne voit qu'un Bramine ou un Chatriya ait pris une femme dans la classe servile, lors même qu'il éprouvoit la plus grande difficulté à faire un mariage assorti. Cela semble supposer que cette difficulté se fait réellement sentir **.

Un autre obstacle au mariage, résultant des coutumes indiennes, est qu'un frère aîné, qui ne se marie pas, semble condamner tous ses frères au célibat. Car un frère cadet, qui se marie avant son aîné, s'expose à une sorte de déshonneur, étant mis par le législateur au nombre de ceux qu'il faut éviter ***.

La peinture que fait le législateur des mœurs et du caractère des femmes de l'Inde

---

* Id. ch. III, p. 120.
** Ibid. p. 121.
*** Ibid. p. 141.

est très-défavorable. Parmi plusieurs remarques très-sévères, on trouve celle-ci :

« Par une suite de leur passion pour les
» hommes, de leur inconstance, de leur
» peu d'affection, de leur nature perverse;
» quelque soin qu'on prenne de les garder,
» elles conçoivent bientôt de la haine pour
» leurs maris *. »

Si ce portrait est fidèle, il faut attribuer ces vices à la privation de toute espèce de liberté **, et à l'état de dégradation auquel la polygamie réduit les femmes. Quoiqu'il en soit, les passages de cette espèce font assez voir que, malgré les lois contre l'adultère, le commerce illicite entre les sexes n'étoit pas dans l'Inde une chose rare. On nous fait observer que ces lois ne s'appliquoient pas aux femmes des danseurs et des chanteurs publics, ni à aucune des basses classes, où souvent des hommes vivent des intrigues de leurs femmes ***. On en peut conclure que de tels désordres étoient en quelque sorte tolérés. Ajoutons que la pra-

---

* Id. ch. IX, p. 337.
** Id. ch. V, p. 219.
*** Id. ch. VIII, p. 325.

tique de la polygamie parmi les gens riches augmentoit, pour les pauvres, la difficulté de trouver des femmes; difficulté qui devoit s'aggraver encore pour les esclaves.

De toutes ces circonstances combinées, on peut conclure que l'obstacle privatif influoit dans l'Inde sur la population. Cependant les habitudes et les opinions de ce peuple ont dû tendre à favoriser les mariages précoces, et engager à prendre femme tout homme qui avoit la plus foible apparence de pouvoir soutenir une famille. L'effet de ces dispositions fut naturellement de réduire les classes inférieures à la plus extrême indigence, et de les accoutumer à se contenter de la nourriture la plus frugale et la moins abondante. Cette frugalité fut encore augmentée, et répandue jusques dans les classes supérieures, par l'opinion qui la mit au rang des plus éminentes vertus *. C'est ainsi que la population pressa la limite des subsistances, et que les alimens que tout ce pays pouvoit produire, vinrent insensiblement à être distribués à la majeure partie du peuple en portions aussi petites que put le permettre

* Id. ch. III, p. 133.

le besoin d'être nourri. Dans cet état de choses, une mauvaise récolte ne peut manquer d'être fortement sentie ; aussi de tout tems l'Inde a-t-elle été, comme on devoit s'y attendre, sujette aux plus affreuses famines.

Une partie des ordonnances de Menou est expressément consacrée à la considération des tems de détresse. On y donne des instructions aux différentes classes sur la conduite qu'elles doivent tenir durant ces tristes périodes. Il y est souvent question de Bramines tourmentés par la faim *; et de quelques hommes vertueux de l'antiquité, que les extrémités auxquelles ils ont été réduits ont absous de certains actes impurs et illégitimes :

« Ajigarta, mourant de faim, fut sur le
» point de vendre son fils pour acheter du
» bétail ; il ne fut pas coupable, parce
» qu'il cherchoit un remède à la faim.

» Vamadeva, qui connoissoit bien le juste
» et l'injuste, ne contracta aucune souillure,
» quoique, dans l'angoisse de la faim, il

* Jones's Works, vol. III. ch. IV, p. 165. c. X, p. 397.

» conçut le désir de manger de la chair de
» chien.

» Viswamitra, mieux instruit que per-
» sonne à distinguer le bien du mal, étant
» près de mourir de faim, résolut de manger
» la hanche d'un chien, qu'il avoit reçue de
» Chaudala *. »

Puisque ces hommes, grands et vertueux, de la classe la plus élevée, que toute personne étoit tenue d'assister, ont pu être réduites à de telles extrémités; on peut aisément en inférer quelles ont dû être les souffrances des classes inférieures.

De tels passages prouvent clairement, qu'au tems où ces ordonnances furent rédigées, on éprouvoit quelquefois d'affreuses disettes; et il y a lieu de croire que depuis elles ont eu toujours lieu à des époques irrégulières. Un Jésuite dit qu'il lui est impossible de décrire en détail les souffrances dont il a été témoin pendant les années de famine de 1737 et 1738 **; mais ce qu'il en dit et tout ce qu'il rapporte de la mortalité causée par ce fléau suffit bien pour inspirer

* Id. ch. X, p. 397, 398.
** Lettres édifiantes, T. XIV, p. 178.

l'horreur. Un autre Jésuite dit d'une manière plus générale : « Toutes les années nous » baptisons un millier d'enfans, que leurs » parens ne peuvent plus nourrir, ou qui, » paroissant prêts à mourir, nous sont vendus » par leurs mères afin de s'en débarrasser*. »

Les obstacles destructifs qui arrêtent la population se font surtout sentir à la classe des Soudra, et à ces êtres encore plus misérables, qui sont le rebut des autres classes, et à qui on ne permet pas de vivre dans l'enceinte des villes **.

Cette partie de la population devoit beaucoup souffrir des épidémies que fait naître l'indigence et la mauvaise nourriture ; la mortalité des enfans devoit être très-considérable. Une disette les enlevoit probablement par milliers, avant que les classes moyennes fussent atteintes. L'abbé Raynal dit, je ne sais sur quelle autorité, que, lorsque la récolte de riz manque, les huttes de ces malheureuses castes sont livrées aux flammes, et leurs habitans fusillés par les

* Ibid. p. 284.

** Jones's Works, vol. III. c. X, p. 390.

propriétaires du sol, de peur qu'ils ne consomment quelque partie du produit *.

La difficulté d'élever une famille, même parmi les classes moyennes et supérieures, ou la crainte d'être dégradés de leur caste, a porté les habitans de quelques parties de l'Inde à recourir aux expédiens les plus cruels. Sur les frontières du Junapore, district de la province de Bénarès, il y a une tribu où la pratique d'ôter la vie aux filles naissantes est établie. On y force les mères à les faire mourir de faim. La raison qu'en donne ce peuple est la grande dépense qu'exigeroit le mariage de leurs filles. Un seul village de ce district s'étoit abstenu de cette cruelle pratique, et on y voyoit beaucoup de personnes du sexe vieillissant dans le célibat.

On pourroit croire qu'un usage de cette nature devroit amener l'extinction de la race qui l'a adopté. Mais il paroît que le petit nombre d'exceptions à l'usage, et les mariages contractés avec des personnes appartenant à d'autres tribus, suffisent pour maintenir la population. La compagnie angloise des Indes orientales a forcé ce peuple à prendre

* Hist. des Indes, T. I, Liv. I, p. 97.

l'engagement de renoncer à cette odieuse coutume *.

Sur la côte de Malabar, les Nayrs ne contractent pas des mariages réguliers. La succession par droit d'héritage est dévolue au frère de la mère **, ou à son défaut au fils de la sœur; le père étant toujours considéré comme incertain.

Dans les familles de Bramines, s'il y a plusieurs frères, l'aîné seul se marie. Les cadets habitent avec des femmes Nayrs sans mariage. Si le frere aîné n'a point de fils, celui des cadets qui le suit se marie.

Chez les Nayrs, chaque femme a deux, quatre ou plusieurs hommes qui lui sont attachés.

Les castes inférieures, telles que celles des charpentiers, forgerons et autres, imitent les supérieures; avec cette différence que ceux qui s'attachent à une même femme sont

---

* Asiatic Researches (c'est-à-dire Recherches asiatiques) vol. IV, p. 354.

** L'Anglois dit *à la mère du frère*, ce qui ne semble pas offrir un sens raisonnable. J'ai hasardé cette correction que m'a suggérée mon ami M. le professeur Odier. *P. P.p.*

de

de proches parens, afin de ne point altérer l'ordre de succession *.

Montesquieu fait mention de cette coutume des Nayrs du Malabar, et l'explique en supposant qu'elle a été instituée en vue d'affoiblir l'esprit de famille de cette caste, afin qu'étant guerriers de profession, ils fussent plus libres de se rendre où le devoir les pourroit appeler. Mais je croirois plutôt que cet usage est né de la crainte de la pauvreté, que fait naître une nombreuse famille; d'autant plus, qu'il a été adopté par les autres castes **.

Au Tibet, selon la relation récente de Turner, on retrouve une coutume semblable très-généralement établie. L'auteur de la relation, sans affirmer d'une manière trop positive, penche à croire que cet usage dérive de la crainte d'un excès de population dans un pays peu fertile. Il est probable que ses voyages en Orient lui avoient donné lieu d'observer les effets inévitables d'une population excédante. Cet auteur est donc du petit nombre de ceux, qui ont envisagé ce

* Ibid. vol. V, p. 14.

** Esprit des lois, Liv. XVI. c. V.

sujet sous son vrai point de vue. Il s'exprime à cet égard avec beaucoup de force; et fait, à propos de la coutume dont il s'agit, les remarques suivantes : « Certainement » une population excédante dans un pays » infertile, doit être la plus grande des calamités, et produire un état de guerre » et de besoin perpétuel. Les hommes les » plus actifs et les plus industrieux sont » forcés de sortir du pays, et d'exercer en » aventuriers, le métier de marchands ou » de soldats. Sinon, s'ils restent dans le » pays, la première année de disette ne » peut manquer de les livrer en proie à la » famine. En réunissant ainsi des familles » entières sous le même joug conjugal, » peut-être a-t-on réussi à arrêter l'accroissement de la population; à calmer des » craintes, auxquelles les pays les plus fertiles ne sont pas inaccessibles; à prévenir » des coutumes odieuses, qui en sont la » suite, et qui n'ont que trop prévalu dans » les contrées les plus riches, les plus productives, et les plus populeuses de la » terre. J'ai surtout en vue la Chine, où » une mère, ne sachant comment pourvoir » aux besoins de sa famille, expose son

» enfant et le dévoue elle-même à la mort ;
» et où l'on m'assure que ce crime, tout
» odieux qu'il est, n'est rien moins que
» rare *. »

Dans presque toutes les parties du globe, les individus contractent, par des considérations d'intérêt personnel, des habitudes, qui tendent à réprimer l'excès de la population. Mais le Tibet est peut-être le seul pays où le gouvernement encourage ces habitudes, et où il s'efforce de diminuer la population, plutôt que de l'accroître.

Dans la première partie de sa vie, le Boutéa acquiert de la distinction par le célibat; et au contraire le mariage l'empêche presque infailliblement de parvenir aux honneurs et aux premiers emplois. La religion et l'ambition s'unissent pour prévenir l'accroissement de la population. Les ordres supérieurs, tout occupés de leurs devoirs ecclésiastiques et politiques, laissent aux laboureurs et aux manouvriers le soin de propager l'espèce **.

Il arrive de là que la retraite religieuse

---

* Turner's Embassy to Tibet, part. II, c. X, p. 351.
** Id. c. I, p. 172.

est fort pratiquée, et que le nombre des couvens et de monastères est très-considérable. Ceux d'hommes et ceux de femmes sont entièrement séparés. Des règlemens rigoureux empêchent que les personnes de l'un ou de l'autre sexe, qui vivent dans ces retraites, passent jamais une nuit hors de leur enceinte; on prévient soigneusement les abus et on ne néglige rien pour faire respecter les ordres sacrés des deux sexes *.

La nation est divisée en deux classes distinctes, l'une vouée aux affaires du monde, et l'autre à celles du ciel. Jamais les laïques ne viennent interrompre le clergé occupé de ses saints devoirs. Tandis qu'il veille aux intérêts spirituels, les laïques s'occupent à enrichir l'état par leur travail et soutiennent la population **.

Mais les laïques même ne contribuent à maintenir la population que d'une manière très-limitée. Tous les frères d'une même famille, sans aucune exception de nombre ni d'âge, mettent leurs biens en communauté avec une seule femme, du choix de

---

* Ibid.

** Id. c. VIII, p. 312.

l'aîné, et qui est considérée comme la maîtresse de la maison. Quels que soient les gains de chacun d'eux, ils sont versés dans la masse commune *.

Le nombre des maris ainsi réunis n'est pas limité. Il arrive quelquefois que dans une famille il n'y a qu'un seul enfant mâle vivant; et il arrive rarement, selon Mr. Turner, qu'il se trouve plus de frères, que ce voyageur n'en vit dans une famille que lui fit remarquer un homme de rang, tandis qu'il étoit à Tichou-Loumbou. Cette famille étoit composée de cinq frères, qui vivoient avec la même femme en parfaite harmonie. Cette réunion ne se borne pas aux classes inférieures; elle est fréquemment pratiquée dans les familles les plus opulentes **.

On sent qu'une telle coutume, jointe au célibat d'un corps nombreux d'ecclésiastiques, doit agir comme obstacle privatif d'une manière très-efficace. Et toutefois, il paroît, par la relation de Turner, que la population du Tibet, à cause de la stérilité du sol, atteint le niveau des subsistances.

---

* Id. c. X, p. 348, 350.

** Ibid. p. 349.

Cela semble également prouvé par le grand nombre de mendians qu'on voit à Tichou-Loumbou. A l'occasion de ces mendians, et de la charité qui les alimente, Mr. Turner fait une remarque, qui, quoique commune, est si vraie et si importante, qu'on ne peut trop la répéter.

« Ainsi je découvris d'une manière inat-
» tendue, dans le lieu où la vie m'avoit
» paru si tranquille et si régulière, une
» masse de paresse et d'indigence, dont
» jusques là je ne m'étois point fait d'idée.
» Mais je n'en fus pas surpris, lorsque je
» vins à considérer, que partout où règne
» la charité sans discernement, elle ne peut
» jamais manquer d'objets avides de l'exercer,
» et doit attirer constamment plus de néces-
» siteux qu'elle n'a de moyens pour les se-
» courir. Il est impossible qu'à Tichou-
» Loumbou, aucune créature humaine
» éprouve jamais le besoin. Cette disposition
» bienveillante y fait accourir une multitude
» d'hommes, même de musulmans, les plus
» forts et les mieux portans que l'on puisse
» voir, qui se contentent de recevoir à titre
» d'aumônes ce qui leur suffit strictement
» pour vivre. Outre cela, j'ai appris, qu'il

» n'y a pas moins de trois cents Indous,
» Goseins, et Sunniasses dans cette ville,
» qui y reçoivent journellement leur nour-
» riture de la libéralité du Lama *. »

CHAPITRE XII.

Des obstacles à la population à la Chine et au Japon.

Le rapport fait en dernier lieu de la population de la Chine est si extraordinaire que plusieurs lecteurs ont refusé d'y ajouter foi. Ils ont cru qu'il s'y étoit glissé des erreurs de calcul provenant de quelque équivoque de langue; ou que le Mandarin, de qui le chevalier G. Staunton a reçu cette information, a cédé au désir de présenter la puissance de sa patrie sous un aspect exagéré. Il est certain que cette espèce d'orgueil national est de tous les pays, et commun surtout à la Chine. On ne peut donc nier que l'une et l'autre de ces conjectures ne soit assez probable. Il faut remarquer cependant

* Turner's Embassy, etc. part. II. c. IX, p. 330.

que le rapport de Staunton ne diffère pas essentiellement d'autres rapports fondés sur de bonnes autorités. Et loin qu'en lui-même il offre rien de contradictoire, il est au contraire confirmé par ce que disent les voyageurs de la fertilité de cette contrée.

Suivant Duhalde, le dénombrement fait au commencement du règne de Cang-hi, donna 11,052 872 familles, et 59,788 364 hommes en état de porter les armes. Dans ce nombre toutefois ne sont pas compris les princes, les officiers de la cour, les Mandarins, les soldats congédiés; les lettrés, les licenciés, les docteurs, les bonzes, les jeunes gens au-dessous de vingt ans; ni la multitude d'hommes vivant dans des barques sur la mer et sur les rivières *.

On estime communément, que le nombre des hommes d'âge militaire est à toute la population, dans le rapport de 1 à 4. Si l'on multiplie 59,788 364 par 4, le produit sera 239,153 456. Mais dans l'appréciation générale de ce rapport, on suppose un jeune homme capable de porter les armes avant

* Duhalde, Hist. de la Chine, 2 vol. folio, 1738. T. I, p. 244. *Angl.*

l'âge de vingt ans. Il auroit donc convenu de prendre* un multiplicateur plus grand que 4. Outre cela les exceptions semblent exclure presque toutes les classes supérieures et une grande partie des inférieures. Si l'on pèse toutes ces considérations, on verra que le calcul de Duhalde ne s'éloigne pas beaucoup de celui de Staunton, qui porte la population entière de la Chine à 333,000 000 **.

Dans cet état donné par Duhalde le nombre des familles paroît fort petit en comparaison du nombre des hommes portant armes. Mais ce fait s'explique par une coutume que Staunton dit être générale à la Chine. On trouve souvent dans l'enceinte, d'une même habitation, une famille composée de trois générations réunies avec leurs femmes et leurs enfans. Chaque génération, formant une petite famille dans la grande, occupe une petite chambre et des lits, séparés des autres par des nattes suspendues au plafond.

---

* Pour la Chine où, comme on vient de le dire, il n'y a point de jeunes gens au-dessous de vingt ans compris dans le dénombrement des hommes en état de porter les armes. *P. P. p.*

** Embassy to China, vol. II. Append. p. 615. in-4°.

Tous mangent dans une chambre commune *. Il y a en outre à la Chine un nombre prodigieux d'esclaves **, qui doivent naturellement être imputés à la famille à laquelle ils appartiennent. Ces deux circonstances lèvent l'apparente contradiction du rapport que nous discutons.

Pour expliquer cette excessive population, il n'est nullement nécessaire de supposer avec Montesquieu, que le climat de la Chine est singulièrement favorable à la production des individus de l'espèce humaine, et que les femmes y sont plus fécondes qu'en aucune autre contrée de l'univers ***. Les causes qui ont produit cet effet, paroissent se réduire aux suivantes.

Premièrement, la fertilité du sol, et sa situation dans la partie la plus chaude de la zone tempérée, qui est la plus favorable aux productions de la terre. Duhalde traite au long, dans un chapitre particulier, de l'abondance qui règne à la Chine. Il dit qu'on y trouve presque tout ce que les autres pays

---

* Ibid. p. 155.

** Duhalde, Hist. de la Chine, T. I, p. 278.

*** Esprit des lois, Liv. VIII. c. XXI.

peuvent produire et une infinité d'autres choses qu'on ne trouve point ailleurs. Cette abondance, ajoute-t-il, doit être attribuée à la profondeur du sol productif, au travail assidu du cultivateur, et au grand nombre de lacs, de rivières, de ruisseaux, de canaux, dont le pays est arrosé *.

Secondement; le grand encouragement donné à l'agriculture, dès l'origine de la monarchie. Cette faveur constante a dirigé les travaux du peuple vers la plus grande production possible des articles de subsistance. Duhalde assure que ce qui soutient le cultivateur dans les travaux pénibles auxquels il se livre, n'est pas uniquement son intérêt, mais plus encore le respect dont il est pénétré pour l'art qu'il professe, et le cas qu'en ont toujours fait les empereurs. Un de ceux-ci, dont la réputation a le plus d'éclat, fut pris à la charrue pour être placé sur le trône. Un autre inventa l'art de dessécher les terrains bas, d'en faire écouler l'eau dans la mer, et de fertiliser le sol par ces canaux d'écoulement **. Le même fit

---

* Duhalde, T. I, p. 314.
** Ibid. p. 274.

plusieurs traités d'agriculture, sur les engrais, le labour et l'arrosement. Plusieurs autres empereurs ont manifesté leur zèle pour cet art, et ont fait des lois en sa faveur. Mais aucun n'a montré son estime d'une manière plus éclatante que l'empereur Ven-ti, qui régnoit 179 ans avant Jésus-Christ. Ce prince, trouvant le pays ruiné par la guerre, résolut d'animer ses sujets à la culture, en menant lui-même la charrue et cultivant de ses propres mains les terres appartenant à la couronne, ce qui engagea tous les ministres et les Grands de sa cour à se livrer au même travail *.

C'est, à ce qu'on croit, l'origine de la grande fête, qu'on célèbre annuellement à la Chine le jour où le soleil entre au quinzième degré du Verseau, époque que les Chinois envisagent comme le commencement du printems. L'Empereur, ce jour-là, trace lui-même quelques sillons avec beaucoup de solemnité, afin d'animer les laboureurs par son exemple. Et dans chaque ville, les mandarins s'acquittent de la même cérémonie **. Les princes du sang et les autres

* Ibid. p. 275.
** Ibid.

personnages illustres manient la charrue après que l'Empereur a rempli cette fonction. La cérémonie est précédée par le sacrifice du printems, que l'Empereur en qualité de souverain pontife, offre à Chang-ti, dans le but d'obtenir l'abondance pour le peuple.

L'empereur régnant, au tems de Duhalde, célébra cette fête avec une solemnité extraordinaire, et montra d'ailleurs en toute occasion son respect pour l'agriculture. Pour l'encourager, il donna ordre aux gouverneurs de toutes les villes de lui faire connoître, chaque année, le cultivateur qui, dans leurs districts respectifs, se seroit le plus distingué par son application à l'agriculture, par sa bonne réputation, par l'union maintenue dans sa famille, par le bon accord entre lui et ses voisins, par sa frugalité et son aversion pour toute espèce de prodigalité*. Les Mandarins, dans leurs diverses provinces, honorent publiquement le cultivateur vigilant, et impriment une sorte de flétrissure à celui dont les terres sont négligées **.

Dans un pays dont le gouvernement est

* Ibid. p. 276.

** Lettres édifiantes, T. XIX, p. 132.

patriarchal, où l'Empereur est vénéré comme le père du peuple et la source de toute instruction, il est naturel de croire que de telles institutions doivent avoir beaucoup d'effet. Elles ont placé pour le rang le laboureur au-dessus du marchand et du fabricant *. En conséquence l'ambition des basses classes est de posséder quelque portion de terre. Le nombre des manufacturiers est petit à la Chine, en comparaison de celui des laboureurs **; et à très-peu d'exceptions près, la surface entière du sol y est exclusivement consacrée à la production de ce qui fait la nourriture de l'homme. On n'y voit point de prés, très-peu de pâturages; point de champs d'avoine, de féves ou de turneps, à l'usage des animaux. On dérobe fort peu de terres à la culture pour les chemins, qui sont rares et étroits, parce que les principales communications se font par eau. On ne souffre ni communes incultes, ni terres hors de rapport par la négligence du propriétaire ou par pur caprice ou pour le plaisir de la chasse. Jamais les

---

* Duhalde, T. I, p. 272.

** Staunton, Embassy to China, vol. II, p. 544.

terres arables ne sont mises en jachères. Sous l'influence fécondante d'un climat chaud, le sol donne le plus souvent deux récoltes par an, parce qu'on connoît l'art d'adapter la culture à la nature de chaque terrain, et de suppléer aux défauts qu'on y remarque par quelques mélanges de terres, par les engrais, les arrosemens et des moyens de tout genre. Le travail, dirigé vers ce but, en est rarement détourné par la nécessité de satisfaire aux demandes du luxe. Les soldats même, à l'exception de quelques gardes et de quelques exercices, sont presque toujours occupés des travaux de la culture. On augmente même les moyens de subsistance, en faisant servir à la nourriture quelques espèces d'animaux et de végétaux, qu'on n'emploie pas ailleurs à cet usage *.

Ces faits rapportés par Staunton sont d'accord avec ce que Duhalde et les autres Jésuites avoient dit précédemment. Tous décrivent de même l'industrie persévérante des Chinois, dans l'art des engrais, de la culture et de l'arrosement. Tous remarquent qu'ils réussissent à faire produire à la terre

* Staunton, Embassy to China, Vol. II. p. 545.

une prodigieuse quantité d'alimens destinés à la nourriture de l'homme *. L'effet qu'un tel système doit avoir sur la population est très-évident.

Enfin, les encouragemens extraordinaires donnés au mariage ont eu beaucoup d'influence. Ils ont engagé à diviser le produit immense de ce vaste empire en portions très-petites. Et il en est résulté que la Chine est devenue peut-être plus populeuse, par rapport à ses moyens de subsistance, que ne l'est aucun autre pays au monde.

Les Chinois disent que le mariage a deux objets **; le premier de perpétuer les sacrifices dans le temple de leurs pères; le second, la multiplication de l'espèce. Duhalde dit, que le respect et l'obéissance des enfans, sentiment qui sont le principe de ce gouvernement, continuent après la mort des parens, auxquels ils rendent les mêmes hommages que s'ils vivoient encore. Par une suite de ces maximes, un père éprouve un sentiment de honte et d'inquiétude s'il ne marie pas

* Duhalde, au chap. de l'agriculture, T. I, p. 272, et au chap. de l'abondance, p. 314.

** Lettres édifiantes, T. XXIII, p. 448.

tous

tous ses enfans. Un aîné, quoique sans patrimoine, s'empresse de marier ses cadets, de peur que la famille venant à s'éteindre, ses ancêtres ne soient privés des honneurs qui leur sont dus *.

Staunton fait observer que, comme tout ce qui est fortement recommandé et généralement pratiqué finit par être considéré comme un devoir sacré, le mariage s'offre à la Chine sous ce point de vue, et que personne ne s'y refuse, pour peu qu'il ait d'espérance de pouvoir subsister. Mais trop souvent cette espérance ne se réalise pas. Les parens en ce cas se regardent comme dispensés d'élever leurs enfans **. La permission de les exposer tend à faciliter le mariage, et produit ainsi un accroissement de population. La perspective de cette dernière ressource diminue la crainte de se mettre en ménage, et la tendresse maternelle et paternelle agit ensuite efficacement pour réduire l'emploi de cette ressource aux cas de la plus dure nécessité. De plus le mariage est pour les pauvres une mesure de prudence,

* Duhalde, T. I, p. 303.

** Embassy to China, vol. II, p. 157.

parce que les enfans, surtout les fils, sont tenus d'entretenir leurs parens *.

L'effet de ces encouragemens au mariage est parmi les riches de subdiviser la propriété, ce qui de soi-même contribue beaucoup à encourager la population. Il y a bien moins d'inégalité à la Chine entre les fortunes qu'entre les rangs. La propriété y est divisée en portions peu considérables, par une suite de la répartition égale que les pères en ont faite à leurs fils. Il est très-rare qu'un seul fils hérite de toute la fortune de son père. Et l'usage si général de se marier de bonne heure rend aussi fort rares les successions collatérales **. L'action constante de ces causes tend à niveler les fortunes, en sorte qu'il y a bien peu de personnes qui puissent vivre sans travail. C'est une maxime des Chinois, que les fortunes durent rarement jusqu'à la troisième génération ***.

L'effet des encouragemens donnés au mariage est, par rapport aux pauvres, de réduire le prix du travail au taux le plus bas,

---

* Ibid.

** Embassy to China, Staunton, vol. II, p. 151.

*** Ibid. p. 152.

et par conséquent de les condamner à la plus extrême misère. Staunton observe qu'on ne paie le travail qu'autant qu'il faut pour qu'à rigueur l'ouvrier puisse vivre ; et que, malgré la réunion des familles, qui mangent en commun comme les soldats à la gamelle, malgré l'épargne qui en résulte et l'austérité qui préside à ces repas, le peuple est réduit à la nourriture végétale, et peut très-rarement goûter de la viande *.

Duhalde, après avoir décrit les pénibles travaux des Chinois, leur adresse et leurs inventions pour gagner de quoi vivre, convient que, malgré leur sobriété et leur industrie, le nombre prodigieux d'habitans que renferme ce pays est cause que plusieurs périssent de misère. Il y a des pauvres, qui ne pouvant pourvoir aux besoins de leurs enfans, les exposent dans les rues. Dans les grandes villes, telles que Pékin et Canton, ce spectacle révoltant est commun **.

Le Jésuite Prémare, écrivant à un ami, membre de la même société, s'exprime ainsi : « Je vous dirai seulement en passant

* Ibid. p. 156.

** Duhalde, T. I, p. 277.

» une chose, qui vous semblera d'abord un
» paradoxe, et qui n'est pourtant que la
» pure vérité. C'est que le plus riche et le
» plus florissant empire du monde est avec
» cela, dans un sens, le plus pauvre et le
» plus misérable de tous. La terre, quelque
» étendue et quelque fertile qu'elle soit, ne
» suffit pas pour nourrir ses habitans. Il
» faudroit quatre fois autant de pays qu'il
» y en a pour les mettre à leur aise. Dans
» la seule ville de Canton, il y a, sans
» exagérer, plus d'un million d'ames; et
» dans une grosse bourgade, qui n'en est
» éloignée que de trois ou quatre lieues, il
» y a encore, dit-on, plus de monde qu'à
» Canton même. Qui peut donc compter
» les habitans de cette province? Mais que
» sera-ce de tout l'empire, lequel est com-
» posé de quinze grandes provinces, presque
» toutes également peuplées? A combien
» de millions cela doit-il monter? Un tiers
» de ce peuple infini s'estimeroit heureux,
» s'il avoit autant de riz qu'il en faudroit
» pour se bien nourrir.

» On sait que l'extrême misère porte à de
» terribles excès. Quand on est à la Chine,
» et qu'on commence à voir les choses par

» soi-même, on n'est pas surpris que les
» mères tuent ou exposent plusieurs de leurs
» enfans; que les parens vendent leurs filles
» pour peu de chose; que les gens soient
» intéressés; et qu'il y ait un grand nombre
» de voleurs. On s'étonne plutôt qu'il n'arrive
» quelque chose de plus funeste encore; et
» que dans les tems de disette, qui ne sont
» pas ici trop rares, des millions d'ames se
» voient périr par la faim, sans avoir recours
» aux dernières violences, dont on lit des
» exemples dans nos histoires d'Europe.

» Au reste on ne peut pas reprocher aux
» pauvres, de la Chine, comme à la plupart
» de ceux d'Europe, leur fainéantise, et
» qu'ils pourroient gagner leur vie, s'ils
» vouloient travailler. Le travail et la peine
» de ces malheureux est au-dessus de tout
» ce qu'on peut croire. Un Chinois passera
» les jours à remuer la terre à force de bras;
» souvent il sera dans l'eau jusqu'aux genoux;
» et le soir il est heureux de manger une
» petite écuellée de riz, et de boire l'eau
» insipide dans laquelle on l'a fait cuire.
» Voilà tout son ordinaire *. »

---

* Lettres édifiantes, T. XVI, p. 394 et suiv. [p. 154 du Recueil II, de l'ancienne édition. *P. P. p.*]

Une grande partie de ces faits sont répétés par Duhalde. Lors même qu'on y soupçonneroit quelque exagération, ils prouvent à quel point la population est entassée à la Chine et combien grande est la misère qui en a résulté. La population qui est le produit naturel de la fertilité du sol et des encouragemens donnés à l'agriculture, est un bien désirable. Mais celle qui est due aux encouragemens donnés au mariage, non-seulement a surchargé le pays d'une masse de misérables, mais a corrompu le bonheur dont les autres auroient pu jouir.

On estime le territoire de la Chine huit fois aussi grand que celui de la France *. En supposant la population de la France de 26 millions, ce nombre pris huit fois donneroit 208,000 000. Si ensuite on fait attention aux trois causes actives de population dont je viens de parler, on ne trouvera pas impossible que, sur la même étendue, la population de la Chine soit à celle de la France comme 333 est à 208, c'est-à-dire dans un rapport un peu plus grand que celui de 3 à 2.

* Staunton, Embassy to China, vol. II, p. 546.

La tendance à peupler est partout si grande, qu'en général il n'est jamais difficile d'expliquer pourquoi en tel ou tel pays la population est fort grande. Le point difficile et intéressant est d'indiquer les causes qui arrêtent la population dans son accroissement. Le pouvoir productif doubleroit la population de la Chine en vingt-cinq ans, aussi aisément qu'il peut le faire en Amérique. Mais il en est évidemment empêché par l'impossibilité de nourrir sur son sol ce nombre additionnel d'habitans. Que devient donc à la Chine cette force superflue? Et par quelles gênes, par quels moyens de destruction, la population est-elle maintenue au niveau des moyens de subsistance?

Quels que soient à la Chine les encouragemens au mariage, on se tromperoit peut-être si l'on croyoit que l'obstacle privatif n'y agit point sur la population. Duhalde dit que le nombre des bonzes s'élève beaucoup au-dessus d'un million. Il y en a deux mille à Pékin qui ne sont point mariés, outre trois cent cinquante mille établis dans les temples en vertu d'une patente impériale. Cet auteur compte encore parmi les lettrés

environ quatre-vingt-dix mille célibataires *.

Quoique les pauvres se marient sans doute sur la plus légère espérance de pouvoir suffire aux besoins de leur famille, et quoique la permission de l'infanticide leur fasse courir légèrement toutes sortes de risques à cet égard; jamais probablement ils ne subiroient cette charge, s'ils avoient la perspective certaine de se voir réduits à exposer tous leurs enfans et à se vendre eux-mêmes comme esclaves. Or il doit arriver souvent, vu la misère du peuple, que cette perspective s'offre comme assurée. Mais c'est surtout parmi les esclaves, que l'obstacle privatif doit retarder la population. Or il y en a, au rapport de Duhalde, une grande multitude, qui est le fruit de la misère générale. Quelquefois un homme vend son fils, sa femme et lui-même à un prix assez modéré. La manière ordinaire d'effectuer de telles ventes consiste à donner sa personne en gage avec faculté de rachat. On voit dans les familles beaucoup de domestiques des deux sexes, liés par cette espèce de

---

* Duhalde, Hist. de la Chine, T. I, p. 244.

contrat *. Hume, en parlant de l'esclavage pratiqué parmi les anciens, remarque fort à propos, qu'il en coûte moins en général d'acheter un esclave adulte, que de l'élever dès l'enfance. Cette observation est plus particulièrement applicable aux Chinois. Tous les écrivains s'accordent à dire que les disettes sont fréquentes à la Chine. A ces époques de cherté, il est probable qu'on trouve aisément des esclaves à vendre presqu'uniquement au prix de leur entretien. Il ne doit donc presque jamais convenir à un maître d'encourager ses esclaves à avoir famille. Ainsi on peut supposer raisonnablement, qu'à la Chine, comme en Europe, un grand nombre de domestiques vivent dans le célibat.

L'obstacle à la population, qui dépend des liaisons vicieuses entre les sexes, ne paroît pas être considérable à la Chine. Les femmes y sont, dit-on, modestes et réservées; l'adultère y est rare. Cependant le concu-

* Ibid. p. 278. « La misère et le grand nombre » d'habitans de l'Empire, y causent cette multitude » prodigieuse d'esclaves : presque tous les valets, et » généralement toutes les filles de service d'une » maison sont esclaves. » Lett. édif. T. XIX, p. 145.

binage y est assez généralement établi, et dans les grandes villes les femmes publiques sont enregistrées. Mais le nombre n'en est pas grand. Il est, dit Staunton, proportionné à celui des célibataires, ou des hommes mariés qui vivent éloignés de leur famille *.

L'obstacle destructif qui dépend des maladies est sans doute considérable ; moins cependant qu'on n'auroit pu s'y attendre. Le climat de la Chine est en général fort sain. Un des missionnaires assure qu'on n'y voit pas une fois dans un siècle des pestes ou des épidémies **. Mais c'est sans doute une erreur, car d'autres en parlent comme étant beaucoup moins rares. Dans certaines instructions des mandarins, relatives à la sépultures des pauvres, qui en général n'ont point de cimetières fixes, il est dit, que dans les tems d'épidémies, les routes sont couvertes de corps au point d'infecter l'air ***; et il est fait peu après mention d'années de contagion ****, de manière à faire penser qu'elles sont assez fréquentes. Le premier

* Embassy, to China, vol. II, p. 157.

** Lettres édifiantes, T. XXII, p. 187.

*** Ibid. T. XIX, p. 126.

**** Ibid. p. 127.

et le quinzième jour de chaque mois, les mandarins assemblent le peuple et lui adressent un discours paternel *. Dans un de ces discours, transmis par Duhalde, il est recommandé d'observer ces années qui reviennent de tems en tems, où règnent des maladies épidémiques, jointes à la cherté des grains. Dans ces tems de désolation « votre » devoir, dit le mandarin, est d'avoir com- » passion de vos frères, et de leur répartir » tout ce que vous pouvez épargner **.

Il est probable que, comme il arrive presque toujours, ce sont surtout les enfans que frappent les épidémies. Un des Jésuites, en parlant des enfans que la misère condamne à mourir en naissant, s'exprime ainsi : « Il n'y a guères d'années, où nos seules » églises de Pékin ne comptent cinq ou » six mille de ces enfans purifiés par le » baptême : cette récolte est plus ou moins » abondante, à proportion du nombre de » catéchistes, que nous pouvons entretenir. » Si l'on en avoit un nombre suffisant, » leur soin ne s'étendroit pas seulement aux

* Duhalde, T. I, p. 254.
** Ibid. p. 256.

» enfans moribonds qu'on expose : ils au-
» roient encore d'autres occasions d'exercer
» leur zèle, surtout en certains tems de
» l'année, que la petite vérole, ou des
» maladies populaires enlèvent une quantité
» incroyable de petits enfans *. » Et vé-
ritablement on ne peut douter que l'ex-
trême indigence des classes inférieures du
peuple n'engendre des maladies, qui font
périr un grand nombre d'enfans parmi ceux
que leurs parens, malgré leur détresse, n'ont
pu se résoudre à sacrifier.

Quant à ceux qu'on expose, il est diffi-
cile d'en déterminer le nombre, même par
simple conjecture ; mais d'après les auteurs
chinois eux-mêmes, cette pratique est très-
commune. Le gouvernement a vainement
tenté de la supprimer. Dans l'instruction
citée ci-dessus, qui est l'ouvrage d'un man-
darin célèbre par sa sagesse et son humanité,
on lit la proposition de fonder un hôpital
d'enfans trouvés, et il est fait mention de
quelqu'ancien établissement de ce genre **,

---

* Lett. édif. T. XIX, p. 100. [Recueil XV, p. 86 de l'ancienne édition.]

** Ibid. p. 110. [Recueil XV, p. 123 de l'ancienne édition.]

qui avoit été insensiblement abandonné. L'auteur y parle du grand nombre des enfans qu'on expose, et de l'horrible misère qui engage à le faire. « Nous voyons, dit-il, des parens si pauvres, qu'ils ne peuvent pourvoir à l'entretien de leurs enfans. C'est pour cela qu'ils en exposent un si grand nombre. C'est dans la capitale, dans les principales villes de province, dans les places où il se fait un grand commerce, que ce nombre est le plus considérable. Mais on en expose aussi beaucoup dans des endroits moins peuplés et même dans les campagnes. Comme dans les villes les maisons sont plus rapprochées, cette pratique s'y fait plus remarquer. Mais partout ces malheureux enfans ont besoin de notre secours *. »

Le même ouvrage contient une partie d'un édit fait dans le but d'empêcher de noyer les enfans : « Quand on jette, sans » pitié, dans les flots un fruit tendre qu'on » vient de produire, peut-on dire qu'on » lui a donné et qu'il a reçu la vie, puisqu'il » la perd aussitôt qu'il commence d'en » jouir? La pauvreté des parens est la cause

* Ibid. p. 111.

» de ce désordre ; ils ont de la peine à
» se nourrir eux-mêmes, encore moins
» peuvent-ils payer des nourrices, et fournir
» aux autres dépenses nécessaires pour l'en-
» tretien de leurs enfans : c'est ce qui les
» désespère ; et ne pouvant se résoudre à
» laisser mourir deux personnes, pour en
» faire vivre une seule, il arrive qu'une
» mère, afin de conserver la vie à son mari,
» consent à l'ôter à sou enfant. Cependant
» il ne laisse pas d'en coûter à leur ten-
» dresse naturelle, mais enfin ils se déter-
» minent à ce parti ; et ils croient pouvoir
» disposer de la vie de leurs enfans, afin
» de prolonger la leur. S'ils alloient exposer
» leurs enfans dans un lieu écarté, l'enfant
» jetteroit des cris, leurs entrailles en se-
» roient émues : que font-ils donc ? Ils
» jettent ce fils infortuné dans le courant
» d'une rivière, afin de le perdre de vue
» d'abord, et de lui ôter en un instant
» toute espérance de vie *. »

De tels documens ne permettent pas de douter que l'infanticide ne soit fort commun à la Chine.

---

* Ibid. p. 124.

Staunton, d'après les meilleures informations qu'il a pu recueillir, estime qu'à Pékin, le nombre des enfans exposés annuellement est d'environ deux mille *. Mais il est probable que ce nombre varie singulièrement d'une année à l'autre, et dépend beaucoup de l'abondance et de la disette. Après une épidémie ou une famine destructive, on peut croire qu'il y a peu d'enfans exposés; et qu'il y en a toujours plus à mesure que la population croît et s'entasse. Enfin le nombre en est le plus grand dans les mauvaises années, où le produit moyen ne suffit pas pour nourrir la population actuelle.

Les mauvaises années ne sont pas rares; et la famine, qui en est la suite, est peut-être le plus puissant des obstacles destructifs qui diminuent la population de la Chine; quoique la guerre y ait aussi exercé quelquefois ses ravages **. Dans les annales des empereurs chinois, il est souvent parlé de famines ***. Il n'est pas probable qu'on les

* Embassy to China, vol. II, p. 159.

** Annales des Empereurs chinois. Duhalde, Hist. de la Chine, T. I. p. 136.

*** Ibid.

eût mises au nombre des principaux événemens de l'empire, si elles n'avoient pas été fort destructives.

Un des Jésuites remarque, que les occasions où les mandarins affectent de montrer le plus de compassion pour le peuple, sont celles où l'on craint que la récolte ne manque, à cause de la sécheresse, des pluies excessives, des sauterelles qui fondent par nuées sur certaines provinces, ou de tout accident *. Il est probable que ceux que l'écrivain donne ici pour exemple arrivent assez fréquemment à la Chine et y sont le plus redoutés.

Meares parle d'ouragans violens qui enlèvent la récolte et produisent la famine. En 1787, cette cause, jointe à une sécheresse excessive occasionna une affreuse disette dans toutes les provinces méridionales de la Chine, d'où résulta une grande mortalité. Il n'étoit pas rare à Canton, de voir de pauvres malheureux affamés rendant le dernier soupir. Les mères se faisoient un devoir de détruire leurs enfans naissans. Les jeunes gens achevoient les vieillards, pour leur éviter

* Lett. édif. T. XIX, p. 154.

les

les horreurs d'une lente et cruelle agonie *.

Le Jésuite Parennin, écrit à un membre de l'Académie des Sciences : « Une autre » chose que vous aurez de la peine à croire, » c'est que les disettes sont fréquentes à » la Chine **. » Et il finit en disant, que si la famine ne venoit pas de tems en tems diminuer la population, il seroit impossible que ce pâys fût tranquille ***. Il tâche de déterminer les causes de ces fréquentes famines. Il observe d'abord avec raison qu'en tems de disette, la Chine ne peut recevoir aucun secours de ses voisins, qu'il faut qu'elle tire de ses propres provinces tout ce qu'elle consomme ****. Ensuite il décrit les artifices et les délais par lesquels on élude souvent les intentions bienfaisantes de l'Empereur, lorsqu'il veut faire servir les greniers publics au soulagement des provinces les plus souffrantes. Quand la récolte manque dans une province, ou par la sécheresse ou par quelque inondation soudaine, les grands

* Voyages de Meares, ch. VII, p. 92. *Angl.*

** Lettres édifiantes, T. XXII, p. 174.

*** Ibid. p. 186.

**** Ibid. p. 175.

mandarins ont recours aux greniers publics. Mais souvent ils les trouvent vides, par la faute des mandarins inférieurs, à qui le soin en est confié. On procède aussitôt à des informations; mais avec une sorte de répugnance à faire parvenir à la cour cette fâcheuse nouvelle. Enfin cependant les mémoires sont présentés, et passant de mains en mains n'arrivent à l'Empereur qu'après plusieurs jours écoulés. Aussitôt les grands officiers d'état s'assemblent, et l'on délibère sur les moyens de soulager le peuple. On publie dans tout l'empire des déclarations pleines de sentimens de compassion. Finalement la résolution du tribunal est notifiée. Mais pour l'exécuter il faut d'autres cérémonies. Et les malheureux ont le tems de mourir de faim, avant que le remède leur parvienne. Ceux d'entr'eux qui ne jugent pas à propos de l'attendre, se transportent du mieux qu'ils peuvent dans d'autres districts, où ils espèrent trouver quelque ressource; mais la plupart périssent en chemin *.

Si, en tems de disette, la cour ne fait pas quelque tentative pour soulager le peuple

---

* Lett. édif. T. XXII, p. 180.

il se forme des bandes de voleurs, qui grossissent peu à peu et troublent la tranquillité de la province. Pour prévenir ces réunions, on donne des ordres de tous côtés, et l'on se met en mouvement, afin d'occuper l'attention du peuple; et comme c'est moins la compassion qui fait agir que la raison d'état, il n'est pas probable qu'on aille au-devant du besoin au moment et de la manière qu'il faudroit pour le faire cesser *.

La dernière cause de famine qui est ici mentionnée, et qui y est présentée comme la plus active, est la grande consommation de grains qu'entraîne la fabrication des eaux de vie **. Mais c'est une grande erreur, qu'a répétée l'abbé Grosier dans son Histoire générale de la Chine ***. Cette cause a un effet tout contraire. La consommation des grains, pour d'autres usages que la nourriture, empêche la population d'atteindre la dernière limite des subsistances. Et comme en tems de disette, on peut soustraire le grain à de tels usages; c'est une réserve plus

* Ibid. p. 187.
** Ibid. p. 184.
*** T. I. Liv. IV. ch. III, p. 396. in-8°. *Angl.*

considérable que ne seroient probablement des greniers publics. Une telle consommation, établie d'une manière régulière et permanente, a précisément le même effet, qu'on pourroit obtenir, en faisant disparoître du pays une portion du sol avec tous ses habitans. Dans l'état moyen d'abondance le reste de la nation resteroit dans le même état qu'auparavant, elle n'en seroit affectée ni en bien, ni en mal. Mais en tems de disette le produit de cette portion de terre enlevée lui revient sous forme de subsistance, sans qu'elle soit obligée de partager avec ceux par qui cette portion étoit primitivement habitée. Si la Chine n'avoit point de distilleries, elle seroit incontestablement plus peuplée; mais lorsque la récolte manque, elle auroit moins de ressources, que dans son état actuel. Ainsi jusqu'au point où agit cette cause, elle rend les famines et moins fréquentes et moins cruelles.

L'état du Japon ressemble à tant d'égards à celui de la Chine, que si nous voulions le considérer en détail nous ne pourrions que répéter une partie de ce que nous venons de dire. Montesquieu attribue la

grande population du Japon au nombre considérable des personnes du sexe qui s'y trouvent *. Mais la principale cause de cette grande population, au Japon comme à la Chine, est sans contredit le travail et l'industrie persévérante des habitans de ce pays, constamment dirigés vers l'agriculture, comme vers son principal objet.

En lisant la préface de l'ouvrage de Thunberg sur le Japon, il paroît singulièrement difficile de dire quels sont les obstacles qui peuvent arrêter la population d'un pays où l'on vit dans une telle abondance. Mais l'ouvrage contredit la préface; et l'estimable histoire du Japon par Kaempfer met ces obstacles en évidence. Dans les extraits qu'il donne de deux chroniques historiques publiées au Japon **, on trouve une notice très-curieuse des diverses espèces de mortalités, de pestes, de famines, de guerres sanglantes, et d'autres causes destructives, qui se sont manifestées depuis l'époque à

* Liv. XXIII. ch. XII. On est surpris de voir faire de telles observations à un auteur qui, quelquefois, semble s'être fait de justes idées au sujet de la population.

** Liv. II.

laquelle ces annales commencent. Le caractère des Japonois se distingue de celui des Chinois, parce qu'ils sont plus belliqueux, plus séditieux, moins tempérans, plus ambitieux. Il semble par le récit de Kaempfer que l'obstacle, que l'infanticide oppose à la population chez les Chinois, est remplacé au Japon par le libertinage, les guerres et les troubles intestins. Quant à l'obstacle destructif résultant des maladies et de la famine, les deux pays semblent au pair.

CHAPITRE XIII.

Des obstacles à la population chez les Grecs.

C'EST une chose reconnue et incontestable, que les Grecs et les Romains, au premier période de leur existence, ont été placés dans des circonstances très-propres à encourager la population. La propriété étoit divisée avec assez d'égalité, et le travail se dirigeoit principalement vers l'agriculture. L'agriculture n'est pas seulement, comme le dit Hume *, l'espèce de travail la plus nécessaire pour faire subsister une nation nombreuse. C'est le seul travail par lequel une nation nombreuse puisse exister. Les arts et les manufactures, qui, dans les tems modernes semblent faire subsister tant de gens, n'ont pas la moindre tendance à accroître la population ; si ce n'est en tant qu'ils tendent à accroître la quantité des produits de l'agriculture et à en faciliter la distribution.

Dans les pays où, par l'influence de di-

* Essai XI, p. 467. in-4°. *Angl.*

verses causes, la propriété du sol est divisée en très-grandes portions, les arts et les manufactures sont absolument requis pour obtenir une grande population. Sans ces arts, l'Europe seroit dépeuplée. Mais là où la propriété est divisée en petites portions, ils ne paroissent pas également nécessaires. La division suffit seule pour atteindre immédiatement un important objet, qui est la distribution. Si en ce cas la demande d'hommes est toujours la même, pour la guerre et la défense de l'état; ce motif, joint à l'amour de sa famille, doit suffire pour engager chaque propriétaire à cultiver de son mieux la portion de terre qu'il possède, afin de pouvoir nourrir une nombreuse postérité.

La division des peuples en plusieurs petits états, au premier période de l'existence des Grecs et des Romains, donnoit à ce motif une nouvelle force. Dans un état où le nombre des citoyens libres n'excédoit pas dix ou vingt mille, chacun d'eux devoit sentir l'importance de son travail pour la communauté. Sachant que l'état dont il étoit membre étoit entouré de voisins jaloux et qu'il ne pouvoit compter pour sa défense que sur sa force intérieure, il auroit cru

manquer à son devoir de citoyen, s'il eût négligé de mettre ses terres en valeur. Ces causes firent donner beaucoup d'attention à l'agriculture, sans le concours des besoins artificiels qui tendent parmi nous à l'encourager. La population suivit l'accroissement des produits de la terre et fit même des progrès plus rapides. Lorsque la guerre n'en réprima pas l'excès, elle se répandit au dehors et forma de nombreuses colonies. La nécessité d'avoir recours à cet expédient, jointe à la petitesse des états, qui rendoit la chose sensible à tout homme capable de réfléchir, fit bientôt reconnoître aux législateurs et aux philosophes la tendance qu'a la population à croître au-delà des moyens de subsistance. Ils ne perdirent pas de vue, comme font trop souvent les politiques modernes un objet si immédiatement lié à la paix et au bonheur social. Quelque atroce que fût l'expédient qu'ils proposèrent, on doit avouer qu'ils ne manquèrent pas de pénétration, et qu'ils virent fort bien que la puissance de peupler, si on ne la contenoit pas, renverseroit bientôt leurs systèmes de bonheur et d'égalité républicaine.

La faculté de former des colonies est

nécessairement limitée. Après un certain laps de tems, il devient extrêmement difficile, ou même impossible à moins de circonstances très-particulières, de trouver un sol vacant. Il fallut donc chercher quelqu'autre remède.

Il est probable que la pratique de l'infanticide avoit prévalu en Grèce dès les premiers tems. Dans les parties de l'Amérique où on l'a trouvée établie, elle paroît être née de la difficulté d'élever plusieurs enfans dans le cours d'une vie sauvage et vagabonde, exposée à des famines et à des guerres perpétuelles. On peut croire qu'elle eut la même origine chez les premiers ancêtres des Grecs; et qu'en permettant l'exposition des enfans, Solon ne fit que sanctionner une coutume.

Ce législateur eut en cela deux objets en vue. Le premier, et le plus évident, fut de prévenir un excès de population, propre à produire la pauvreté et le mécontentement universel. Le second, d'élever la population au niveau des subsistances que le pays pouvoit produire, en écartant la crainte d'avoir une nombreuse famille, qui est le principal obstacle au mariage. L'effet de cette pratique

à la Chine fait voir qu'elle remplit le second de ces objets plus sûrement que le premier. Mais si le législateur ne sentit pas cette vérité, ou si une habitude invétérée faisoit préférer aux parens le meurtre de leurs enfans à la pauvreté; une telle pratique dut paroître propre à remplir à la fois le double objet qu'on avoit en vue, à maintenir pleinement, et d'une manière constante, le juste rapport entre les vivres et les consommateurs.

L'importance de ce rapport, et les suites qu'entraîne le défaut ou l'excès de population, la foiblesse ou la pauvreté, ont été fortement senties par les politiques Grecs; et ils ont imaginé divers plans pour maintenir à cet égard un juste équilibre.

Platon, dans son livre des lois, veut que dans sa république le nombre des citoyens libres, ou celui des habitations, ne s'élève pas à plus de cinq mille quarante. Pour maintenir ce nombre, chaque chef de famille se choisira un successeur entre ses fils, et lui transmettra la portion de terre qu'il possède. Il mariera ses filles conformément aux lois. Et quant à ses autres fils, il les donnera en adoption aux citoyens qui n'ont point d'enfans. Si le nombre des

enfans est trop grand ou trop petit, le magistrat y pourvoira et veillera à ce que le nombre des familles ne séloigne jamais de celui qui a été déterminé. Il aura, selon Platon, plusieurs moyens pour cela. On peut réprimer ou encourager la procréation, selon le besoin, par l'honneur ou l'ignominie, et par des exhortations convenables aux circonstances *.

Il entre dans de plus grands détails dans sa République philosophique**. Il propose de donner aux meilleurs citoyens les meilleures femmes; aux citoyens d'un moindre mérite les femmes d'un moindre mérite; et de n'élever que les enfans issus des premiers. A certains jours de fête fixés par la loi, les fiancés des deux sexes devront s'assembler pour être mariés avec beaucoup de solennité. Du reste le magistrat déterminera le nombre des mariages; et prenant en considération les ravages causés par la guerre, les maladies ou autres causes, il fera en sorte de proportionner le nombre des citoyens aux ressources du pays et aux demandes de

---

* Platon, Lois, Liv. V.

** Platon, République, Liv. V.

l'état. Les enfans nés des meilleurs citoyens seront confiés à des nourrices, habitant un quartier séparé; les autres, et tous ceux qui naîtront mutilés ou contrefaits, seront ensevelis dans quelque lieu obscur et ignoré.

Il passe ensuite à examiner l'âge auquel il convient de se marier. Il le fixe à vingt ans pour les femmes et à trente pour les hommes. Une femme pourra donner des enfans à l'état de vingt ans jusqu'à quarante. Un homme, de trente à cinquante-cinq. Plus tôt ou plus tard c'est un délit, qui doit être assimilé à celui d'avoir des enfans hors du mariage et par une incontinence vicieuse. Deux personnes de l'âge légal, qui ont des enfans sans avoir rempli les cérémonies légales, commettent un délit semblable; et leurs enfans ne sont point légitimes, mais désavoués par la loi, profanes et incestueux. Au-delà de l'âge prescrit, Platon accorde beaucoup de liberté dans le commerce des sexes, pourvu toutefois qu'aucun enfant n'en soit le fruit; car en ce cas il seroit exposé, quel que fût le désir ou la situation des parens*.

Ces divers traits font voir que Platon con-

---

* Platon, de la République, Liv. V.

noissoit pleinement la tendance qu'a la population à croître au-delà des moyens de subsistance. Les expédiens qu'il emploie pour la réprimer sont sans doute exécrables ; mais ces expédiens mêmes, et l'emploi étendu qu'il en fait, prouvent qu'il concevoit bien la grandeur de la difficulté à vaincre. Il n'a pu manquer d'envisager la guerre comme fort destructive, puisqu'il avoit devant les yeux une très-petite république. Cependant il propose de détruire les enfans de tous les citoyens de moindre mérite ; de détruire tous ceux qu'on a hors de l'âge et des formes prescrites ; de fixer l'âge où l'on peut se marier ; et après toutes ces précautions prises, il veut encore que le magistrat règle le nombre des mariages. Il faut que son expérience et ses raisonnemens l'eussent bien fortement convaincu de la grande énergie de la puissance de peupler et de la nécessité d'y mettre obstacle.

Aristote paroît avoir vu cette nécessité d'une manière encore plus distincte. Il fixe l'âge du mariage à trente-sept ans pour les hommes et à dix-huit ans pour les femmes. C'étoit condamner au célibat un grand nombre de personnes du sexe. Quoiqu'il ait retardé

si fort pour les hommes le moment du mariage, il craint encore qu'il n'y ait trop d'enfans, et propose d'en régler le nombre dans chaque famille. A cet effet, si une femme devient enceinte après avoir atteint ce nombre limité, il faudra que son fruit soit détruit avant d'avoir eu vie.

L'âge au-delà duquel on ne doit plus avoir d'enfans est, pour les hommes cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans; parce que les fils des vieillards, ainsi que ceux des hommes trop jeunes, sont imparfaits de corps et d'esprit. Après l'âge prescrit, les sexes peuvent vivre ensemble, mais comme dans la république de Platon, aucun des enfans qui proviendroient de ce commerce ne peut être conservé *.

En discutant les avantages de la république proposée par Platon dans son traité des lois, Aristote remarque que cet auteur n'a pas donné assez d'attention à ce qui concerne la population. Il l'accuse d'inconséquence d'avoir établi l'égalité dans les propriétés, et de n'avoir point limité le nombre des enfans. Il faut, dit-il avec raison, plus de

* Aristote, de la République, Liv. VII. c. XVI.

précision dans les lois, partout où l'égalité de propriété est admise. Dans les gouvernemens ordinaires, un accroissement de population n'a d'autre effet que de subdiviser la propriété du sol. Mais dans une république où l'égalité seroit établie, les surnuméraires tomberoient dans un abandon absolu, parce que les terres, étant divisées en parties égales et en quelque sorte élémentaires, ne seroient pas susceptibles d'un nouveau partage *.

Cet auteur observe ensuite, que, dans tous les cas, il faut que le nombre des enfans soit limité. En posant cette limite on aura égard aux morts et aux causes de stérilité. Si on laisse chacun libre, comme c'est l'usage général, d'avoir autant d'enfans qu'il veut, la pauvreté ne peut manquer de régner. Et ce fléau engendre le vice et

* Républ. Liv. II. c. VII. Aristote de Gillies, vol. II. Liv. II, p. 87. *Angl.* J'indique la traduction angloise de Gillies pour ceux qui ne voudroient pas recourir à l'original. Mais ce traducteur a omis quelques passages, et n'a pas rendu le sens littéral de quelques autres, parce qu'il avoit en vue de faire une traduction libre.

la

la sédition. Ces raisons engagèrent Pheidon de Corinthe, l'un des plus anciens écrivains politiques, à proposer une loi directement contraire à celle de Platon. Il limita la population et n'égalisa pas les propriétés *.

A propos de Phaléas de Chalcédoine, qui avoit proposé l'égalité des fortunes comme une mesure salutaire, il s'élève encore contre les institutions de Platon; et dit que ceux qui veulent ainsi régler les fortunes doivent savoir, qu'il faut en même tems régler le nombre des enfans. Car, ajoute-t-il, si les enfans se multiplient au-delà des moyens qu'on a de pourvoir à leur entretien, la loi sera nécessairement enfreinte, et plusieurs familles passeront subitement de l'opulence à la misère, révolution toujours dangereuse pour la tranquillité publique **.

Aristote a donc vu nettement que la forte tendance de la race humaine à s'accroître doit, si l'on n'y met obstacle, renverser tout système fondé sur l'égalité de propriété.

* Républ. Liv. II. c. VII. Gillies's Aristot. vol. II. b. II, p. 87.

** Républ. Liv. II. c. VII. Gillies's Aristot. vol. II. b. II, p. 91.

Et on ne peut opposer de meilleurs argumens à de tels systèmes, que la nécessité qu'ils entraînent d'user des moyens proposés par Aristote.

Une remarque subséquente, relative à Sparte, montre encore plus clairement, qu'il entendoit très-bien le principe de population. L'imprévoyance, qui dans cet état avoit présidé aux lois des successions, y avoit fait tomber les terres aux mains d'un petit nombre; et il en étoit résulté un grand affoiblissement de population. Pour parer à cet inconvénient et remplacer les hommes que la guerre enlevoit journellement, les rois, prédécesseurs de Lycurgue, avoient adopté l'usage de naturaliser des étrangers. Il auroit été mieux, selon Aristote, d'avoir augmenté le nombre des citoyens, en rapprochant un peu de l'égalité la répartition des terres. Mais la loi relative aux enfans étoit directement opposée à cette amélioration. Le législateur, voulant avoir beaucoup de citoyens, avoit encouragé la procréation par tous les moyens possibles. Un homme qui avoit trois fils étoit exempt de la garde de nuit. Celui qui en avoit quatre étoit libéré de toute charge publique. Mais il est évident,

observe à propos Aristote, que la naissance d'un grand nombre d'enfans, tant que la division des terres ne changeoit point, ne pouvoit avoir d'autre effet que d'augmenter la pauvreté *.

Cet auteur semble avoir bien vu l'erreur où, depuis Lycurgue, plusieurs autres législateurs sont tombés. Il paroît avoir senti, qu'encourager la naissance des enfans, sans pourvoir à leur entretien, c'est obtenir un très-petit accroissement de population au prix d'un très-grand accroissement de misère et de souffrance.

Le législateur de Crète **, aussi bien que Solon, Pheidon, Platon et Aristote, vit la nécessité de réprimer la population pour prévenir la pauvreté générale. Il y a lieu de croire que l'opinion de ces hommes-là, et les lois faites en conséquence, eurent beaucoup d'influence. Et par-là même il paroît que l'obstacle privatif, provenant du retard des mariages et d'autres causes, agit

* Républ. Liv. II. c. IX. Gillies's Aristot. vol. II. b. II., p. 107.

** Aristot. Républ. Liv. II, c. X. Gillies's Aristot. vol. II. b. II, p. 113.

efficacement dans les états libres de la Grèce pour diminuer la population.

Quant à l'obstacle destructif, il suffit de jeter les yeux sur l'histoire de leurs guerres pour s'en faire une idée. Mais la peste se joignit à ce fléau, du moins une fois à Athènes. Et Platon comme nous l'avons vu, suppose que, dans sa république, les maladies pourroient diminuer la population *. Les guerres de ces peuples étoient non-seulement continuelles, mais sanglantes. Dans leurs petites armées, qui combattoient probablement corps à corps, il y avoit bien plus de morts en proportion, que dans les grandes armées modernes, dont souvent la plus grande partie demeure saine et sauve **. De plus comme tous les citoyens de ces petites républiques libres étoient militaires, et servoient dans toutes les guerres qu'elles avoient à soutenir; on devoit sentir vivement les pertes qu'elles occasionnoient, et ces pertes devoient paroître difficiles à réparer.

* Des Lois, Liv. V.

** Hume, Essai XI, p. 451.

CHAPITRE XIV.

Des obstacles à la population chez les Romains.

Les ravages de la guerre dans les petits états d'Italie, pendant les premiers efforts des Romains pour acquérir la prépondérance, semblent avoir été plus grands que dans les petits états de la Grèce. Wallace, dans sa dissertation sur le nombre des hommes, dit « qu'en suivant attentivement l'histoire de » l'Italie à cette époque, on s'étonne qu'on » ait pu y lever tant de corps de troupes, » qui firent la guerre sans interruption, » jusqu'au moment où l'Italie fut entièrement » subjuguée *. » Tite-Live témoigne sa surprise de ce que les Eques et les Volsques, si souvent vaincus, se trouvoient toujours en état de tenir la campagne avec de nouvelles armées **. Ces merveilles s'expliquent en supposant, comme il est probable, que les pertes constantes, occasionnées par la guerre

* Dissertation, p. 62, in-8°. Edinburgh, 1763.
** Liv. VI, c. XII.

avoient fait naître l'habitude de n'assujettir presque le principe de population à aucune gêne ; et qu'en conséquence le nombre des jeunes gens qui arrivoient à l'âge de porter les armes étoit beaucoup plus grand, par rapport à la population totale, qu'il ne l'est dans des états moins belliqueux. Cette rapide succession de jeunes gens fut sans contredit ce qui mit ces peuples en état de faire, ainsi que les Germains, succéder de nouvelles armées à leurs armées détruites, sans paroître jamais s'épuiser.

Il y a pourtant lieu de croire que dans les premiers tems, la pratique de l'infanticide fut établie en Italie, comme en Grèce. Une loi de Romulus défendoit d'exposer les enfans avant l'âge de trois ans accomplis *, ce qui prouve qu'auparavant on les exposoit souvent dès la naissance. Mais on n'eut dès lors recours à cette pratique, que lorsque les pertes occasionnées par la guerre n'étoient pas suffisantes pour faire place à la génération nouvelle. Ainsi, quoiqu'elle puisse être considérée comme l'un des obstacles destructifs qui empêchoient la population de recevoir son plein

* Dénys d'Halicarnasse, Liv. II. 15.

accroissement, on peut dire que, dans l'état des choses existant alors, elle contribua plus à la favoriser qu'à l'arrêter dans son progrès.

Chez les Romains en particulier, qui, dès le commencement de la république, eurent à soutenir des guerres continuelles et sanglantes, cette espèce d'obstacle destructif dut agir avec une force prodigieuse. Mais cette cause, quelque active qu'on la suppose, n'auroit jamais produit sans le concours de quelques autres causes plus actives encore, ce besoin d'hommes qui se fit sentir sous les empereurs, et qui engagea Auguste et Trajan à faire diverses lois pour encourager le mariage et les familles nombreuses.

Lorsque l'égalité de propriété, établie primitivement sur le territoire romain, eut été insensiblement détruite, et que les terres eurent été réparties à un petit nombre de grands propriétaires; les citoyens, privés par ce changement de leurs moyens de subsistance, n'eurent d'autre ressource à leur portée, pour s'empêcher de mourir de faim, que de vendre aux riches leur travail, comme cela se voit dans les états modernes. Mais cette ressource leur fut enlevée par un nombre prodigieux d'esclaves, qui croissant avec le luxe,

suffirent à tous les emplois de l'agriculture et des arts. Dans de telles circonstances, loin de s'étonner que les citoyens libres devinssent moins nombreux, on a peine à comprendre qu'il en restât encore quelques-uns outre les propriétaires. Et véritablement plusieurs n'existoient qu'à la faveur d'une coutume étrange que fit naître la situation forcée de cette société politique; je parle de l'usage de distribuer aux pauvres citoyens de grandes provisions de blé en pur don. Sous Auguste, deux cent mille eurent part à ces largesses. Il est extrêmement probable, qu'un très-grand nombre d'entr'eux avoient peu d'autres ressources. On croit qu'on faisoit ces distributions à tous ceux qui avoient atteint l'âge d'homme; mais il n'y en avoit pas assez pour une famille, et il y en avoit trop pour un individu *. Cela ne suffisoit donc pas pour mettre les pauvres citoyens en état de se multiplier. D'après la manière dont Plutarque parle de l'usage d'exposer les enfans, tel qu'il étoit établi parmi les pauvres **, il y a lieu de croire qu'on en faisoit périr plusieurs,

* Hume, Essai XI, p. 488.

** Plut. De l'amour des parens pour leurs enfans.

malgré les faveurs accordées aux pères de trois enfans *. Le passage où Tacite, en parlant des Germains, fait allusion à cette coutume romaine, paroît autoriser la même conclusion **. Et véritablement que pouvoit-on attendre d'une telle loi, chez un peuple privé de toute autre ressource que de celles de la charité; composé d'individus incapables de pourvoir à leurs propres besoins, et bien plus encore d'entretenir une femme et deux ou trois enfans? Si l'on eût envoyé hors du pays la moitié des esclaves, et qu'en conséquence le peuple Romain eût pu s'appliquer aux arts et à l'agriculture, le nombre des citoyens se seroit accru rapidement; et cet

---

* *Jus trium liberorum.*

** De moribus Germanorum, 19. On voit à quel point les lois faites pour encourager le mariage et le nombre des enfans étoient méprisées, par un discours de Minutius Félix dans son dialogue d'Octave, c. 30. *Vos enim video procreatos liberos nunc feris et avibus exponere, nunc adstrangulatos misero mortis genere elidere; sunt quæ in ipsis visceribus, medicaminibus epotis, originem futuri hominis extinguant, et parricidium faciant antequam pariant.*

Ce crime étoit si commun à Rome que Pline même entreprend de le justifier: *Quoniam aliquarum fecunditas plena liberis tali venia indiget.* Lib. XXIX. c. IV.

encouragement eût été plus efficace que tous ceux que pouvoient offrir les lois.

Il se peut que les droits accordés aux pères de trois enfans *, et quelques autres lois pareilles, aient eu quelque petit effet parmi les classes supérieures de citoyens romains, et véritablement la nature même de ces lois, consistant presque toutes en priviléges, semble indiquer qu'elles furent principalement faites pour ces classes-là. Mais des habitudes vicieuses de tout genre, propres à prévenir l'accroissement de la population **, paroissent avoir été tellement dominantes à cette époque, qu'aucune loi n'a dû suffire à les corriger. Montesquieu observe avec raison que « la corruption des » mœurs détruisit la censure, établie elle-» même pour détruire la corruption des » mœurs : mais, » ajoute-t-il, « lorsque » cette corruption devient générale, la cen-» sure n'a plus de force ***. » Trente-quatre ans après la promulgation de la loi

---

* *Jus trium liberorum.*

** Sed Jacet aurato vix ulla puerpera lecto,
Tantum artes hujus, tantum medicamina possunt,
Quæ steriles facit, atque homines in ventre necandos
Conducit. Juvenal. Sat. VI, 593.

*** Esprit des lois, Liv. XXIII. ch. XXI.

d'Auguste sur le mariage, les chevaliers romains demandèrent qu'elle fût révoquée. En faisant le recensement des mariés et des non-mariés, on vit que ceux-ci étoient de beaucoup les plus nombreux; preuve frappante de l'inefficacité de la loi *.

En plusieurs pays, les habitudes vicieuses qui préviennent l'accroissement de la population paroissent moins la cause, que l'effet, de la rareté des mariages. Mais à Rome la dépravation des mœurs semble avoir agi directement pour prévenir le mariage, du moins dans les classes supérieures. On ne peut lire le discours tenu par Metellus Numidicus dans sa censure, sans éprouver un sentiment d'indignation et de dégoût. « Si » nous pouvions n'avoir point de femmes, » disoit ce magistrat, « aucun de nous ne » resteroit chargé d'un fardeau si incom» mode. Mais puisque tel est l'ordre de la » nature, qu'avec elles on ne peut pas vivre » commodément, et que sans elles on ne » peut point vivre du tout; songeons plutôt » à ce qui fait notre salut permanent, qu'à » un court plaisir. ** »

* Ibid.

** Aulu-gelle. Liv. I. c. 6.

Des lois positives pour encourager le mariage et la population, portées au moment où le besoin se fait sentir, et qui ne sont pas secondées comme à la Chine et ailleurs, par l'influence de la religion, répondent rarement au but pour lequel on les fait, et trahissent par conséquent l'ignorance du législateur. Mais le besoin apparent de ces lois indique presque toujours une grande dépravation morale et politique ; et dans les pays où on en presse l'exécution, on peut être persuadé, qu'indépendamment des habitudes vicieuses qui y sont dominantes, il y a des institutions politiques défavorables au travail et à l'industrie, et par-là même à la population.

Par cette raison, je pense, avec Wallace *, que Hume s'est trompé, quand il a cru que l'univers soumis aux Romains ne fut jamais plus peuplé, que pendant la longue paix dont il jouit sous Trajan et les Antonins **. On sait fort bien que les guerres ne dépeuplent pas beaucoup un pays, où le travail et l'industrie continuent d'être en vigueur ;

---

* Dissertation, Appendix, p. 247.

** Essai, XI, p. 505.

et que la paix ne peut accroître la population d'un peuple qui ne sait où trouver des moyens de subsistance. Le renouvellement des lois relatives au mariage, sous le règne de Trajan, est un indice de la continuation des habitudes vicieuses et de la langueur de l'industrie; elles semblent donc absolument incompatibles avec la supposition d'un accroissement de population considérable.

On dira peut-être, que le grand nombre des esclaves compensoit la petitesse du nombre des citoyens romains. Mais il paroît que le travail de ces esclaves n'étoit pas dirigé vers l'agriculture avec assez de force, pour avoir pu suffire à l'entretien d'une très-grande population. Quel que pût être l'état des autres provinces, on reconnoît généralement qu'en Italie l'agriculture tomba dans la décadence. La pernicieuse coutume d'y importer des blés en grande quantité, pour les distribuer au peuple, porta une atteinte à cet art dont il se ressentit toujours. Hume remarque que, « lorsque les auteurs romains se plaignent » de ce que l'Italie, qui une fois exportoit » du blé, étoit devenue de leur tems dé- » pendante des provinces pour ce premier » des alimens; ils n'attribuent jamais ce

» changement à un accroissement de popu-
» lation, mais à l'abandon du labourage et
» de l'agriculture *. » Il dit encore ailleurs :
« Tous les anciens attestent qu'il y avoit une
» perpétuelle affluence d'esclaves en Italie,
» où on les envoyoit des provinces les plus
» éloignées ; en particulier de la Syrie, de
» la Cilicie, de la Cappadoce, de l'Asie
» mineure, de la Thrace et de l'Egypte.
» Et cependant le nombre des habitans de
» l'Italie n'augmentoit pas ; et les auteurs
» du tems se plaignent sans cesse de la
» décadence de l'agriculture et de l'in-
» dustrie **. » Il n'est pas probable que la
paix, sous Trajan et les Antonins, ait pu
opérer sur les habitudes du peuple, au point
de changer tout-à-fait cet ordre de choses.

On peut observer à ce propos que cette affluence continuelle d'esclaves est la plus forte preuve que l'on puisse alléguer, pour montrer que l'esclavage est défavorable à la propagation de l'espèce. Le besoin de cette affluence est une réfutation suffisante de l'observation de Wallace, qui prétend que,

* Ibid. p. 504.
** Ibid. p. 433.

chez les anciens, les esclaves contribuoient plus à accroître la population, que ne font chez les peuples modernes les classes inférieures du peuple *. Il est certain, comme le dit cet auteur, que tous nos manouvriers ne se marient pas, qu'un grand nombre de leurs enfans meurent ou deviennent malades et inutiles, par la misère et la négligence de leurs parens **. Mais malgré tant d'obstacles, je ne sais si l'on pourroit citer un seul cas, où les classes inférieures, laissées libres, n'aient pas peuplé autant que le permettoit la demande que l'on faisoit de leur travail.

Pour bien comprendre les obstacles à la population, qui sont propres à l'esclavage, et qui forcent à recruter sans cesse ceux qui y sont soumis; il faut user de la comparaison qu'emploient Wallace et Hume; l'un, pour montrer qu'il est de l'intérêt du maître de prendre soin de ses esclaves et d'élever leurs enfans ***; l'autre, pour prouver que le maître a plus souvent intérêt à empêcher ses esclaves d'avoir des enfans, qu'à les y encou-

---

* Dissertation sur le nombre des hommes, p. 91.

** Ibid. p. 88.

*** Ibid. p. 89.

rager*. Si l'opinion de Wallace étoit fondée, les esclaves auroient aisément maintenu leur nombre par la seule naissance des enfans. Mais il est bien connu qu'ils ne le maintinrent pas par ce moyen. Ainsi l'opinion de Hume doit être vraie. « Il en coûteroit » sans doute beaucoup plus pour élever un » enfant à Londres, jusqu'à ce qu'on pût » jouir de son service, que d'acheter un » jeune homme d'âge pareil, pris en Ecosse » ou en Irlande, élevé dans une pauvre » métairie, couvert de haillons, et nourri » de gruau d'avoine et de pommes de terre. » Les maîtres furent donc disposés, dans » les pays riches et populeux, à décourager » leurs esclaves du sexe de devenir mères, » à prévenir leur grossesse, ou leur accou- » chement, ou enfin à détruire leur fruit**. » Wallace convient que le nombre des esclaves mâles surpassoit beaucoup celui des esclaves du sexe***; circonstance, qui a dû s'opposer encore à leur multiplication. Il paroît donc que l'obstacle privatif a agi avec plus de

* Hume, Essai XI, p. 433.

** Ibid.

*** Appendix to Dissertation, p. 182.

force

force à Rome qu'en Grèce, pour diminuer la population des esclaves. Comme ils étoient d'ailleurs traités durement, peut-être mal nourris, enfermés quelquefois en grand nombre dans des prisons ou maisons de travail et de correction * étroites et malsaines; il y a lieu de croire que l'obstacle destructif, provenant des maladies, agissoit aussi avec force, et que les épidémies causoient bien plus de ravages parmi les esclaves que dans les autres classes de la société.

Ce n'est pas assez toutefois d'établir que l'esclavage est défavorable à la propagation de l'espèce dans les lieux où il est établi, pour prononcer sur la population absolue de ces lieux-là; ou pour décider la question plus compliquée de la population ancienne et moderne. On sait fort bien que certaines contrées peuvent fournir constamment des recrues d'esclaves, sans que leur population en souffre. Si ces recrues étoient importées chez la nation qui les reçoit, exactement en proportion de la demande de travail; la question relative à la population de cette nation-là se résoudroit, précisément comme

* *Ergastula.* Hume, Essai XI, p. 430.

elle se résout lorsqu'il s'agit des nations modernes ; car cette population se régleroit sur le nombre d'individus que peut employer et nourrir une telle nation. Ainsi dans les pays où l'esclavage domestique est établi, comme dans les autres, si l'on prend une étendue de territoire suffisante pour que l'importation et l'exportation soient comprises dans nos calculs ; on peut poser en principe, sous la réserve des petites variations dépendant du luxe et des habitudes de frugalité, que la population est toujours proportionnée à la quantité de nourriture que l'on fait produire à la terre. Aucune cause physique ou morale, à moins qu'elle n'agisse avec une extrême violence et d'une manière inusitée *, ne peut avoir sur la popu-

* La grande insalubrité de Batavia, peut-être encore la peste qui règne en d'autres contrées, peuvent être considérées comme des causes physiques qui agissent avec une extrême violence. L'attachement extraordinaire des Romains à l'habitude d'un célibat vicieux, et le mélange confus des sexes à Otahiti, peuvent être considérés comme des causes morales de même nature. Ces cas singuliers et quelques autres peut-être qu'on pourroit citer, obligent de modifier, comme je l'ai fait, la proposition générale du texte.

lation un effet considérable et permanent, si ce n'est par son influence sur la production et la distribution des moyens de subsistance.

C'est à quoi l'on n'a pas fait assez d'attention, en traitant la question de la population des nations anciennes et modernes. De part et d'autre on a fait valoir des causes physiques et morales, dont on ne pouvoit tirer aucune conséquence en faveur de l'une et de l'autre opinion. On semble avoir oublié aussi dans toute cette discussion, que plus un pays est actuellement peuplé et productif, moins il est probable que sa population s'accroisse. En sorte que les obstacles à cet accroissement y sont nécessairement plus nombreux ou plus énergiques qu'ailleurs. Ce sont ces obstacles qui y maintiennent la population dans un état stationnaire, ou très-lentement progressif. Il suit de là que la découverte de plusieurs obstacles de cette nature, soit chez les nations anciennes soit chez les modernes, ne prouve rien contre la grandeur de leur population. Par conséquent, la petite vérole et les autres maladies inconnues aux anciens, qui font aujourd'hui beaucoup de ravage, ne peuvent en aucune façon servir à prouver l'infériorité de la population moderne. On voit

cependant que Hume * et Wallace ** donnoient beaucoup de poids à cet argument.

Ils ont commis la même erreur à l'égard des causes morales. Wallace allègue les encouragemens directs donnés au mariage chez les anciens, comme une des causes principales de la plus grande population de l'ancien monde ***. Cependant le besoin de lois positives pour encourager le mariage indique plutôt un défaut qu'un excès de population. A Sparte en particulier, il paroît, par un passage d'Aristote cité au chapitre précédent, que les lois pour encourager le mariage, sur lesquelles Wallace insiste plus que sur d'autres, furent faites expressément dans le but de porter remède à ce mal. Dans un pays très-peuplé, jamais un législateur ne songeroit à promulguer des lois destinées à encourager d'une manière directe le mariage et la multiplication des enfans. En examinant les autres argumens de Wallace, on ne leur trouvera pas plus de force.

Quelques-unes des causes indiquées par

---

* Essai XI, p. 425.

** Dissertation, p. 80.

*** Ibid. p. 93.

Hume ne sont pas plus satisfaisantes, et fourniroient plutôt quelques argumens contre lui. Le nombre des laquais, des femmes de chambre, et des autres personnes, qui, chez les nations modernes, vivent dans le célibat, lui paroît fournir un argument contre la population supérieure de ces nations-là *. Mais si l'on doit tirer quelque conséquence de ce fait, c'est bien plutôt le contraire de celle que l'auteur en tire. Quand la difficulté d'élever une famille est si grande, que plusieurs personnes des deux sexes renoncent au mariage, il est naturel de supposer que la population est stationnaire; mais on ne peut point en inférer qu'elle n'est pas grande, en parlant d'une manière absolue. En effet, la difficulté d'élever une famille peut provenir précisément de cette circonstance que la population absolue est très-grande, et qu'en conséquence tous les canaux de subsistance sont obstrués: quoiqu'il puisse bien arriver aussi que cette même difficulté se fasse sentir dans un pays foiblement peuplé, qui se trouve également réduit à l'état stationnaire. Le rapport du nombre des célibataires au

* Essai XI.

nombre total des habitans est une espèce d'indice ; par lequel on peut juger si la population est stationnaire, progressive ou rétrograde ; mais ce rapport ne fournit aucune lumière sur l'état absolu de la population. Et même sous le premier aspect, cet indice peut être trompeur. Dans quelques pays méridionaux, on se marie en général de bonne heure, on voit peu de filles célibataires ; et cependant la population est non-seulement foible, mais elle ne croît pas. C'est qu'en ce cas l'effet de l'obstacle privatif est suppléé par la grande énergie de l'obstacle destructif. La somme de tous les obstacles qu'on peut ranger sous ces deux chefs est sans contredit la cause immédiate qui réprime la population. Mais en aucun pays, on ne peut espérer d'obtenir exactement cette somme. Et l'estimation de deux ou trois obstacles isolés ne donne aucune conclusion, parce qu'il arrive souvent que l'excès d'action d'un obstacle est balancé par le défaut d'action de quelque autre. Les causes qui affectent le nombre des naissances ou des morts affectent, ou n'affectent pas, la population moyenne, selon les circonstances. Mais les causes, qui affectent la production et la distribution

des moyens de subsistance affectent nécessairement la population. C'est donc uniquement ces causes qui peuvent nous donner à cet égard des résultats assurés, dans les cas où l'on n'a pas recours à un exact dénombrement.

Tous les obstacles à la population, qui ont été pris en considération dans ce tableau rapide de la société, peuvent manifestement se ranger sous les chefs suivans ; la contrainte morale *, le vice et le malheur.

L'obstacle privatif, que j'ai désigné par le mot de contrainte morale, a pu agir sans doute et il seroit téméraire d'affirmer qu'il n'a point eu de part à l'effet général de contenir le principe de population : mais il faut convenir qu'il paroît avoir agi foiblement en comparaison des autres obstacles **.

* Ce mot est pris ici dans une acception un peu générale et comprend, à ce qu'il semble, la contrainte de pure prudence, c'est-à-dire celle qui n'est pas accompagnée d'une rigoureuse chasteté, et qui est par conséquent mêlée de vice, sans être elle-même vicieuse. *P. P. p.*

** Il faut excepter le Thibet, où il paroît que l'action de la contrainte morale, même au sens rigoureux de ce mot, est considérable. Voy. le chap. XI. *P. P. p.*

Entre ceux-ci, les obstacles privatifs qui appartiennent au vice ont eu un effet considérable chez les anciens Romains pendant les derniers tems de leur existence, et chez quelques autres peuples. Cependant l'action des obstacles de cette espèce paroît avoir été moindre que celle des obstacles destructifs. Le principe de population semble donc s'être déployé avec beaucoup de force, et le superflu de production qui en est résulté a été détruit par des causes violentes. Entre ces causes il faut d'abord compter la guerre, qui domine sur toutes les autres et se présente sous un aspect plus frappant. Immédiatement après viennent la famine et les maladies funestes. Dans la plupart des contrées que nous avons parcourues, la population semble s'être rarement réglée avec précision au taux moyen et permanent des moyens de subsistance. En général on la voit exécuter des oscillations entre deux points extrêmes. En conséquence, les oscillations entre la disette et l'abondance ont paru très-fortement marquées. Et c'est aussi ce que nous avions lieu d'attendre en faisant le tableau de l'état des nations les moins avancées dans la civilisation.

ESSAI
SUR
LE PRINCIPE DE POPULATION.

LIVRE II.

DES OBSTACLES A LA POPULATION DANS LES DIFFÉRENS ÉTATS DE L'EUROPE MODERNE.

CHAPITRE I.

Des obstacles à la population en Norvège.

EN examinant successivement les divers états de l'Europe moderne, nous serons aidés dans nos recherches, par les registres des naissances, des morts et des mariages. Lorsque ces registres sont complets et corrects ils peuvent faire connoître avec quelque degré de précision si les obstacles qui arrêtent la population sont du genre privatif ou du genre destructif. Les habitudes de la plupart des nations européennes se ressemblent, parce qu'elles sont placées dans des circonstances

assez semblables. Il y a donc lieu de s'attendre que leurs registres offriront à peu près les mêmes résultats. Cependant quelques calculateurs, se fiant trop à cette coïncidence, ont commis l'erreur de croire que la loi de mortalité étoit la même en tout pays. Il paroît au contraire que cette loi varie beaucoup, qu'elle n'est point la même dans toutes les parties d'un même pays, et qu'entre certaines limites, elle dépend de circonstances qu'il est au pouvoir de l'homme de modifier.

La Norvège a été, pendant presque tout le siècle qui vient de s'écouler, à l'abri des pertes d'hommes occasionnées par la guerre. Le climat résiste aux épidémies; et la mortalité y est moindre, année commune, qu'en aucun autre pays de l'Europe, où l'on tient des registres corrects *. Le rapport des morts annuelles à toute la population, est par une moyenne de tout le pays, de 1 à 48 **. Il ne paroît pas toutefois que jamais la population de la Norvège ait augmenté d'une

* Les registres de Russie donnent une mortalité moindre; mais on suppose que ces registres sont défectueux.

** Thaarup, statistik der Danischen monarchie, vol. II, p. 4.

manière fort rapide. Elle a pris une sorte d'essor ces dix ou quinze dernières années. Mais jusqu'à cette époque, ses progrès doivent avoir été fort lents ; car nous savons que ce pays a été peuplé dans des tems très-anciens ; et en 1769, il ne comptoit que 723 141 habitans *.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de l'économie intérieure de ce pays, nous pouvons déjà nous tenir pour assurés que, puisque les obstacles destructifs de la population y ont agi foiblement, les obstacles privatifs y ont agi avec force. Et l'on voit en effet, par les registres, que le rapport des mariages annuels à toute la population est de 1 à 130 **,

* Ibid. Table II, p. 5.

** Ibid. vol. II, p. 4. Le rapport des mariages annuels à toute la population est un des indices les plus évidens de l'action de l'obstacle privatif, mais il n'est pas d'une parfaite exactitude. En général l'obstacle privatif est plus grand que cet indice ne pourroit le faire juger. La raison en est que dans les pays de l'Europe les plus salubres, où le rapport des mariages à la population est petit, le nombre des personnes en âge de se marier est plus grand qu'ailleurs proportionnellement. En effet, le reste de la population se compose de ceux qui sont au-dessus et au-dessous de cet âge. A la vérité dans ces pays-là,

c'est-à-dire moindre que ne le donnent les registres de tous les autres pays, la Suisse seule exceptée.

Au nombre des causes qui ont agi dans ce pays pour diminuer le nombre des mariages, il faut compter le mode d'enrôlement qui y a été adopté depuis quelques années. En Danemarc et en Norvège, tout enfant de

---

il y a plus de personnes âgées qu'ailleurs, et par conséquent plus de personnes au-dessus de l'âge où l'on se marie. Mais d'un autre côté, il y a beaucoup moins de personnes au-dessous de cet âge. Du tout il résulte que le nombre des personnes hors de l'âge de se marier est plus petit qu'ailleurs proportionnellement, et par conséquent que celui des personnes en âge de se marier y est plus grand. D'où il résulte qu'un même nombre de mariages y indique une action supérieure de l'obstacle privatif (*a*). Ainsi en Norvège les individus de vingt ans à cinquante, qui est l'âge probable du mariage, sont plus nombreux qu'en aucun autre pays de l'Europe, par rapport à toute la population. Et, par conséquent, dans ce pays-là, le rapport des mariages à toute la population, comparé à celui que l'on observe ailleurs, n'exprime pas pleinement l'action de l'obstacle privatif.

(*a*) J'ai un peu développé la pensée de l'auteur, craignant qu'elle ne fût pas bien comprise dans la forme succincte de son énoncé. *P. P. p.*

fermier ou de manouvrier est soldat *. Ci-devant l'officier commandant du district pouvoit prendre les paysans de l'âge qu'il jugeoit convenable ; et préféroit en général ceux de vingt-cinq à trente. Une fois enrôlé, un homme ne pouvoit point se marier sans un certificat du ministre de la paroisse, qui fît foi qu'il avoit de quoi nourrir une femme et des enfans. Et après s'être muni de ce certificat, il falloit encore qu'il obtînt la permission de l'officier. La difficulté d'avoir ce certificat et cette permission, quelquefois même les frais qu'entraînoient de telles démarches, détournoient ceux qui n'étoient pas placés dans des circonstances très-favorables, de songer à se marier avant la fin de leurs dix années de service. Or comme on pouvoit être enrôlé à tout âge au-dessous de trente-six ans, et que les officiers commençoient généralement par prendre les moins jeunes ; il arrivoit que ces paysans enrôlés ne s'envisageoient comme libres de s'établir, qu'à une époque de la vie assez avancée.

---

* Le petit nombre de faits de détail que je vais rapporter au sujet de la population de la Norvège, ont été recueillis dans un court voyage que j'y fis dans l'été de 1799.

Le ministre de la paroisse n'avoit aucun pouvoir légal d'empêcher un homme de se marier, s'il n'étoit pas enrôlé. Mais la coutume, à ce qu'il paroît, avoit consacré ce droit, et souvent le prêtre refusoit d'unir ceux qui n'avoient aucun moyen probable de pourvoir aux besoins d'une famille.

Mais maintenant tous les obstacles de cette nature, provenant de la loi ou de la coutume, ont été supprimés. Pleine liberté est donnée à chacun de se marier à tout âge, sans la permission de l'officier ou du prêtre. Et dans les enrôlemens, ce sont les jeunes gens de vingt ans que l'on prend les premiers, ensuite ceux de vingt-deux, en suivant progressivement, jusqu'à ce qu'on ait fait le nombre d'hommes prescrit.

Les officiers blâment en général ce changement. Ils disent qu'à vingt ans un jeune Norvégien n'a pas toute sa force et ne fait pas un bon soldat. Plusieurs personnes pensent aussi, qu'à présent les paysans se marieront trop tôt, et qu'il naîtra plus d'enfans que le pays n'en peut nourrir.

Mais, indépendamment de toute espèce de règlemens relatifs aux enrôlemens militaires, l'état particulier de la Norvège oppose

de grands obstacles aux mariages précoces. Ce pays n'offre point de grande ville de manufacture, qui puisse enlever le superflu de la population ; et comme chaque village fournit par lui-même autant de bras qu'on en demande, il est rare qu'en changeant de place un individu puisse espérer d'améliorer beaucoup sa situation. A moins donc qu'il ne s'offre quelque facilité d'émigrer dans l'étranger, le paysan de Norvège suit en en général l'usage de demeurer dans le village où il est né. Et comme ce n'est que très-lentement qu'il s'y fait des vides, soit dans les logemens soit dans les divers emplois de de la vie, parce que la mortalité est très-petite ; il est souvent obligé d'attendre bien long-tems, avant de pouvoir atteindre une situation, qui le mette en état de soutenir la charge d'une famille.

En général il y a, dans les fermes de Norvège, un certain nombre de manouvriers mariés qui y ont de l'emploi. Ce nombre est proportionné à la grandeur de la ferme. On les appelle maisonniers. Ils reçoivent du fermier une maison et une quantité suffisante de terres pour l'entretien de leur famille. Ils sont tenus en retour de

travailler pour lui, à un prix bas et convenu, toutes les fois qu'il le requiert. Si l'on excepte les lieux placés tout près des villes ou sur les bords de la mer; une place de ce genre est le seul moyen qui s'offre d'entretenir une famille. Le nombre des hommes rassemblés est si petit, et les occupations si peu variées, que chaque individu voit distinctement quelles sont ses ressources, et sent la nécessité d'attendre qu'il s'offre à remplir une place vacante, avant de se livrer au désir de se marier. Si, tenté par l'abondance des matériaux à sa portée, il vouloit essayer de se bâtir lui-même une maison, le fermier, pourvu d'un nombre suffisant d'ouvriers, ne lui céderoit pas du terrain; il trouveroit bien quelque emploi pendant les trois ou quatre mois d'été, mais il ne pourroit suffire à l'entretien d'une famille toute l'année. Il est probable que c'est dans des cas de cette nature, où l'impatience de se marier engageoit les jeunes gens à bâtir et à se fier à leur fortune, que les prêtres des paroisses usoient du pouvoir de refuser leur assentiment.

Ainsi il arrive que les jeunes hommes et les jeunes personnes du sexe sont obligés de

rester

rester auprès des fermiers en qualité de domestiques célibataires, jusqu'à ce qu'il vienne à vaquer une place de maisonnier. Aussi y a-t-il plus de ces domestiques célibataires, soit dans les fermes soit dans les familles de notables, que ne semble l'exiger le travail à faire. La division du travail en Norvège n'est pas très-considérable. Chaque ménage se fournit à lui-même presque tout ce qui peut suffire aux besoins de l'économie domestique. Non-seulement on fait à la maison la bière, le pain, le blanchissage; mais dans plusieurs familles on fait, ou du moins on importe immédiatement, le beurre et le fromage que l'on consomme, on tue les bœufs et les moutons pour son usage, on importe soi-même sa provision d'épiceries. Les fermiers et tous les gens de campagne en général filent leur lin et leur laine, tissent leurs toiles et leurs draps. Dans les plus grandes villes du pays, comme à Christiania et à Drontheim, on ne voit rien qui puisse porter le nom de marché. On a bien de la peine à y avoir une pièce de viande fraîche. Au cœur de l'été, on n'y trouve pas une livre de beurre frais à acheter. Il y a des foires à certaines époques de l'année, où l'on met en vente

toutes sortes de provisions susceptibles d'être conservées. Si l'on néglige d'en profiter, on en éprouve de grands inconvéniens, parce qu'il est très-rare que ces denrées se revendent en détail. Ceux qui ne font dans ces villes qu'une résidence passagère, et les petits marchands qui n'ont point de ferme, se plaignent beaucoup d'un ordre de choses si incommode. Les femmes des négocians, qui ont des terres considérables, disent que l'économie domestique d'une famille norvégienne est si étendue et si compliquée, qu'elle exige, pour être surveillée, l'attention la plus soutenue, et qu'il ne leur reste du tems pour aucun autre objet.

Il est évident que cet ordre de choses suppose un grand nombre de domestiques. On dit d'ailleurs que ces domestiques ne sont pas très-diligens, et qu'il en faut plus qu'en d'autres pays, pour faire le même ouvrage. Il résulte de là que, dans chaque établissement, on trouve deux où trois fois autant de domestiques qu'on en trouveroit en Angleterre; en sorte qu'un fermier, qui n'est pas distingué par sa mise des simples manouvriers qu'il emploie, a quelquefois une maison de vingt personnes, en y comprenant sa famille.

Il y a donc beaucoup plus de ressources ou de moyens de subsistance pour un célibataire, que pour un homme marié. Sous l'influence de ces circonstances, les classes inférieures du peuple ne peuvent pas beaucoup multiplier; elle ne commenceront à s'accroître que lorsque les fonds du commerce, ou la division et l'amélioration des fermes, offriront de nouveaux emplois aux ouvriers mariés. Dans les pays peuplés d'une manière plus complète, ce sujet est toujours enveloppé d'obscurité. Chaque homme croit avoir aussi bonne chance d'être employé, que son voisin; et se flatte, s'il échoue à un endroit, de réussir à un autre. Il se marie donc et se fie à sa fortune. La suite de cette confiance est trop souvent, que l'excès de population qui en résulte est réprimé par les obstacles destructifs, par la misère et les maladies. En Norvège, tout est plus clair. Le nombre des familles additionnelles, que peut entretenir une nouvelle demande de travail, est plus distinctement marqué. La population est si petite, que dans les villes même il est difficile de commettre à cet égard aucune erreur considérable. Dans les campagnes, si les terres se divisent ou s'améliorent, et

s'il en résulte la création de quelques nouvelles places de maisonniers, c'est une chose qui est sue de tout le monde. Un homme qui peut obtenir une de ces places se marie, et a de quoi soutenir sa famille; celui qui ne peut point en obtenir ne se marie pas. Ainsi l'excès de la population est toujours prévenu; il ne naît pas, comme ailleurs, pour être immédiatement soumis à l'action des causes destructives.

On ne peut douter que l'influence de l'obstacle privatif, provenant de l'état de société que je viens de décrire, jointe aux difficultés provenant des enrôlemens, n'ait contribué essentiellement à améliorer en Norvège l'état des classes inférieures du peuple, et ne l'ait rendu bien supérieur à ce qu'on pouvoit attendre de la nature du climat et du sol. Sur les bords de la mer, où la pêche offre l'espérance d'une nourriture suffisante, et où en conséquence l'obstacle privatif n'agit point avec la même force, le peuple est pauvre, misérable, et sans aucune comparaison, bien au-dessous de la situation des paysans de l'intérieur.

La plus grande partie du sol en Norvège est incapable de fournir du blé. Le climat

y est sujet à des changemens brusques et pernicieux. On redoute en particulier, dans le mois d'Août, trois nuits, qu'on appelle les nuits de fer, qui suffisent quelquefois pour détruire l'espérance des plus belles récoltes. En ce cas, le peuple souffre. Mais comme il n'y a presque point d'ouvriers indépendans, excepté les maisonniers dont j'ai parlé, qui ont tous l'usage d'avoir du bétail, si d'un côté il leur est dur de se voir obligés de mêler à leur farine l'écorce intérieure du sapin, de l'autre ils se dédommagent en mangeant du fromage, du beurre salé, de la viande salée, du poisson salé et du lard, dont ils composent généralement leur provision d'hiver. L'époque où le besoin de blé se fait sentir le plus péniblement est deux mois avant la moisson. Mais alors, les vaches commencent à donner du lait. Les plus pauvres maisonniers en ont en général deux ou trois. C'est une grande ressource pour une famille et surtout pour les plus jeunes individus. Dans l'été de 1799, les Norvégiens sembloient annoncer le contentement et l'abondance, tandis que leurs voisins les Suédois mouroient de faim. Je remarquai entr'autres, que les jeunes fils

des maisonniers et des fermiers étoient plus gros, plus forts, avoient le gras de jambe mieux fourni, que de jeunes garçons du même âge et de la même condition en Angleterre.

C'est aussi incontestablement à l'influence de l'obstacle privatif, autant qu'à la salubrité de l'air, que la Norvège doit l'avantage d'avoir une mortalité si peu considérable. Il n'y a rien dans le sol ni dans le climat, qui puisse y faire soupçonner aucune qualité particulière si favorable à la santé. Comme en tout pays, c'est chez les enfans que la mortalité est la plus grande; le petit nombre d'enfans qui se trouvent en Norvège doit y rendre aussi la mortalité moindre qu'ailleurs à supposer de part et d'autre le climat également salubre.

On remarquera peut-être, et avec raison, qu'une des principales causes qui diminuent la mortalité en Norvège, est qu'il y a peu de villes, que celles qui s'y trouvent ne sont pas considérables, et qu'il n'y a pas beaucoup d'individus employés dans des manufactures malsaines. On voit ailleurs des villages tout occupés d'agriculture, où l'obstacle privatif agit avec moins de force qu'en

Norvège, et où néanmoins la mortalité est aussi petite. Mais il faut se souvenir que ce calcul ne s'applique qu'à ces villages en particulier, au lieu qu'en Norvège le rapport de 1 à 48 est établi pour le pays entier. La population excédante de ces villages est employée à des émigrations constantes vers les villes, en sorte que les morts d'une grande partie de ceux qui sont nés dans ces paroisses ne paroissent pas sur les registres. En Norvège au contraire, toutes les morts sont comprises dans le calcul; et s'il y étoit né plus d'individus que le pays n'en peut nourrir, il s'en seroit manifestement suivi une grande mortalité, sous une forme ou sous un autre. Si la maladie eût épargné les habitans, la famine les auroit détruits. On sait fort bien qu'une nourriture insuffisante ou mauvaise engendre des maladies dans les climats les plus beaux et les plus purs. Ainsi en supposant qu'il n'y ait eu aucune émigration hors du pays, et dans l'intérieur du pays aucune ressource extraordinaire, il n'y a que la force supérieure de l'obstacle privatif qui ait pu rendre en Norvège la mortalité moindre que dans les autres pays; quelles que puissent être d'ailleurs la pureté de l'air et la salubrité des occupations habituelles du peuple.

La Norvège étoit anciennement divisée en terres ou fermes fort étendues qu'on appeloit Gores. Comme la loi de succession y établit la division égale des biens entre les frères, on a lieu de s'étonner que ces propriétés foncières n'aient pas été plus subdivisées. C'est une preuve de la lenteur avec laquelle la population s'est accrue. Plusieurs de ces terres primitives sont partagées en demi-gores et en quarts de gores, quelques-uns même en parties plus petites. Mais en général, à la mort d'un père de famille, une commission procède à l'évaluation de sa terre, à un taux fort bas. Si, d'après cette évaluation, le fils aîné peut payer à ses frères et sœurs leur portion heréditaire, soit en hypothéquant le fonds ou de toute autre manière, cette propriété entière lui est adjugée. La force de l'habitude et l'indolence l'engagent à suivre dans l'administration de sa ferme les traces de ses devanciers, et ordinairement il y fait peu d'améliorations.

Il y a en Norvège un autre grand obstacle à l'amélioration des fermes. C'est une loi, appelée le droit d'Odel, par laquelle tout descendant direct peut racheter un fonds de terre vendu hors de sa famille, en rem-

boursant le prix d'achat. Anciennement les collatéraux jouissoient du même droit, et il n'y avoit aucune limite de tems prescrite à cet égard; en sorte que l'acheteur ne pouvoit jamais se regarder comme étant à l'abri de toutes réclamations. Ensuite on fixa l'espace de vingt ans pour les faire valoir. En 1771, ce tems fut réduit à dix années, et les collatéraux furent privés de tout droit de rachat. Mais il faut que cet espace de tems s'écoule sans interruption. Car si, dans le cours des dix années, un parent en droit de rachat fait signifier à l'acheteur qu'il ne renonce pas à ce droit, quoiqu'il ne puisse le faire valoir encore, il faut six ans de plus de possession pour mettre l'acheteur à l'abri de toute demande ultérieure. A quoi il faut ajouter que, dans la ligne directe, un aîné peut réclamer le fonds que son cadet a racheté. Ces lois, quoique amendées, sont un grand obstacle à l'amélioration des terres. Et avant d'avoir été modifiées, lorsque le rachat pouvoit avoir lieu en tout tems et qu'il se faisoit néanmoins beaucoup de ventes de fonds, de telles lois rendoient toute amélioration impossible. Cela suffit pour expliquer comment pendant une suite de siècles, la population a fait en Norvège de si lents progrès.

Une autre difficulté arrête le défrichement et la culture. C'est la crainte qu'ont les marchands de bois de voir détruire les forêts. Quand une ferme a été divisée entre les enfans et les petits-enfans ; comme chacun d'eux a un droit égal aux forêts, chacun aussi tâche d'en abattre autant qu'il peut. Les bois en conséquence sont coupés avant d'être propres à la construction, et les forêts se dégradent. Pour prévenir cette perte, les marchands de bois achètent des fermiers de vastes étendues de forêts, sous condition que leurs fermes ne seront pas divisées et qu'ils n'y établiront pas de nouveaux maisonniers ; ou du moins, que si leurs familles se partagent, elles n'auront aucun droit sur les forêts. On dit que les marchands, qui font ces marchés, ne sont pas très-rigoureux dans l'exécution, pourvu que les petits fermiers et maisonniers ne prennent pas le bois pour la construction de leurs maisons. Du reste les fermiers qui vendent de grandes portions de forêts sont obligés par la loi, de se réserver le droit d'y faire pâturer leurs bestiaux, et d'y couper le bois de construction nécessaire pour leur propre maison, pour les réparations à y faire, et pour leur chauffage.

Une pièce de terre qui entoure l'habitation d'un maisonnier ne peut être enclose pour la culture, sans une double permission, premièrement celle du propriétaire des forêts, portant déclaration que ce lieu n'est pas propre à la production des bois de construction ; secondement, celle du magistrat du lieu, sans doute pour constater et vérifier le consentement du propriétaire.

Indépendamment de ces obstacles qu'on peut nommer artificiels, la nature en présente d'insurmontables, qui ne permettent point d'espérer que jamais la culture et la population soient en ce pays-là proportionnées à son étendue. Quoique les Norvégiens ne soient pas un peuple nomade, ils sont encore à un certain point un peuple pasteur. Ils dépendent beaucoup du bétail pour leur subsistance. Les terrains élevés, au pied des montagnes, ne peuvent point produire de grains ; le seul usage auquel on puisse les employer est d'y mettre les bêtes en pâtures pendant trois ou quatre mois d'été. En conséquence les fermiers y envoient tous leurs troupeaux à cette époque de l'année, sous la garde de quelques individus de leur famille. C'est là qu'ils font

leur beurre et leur fromage, soit pour la vente soit pour leur propre consommation. La grande difficulté est pour eux de nourrir leur bétail pendant la longue durée de l'hiver. Pour cela, il faut absolument qu'ils destinent une partie considérable de leurs meilleures terres à être fauchées et à leur donner du foin. S'ils mettoient trop de terres au labour, il faudroit diminuer proportionnellement le nombre des bestiaux, ce qui rendroit absolument inutile une grande partie des terrains élevés. C'est une question de savoir si en ce cas le pays, tout compensé, pourroit nourrir une plus grande population.

Cependant malgré ces obstacles, la Norvège est susceptible de beaucoup d'amélioration, et il y a eu à cet égard un grand progrès dans le cours de ces dernières années. J'ai ouï dire à un professeur de Copenhague que ce qui avoit retardé en Norvège l'agriculture, c'est qu'il n'y avoit pas de fermier d'un état supérieur à celui des paysans, qui pût donner l'exemple des procédés d'amélioration et rompre l'aveugle routine qui s'étoit transmise d'âge en âge parmi les cultivateurs. Ce que j'ai vu en Norvège me fait croire que cette cause de retard doit

désormais avoir moins d'influence. Plusieurs négocians très-intelligens, et des officiers généraux fort instruits, s'occupent de diriger leurs fermes. Autour de Christiania le système d'agriculture s'est visiblement perfectionné. Et même aux environs de Drontheim, on a introduit l'usage des prairies artificielles, qui sont un objet fort important, dans un pays où il faut tant de provisions d'hiver pour le bétail. La culture des pommes de terre a réussi presque partout; l'usage de cette racine devient de jour en jour plus général; quoique dans les parties les plus écartées, le peuple ait encore quelque répugnance pour cet aliment.

La pratique de diviser les fermes a été moins rare dans ces derniers tems que dans ceux qui ont précédé. Et comme il n'y a peut-être pas assez de débouchés en Norvège, pour encourager la culture complète de fermes fort étendues, la division de ces fermes a dû contribuer à l'amélioration générale des terres. Ceux qui sont juges en ces matières conviennent qu'en tout l'agriculture fait en Norvège des progrès depuis quelque tems. Et les registres prouvent que la population a suivi la même marche, mais d'un pas

accéléré. Par une moyenne de dix ans, de 1771 à 1784, le rapport des naissances aux morts a été de 141 à 100 *. Mais cet accroissement paroît avoir été un peu trop rapide : car l'année suivante, 1785, fut une année de disette et de maladies, dans laquelle les morts l'emportèrent de beaucoup sur les naissances ; et pendant quatre années encore, surtout en 1789, le surplus des naissances ne fut pas considérable. Mais pendant cinq autres années, de 1789 à 1794, le rapport des naissances aux morts fut presque de 150 à 100 **.

Plusieurs personnes, bien instruites et d'un solide jugement, expriment leurs craintes

---

* Thaarup, statistik der Danischen monarchie, vol. II, p. 4.

** Id. Table I. p. 4. Dans le *Tableau statistique des Etats danois*, publié depuis, on voit que le nombre total des naissances pendant les cinq années qui ont suivi 1794 a été 138 799, celui des morts 94 530, et celui des mariages 34 315. Ces nombres donnent le rapport des naissances aux morts de 146 à 100, des naissances aux mariages de 4 à 1, et des morts aux mariages de 275 à 100. Le rapport moyen des naissances annuelles est $\frac{1}{33}$, et celui des morts annuelles $\frac{1}{49}$ de toute la population.

à ce sujet, ainsi que sur les nouveaux règlemens relatifs aux enrôlemens, et en général sur le système, que paroît embrasser la cour de Danemarc, d'encourager à tout hasard la population. Depuis 1785, la Norvège n'a point eu de très-mauvaise année. On craint que, s'il en survenoit une, la détresse ne fût extrême, en conséquence d'une multiplication si rapide.

La Norvège est, je crois, le seul pays en Europe, où un voyageur entende exprimer la crainte d'un excès de population, et où l'on comprenne le danger auquel un tel excès expose les classes inférieures du peuple. Cela vient manifestement de ce que, dans ce pays, la population est très-petite, et qu'en conséquence un sujet qui s'y rapporte n'échappe pas à l'attention par son étendue. Si nous pouvions la fixer sur une seule paroisse, d'où il n'y eût aucune possibilité d'émigrer ; l'observateur le moins exercé verroit bientôt que, si tous les individus s'y marioient à vingt ans, les fermiers ne suffiroient pas, avec toutes les améliorations concevables, à occuper et à nourrir tous ceux qui atteindroient l'âge d'homme. Mais lorsqu'on considère une multitude de

paroisses, réunies en un seul royaume grand et populeux, l'étendue du sujet et la faculté de changer de lieu, jettent sur tous les raisonnemens de la confusion et de l'obscurité. Une vérité tout-à-fait évidente est aisément méconnue en ce cas; et par une singulière inconséquence, on attribue à la totalité d'un pays la faculté de nourrir un nombre d'hommes, beaucoup plus grand que la somme de ceux que peuvent nourrir toutes les parties dont ce pays est composé *.

---

* L'Islande, par la foiblesse de sa population et par les limites qui lui sont assignées, pourroit offrir une application intéressante des principes de l'auteur. Je n'ai sur ce sujet qu'une courte note que me fournit mon ami Mr. de Bonstetten. Quoiqu'elle me paroisse insuffisante pour le but que je viens d'indiquer, je ne crois pas devoir négliger de fournir ces données aux calculateurs politiques.

En 1703, la population de l'Islande étoit de 50 444 ames.

En 1785, on y comptoit 17 848 hommes, et 22 775 femmes, en tout 40 623 ames.

Savoir, de	1 an	à	10	3996
de	10	à	20	4750
de	20	à	30	3630
de	30	à	40	3145
de	40	à	50	2637

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

Des obstacles à la population en Suède.

LA situation de la Suède est, sous plusieurs rapports, semblable à celle de la Norvège. Comme dans ce dernier pays, une partie considérable de la population y est occupée des travaux de l'agriculture. Et dans plusieurs endroits, les ouvriers mariés, qui travaillent pour les fermiers, y ont, comme les maisonniers de Norvège, une certaine portion de terre pour leur entretien; tandis que les jeunes gens non-mariés des deux sexes vivent avec les fermiers, dans le sein de leur famille, en

---

de 50	à 60	2441
de 60	à 70	1414
de 70	à 80	497
de 80	à 90	69
de 90	à 100	2
On ignoroit l'âge de	....	194
		22775

Le nombre des fermes cultivées étoit de 4440.
Celui des fermes abandonnées 776.
On comptoit 17 567 bêtes à cornes, 107 926 moutons, 12 786 chevaux. *P. P. p.*

qualité de domestiques. Cependant cet ordre de choses, n'est point établi en Suède d'une manière aussi complète et aussi générale qu'en Norvège. Par cette raison, jointe à l'étendue et à la population supérieure du pays, à la grandeur des villes, à la variété des occupations utiles, l'obstacle privatif n'y a pas agi avec la même force pour contenir la population. Par conséquent aussi, l'obstacle destructif y a eu plus d'énergie ; en d'autres termes, la mortalité y a été plus grande.

Un mémoire de Mr. Wargentin, inséré dans les *Mémoires abrégés de l'Académie royale des sciences de Stockholm* *, établit la mortalité moyenne, comparée à la population entière, pour toute la Suède, pendant neuf années, finissant en 1663, dans le rapport 1 à 34 $\frac{3}{4}$ **. Mr. Wargentin a fourni au Dr. Price la continuation de ces tables, et la moyenne de 21 ans a donné pour résultat le rapport de 1 à 34 $\frac{3}{5}$, qui est à bien peu près le même que le précédent ***. C'est

* Un vol. in-4°. imprimé à Paris en 1772.

** Ibid. p. 27.

*** Price's observations on reversible payments, vol. II, p. 126.

là sans doute une très-grande mortalité, pour un pays où le nombre des personnes occupées des travaux de l'agriculture est proportionnellement aussi grand qu'il l'est en Suède. Dans le tableau de la Suède par Cantzlaer, on trouve que les habitans des villes ne sont aux habitans des campagnes que comme 1 est à 13 *; tandis que dans des pays fort peuplés ce rapport est souvent de 1 à 3 et quelquefois au-dessus **. La plus grande mortalité des villes ne peut donc affecter beaucoup en Suède le rapport de la mortalité générale.

La mortalité moyenne des villages est selon Sussmilch dans le rapport de 1 à 40 ***. En Prusse et en Poméranie, où il se trouve un assez grand nombre de villes grandes et malsaines, et où les habitans des villes sont à ceux des campagnes dans le rapport de 1

---

* Mémoires pour servir à la connoissance des affaires politiques et économiques du royaume de Suède, in-4°. 1776, ch. VI, p. 187. Cet ouvrage est envisagé comme contenant des informations fort exactes, et il est fort estimé à Stockholm.

** Sussmilch, Gottliche ordnung, vol. I. c. II. sect. XXXIV. édit. 1798.

*** Id. sect. XXXV, p. 91.

à 4, la mortalité est moindre que 1 sur 37 *. J'ai déjà dit qu'en Norvège elle étoit de 1 sur 48, et par conséquent singulièrement moindre qu'en Suède, quoique le rapport des habitans des villes à celui des campagnes y soit plus grand **. Il est vrai qu'en Suède les villes sont plus grandes et plus malsaines; mais il n'y a pas de raison de croire que la campagne y soit moins favorable à la durée de la vie. Les montagnes de Norvège sont en général inhabitables. Les vallées sont les seules parties peuplées. Plusieurs ne sont que des gorges profondes et étroites, dont le fond est cultivé, entre des rochers à pic d'une grande hauteur ***, qui interceptent

---

* Id. vol. III, p. 60.

** Thaarup, statistik der Danischen monarchie, vol. II. table II, p. 5. 1765.

*** Quelques-unes de ces vallées sont singulièrement pittoresques. La principale route de Christiania à Dronthéim suit pendant près de 180 milles anglois [60 lieues] une vallée continue de cette espèce, le long d'une belle rivière, qui s'élargit en un endroit et forme le grand lac Missen. Je suis porté à croire qu'on ne peut trouver aucune rivière en Europe, qui offre une suite aussi constante de sites remarquables par leur beauté. Elle prend différens noms en diffé-

pendant plusieurs heures les rayons du soleil, situation qui semble devoir être moins salubre que le sol de la Suède, qui est plus ouvert et plus sec.

On ne peut donc guères rendre compte de la mortalité de la Suède, qu'en supposant que les habitudes du peuple, et les sollicitations du gouvernement, y ont forcé la population, et ont en conséquence fait naître les maladies, qui sont l'effet inévitable de la pauvreté et de la mauvaise nourriture. Et l'observation paroît confirmer cette conjecture.

La Suède ne produit pas de quoi nourrir sa population. Il y a annuellement un déficit en grains qui, par un calcul fait sur les années 1768 à 1772, peut être évalué de 440 000 tonnes *. C'est à peu près ce qui a été importé de l'étranger, outre du porc, du beurre et du fromage en quantité considérable **.

---

rentes parties de son cours. Dans les vallées de Norvège la verdure est singulièrement douce, le feuillage des arbres est très-fourni, et en été rien n'y annonce l'âpreté d'un climat du nord.

* Mémoires du royaume de Suède, table XVI, p. 174.

** Ibid. table XVII. c. VI, p. 198.

On suppose qu'en Suède, la distillation des grains en consomme plus de 400 000 tonnes. Lorsque le gouvernement l'a prohibée, les tables d'importation ont éprouvé une variation en moins *, mais on y remarque peu de variation en plus dans les années de mauvaise récolte, qui, comme on sait, sont assez fréquentes. Dans les années les plus abondantes, où la distillation a été laissée libre, on assure qu'on a généralement importé 388 000 tonnes **. Il s'ensuit de là que les Suédois consomment tout le produit des meilleures années, et près de 400 000 tonnes en sus; et que, dans les plus mauvaises années, leur consommation diminue presque de toute la quantité dont la récolte se trouve manquer. La masse du peuple paroît trop pauvre, pour pouvoir acheter la même quantité de blé, lorsque le prix en hausse

* Id. table XLII, p. 418, c. VI, p. 201. Je n'ai pas trouvé la mesure exacte de la tonne de Suède. Elle est un peu moindre que le sac ou demi-quarter anglois (*a*).

** Mémoires du royaume de Suède, c. VI, p. 201.

(*a*) La tonne suédoise équivaut à 11'54 boisseaux. Le demi-quarter, à 11'265. *P. P. p.*

beaucoup. Il n'y a donc point assez de débit pour encourager les marchands de blé à importer en grande abondance. L'effet d'un déficit d'un quart ou d'un tiers de la récolte est d'obliger le manouvrier à se contenter à peu près des trois quarts ou des deux tiers de la quantité de grains dont il étoit accoutumé à se servir auparavant, et de suppléer au reste par quelque aliment d'un autre genre, dont l'emploi lui est suggéré par la nécessité, qui est toujours la mère de l'invention. Je dis à peu près, parce qu'il est difficile de supposer, qu'il n'y ait pas un peu plus d'importation dans les années de disette, quoique les tables publiées par Cantzlaer n'en donnent aucun indice. Selon ces tables, la plus grande importation eut lieu en 1768 et monta à 590 265 tonnes de grains *. Mais cette grande importation n'est elle-même que de 150 000 tonnes au-dessus de la moyenne du besoin. Qu'est-ce qu'une telle quantité pour suppléer à un déficit du quart ou du tiers de la récolte ? L'importation entière comparée à un tel déficit seroit fort peu de chose.

---

* Ibid. table XLII, p. 418.

La population de la Suède, à l'époque où écrivoit Cantzlaer, étoit d'environ deux millions et demi *. Il compte quatre tonnes de grain par homme **. D'après ce calcul, les besoins annuels de la Suède s'éleveroient à dix millions de tonnes. Quatre à cinq cent mille tonnes seroient peu de chose pour suppléer à un déficit de deux millions et demi, ou trois millions. Et si nous n'avons égard qu'à la différence entre l'importation extraordinaire et l'importation moyenne, on verra que le secours qu'en tire la Suède en tems de disette est bien peu considérable.

La suite de cet état de choses est, que la population de la Suède doit se ressentir d'une manière marquée de toutes les variations de disette et d'abondance. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris d'une observation, aussi curieuse qu'instructive, de Mr. Wargentin à ce sujet. Les registres de la Suède lui ont fait voir, que les naissances, les mariages et les morts croissent et décroissent selon la nature de la récolte de grains. Dans le nombre des neuf années dont il a donné les tables,

* Ibid. ch. VI, p. 184.

** Ibid. p. 196.

il choisit pour exemple les suivantes *:

		Mariages.	Naissances.	Morts.
Années stériles.	1757	18799	81878	68054
	1758	19584	83299	74370
Années d'abondance.	1759	23210	85579	62662
	1760	23383	90635	60083

On voit qu'en 1760 les naissances furent aux morts dans le rapport de 15 à 10; tandis qu'en 1758 ce rapport ne fut que de 11 à 10. En consultant les tables de la population totale pour les années 1757 et 1760, que Mr. Wargentin a données **, on voit qu'en 1760 le nombre des mariages est à toute la population comme 1 à 101; et en 1757, seulement comme 1 à 124 à peu près. En 1760, les morts sont à toute la population, comme 1 à 39; en 1757, comme 1 à 32; et en 1758, comme 1 à 31.

Dans quelques observations sur les registres de Suède, Mr. Wargentin dit, que dans les années malsaines, il est mort annuellement 1 personne sur 29; que dans les années salubres, il en est mort 1 sur 39; et qu'en

---

* Mémoires abrégés de l'académie de Stockholm, p. 29.

** Ibid. p. 21, 22.

prenant une moyenne, la mortalité peut être estimée de 1 sur 36 *. Mais cette conséquence ne paroît pas juste, car la moyenne entre 29 et 39 est 34. Et les tables mêmes que cet auteur a publiées contredisent la mortalité moyenne de 1 sur 36, et prouvent qu'elle a été à peu près de 1 sur 34 $\frac{3}{4}$.

Le rapport des mariages annuels à toute la population se trouve être, par une moyenne, environ de 1 à 112. Il varie entre les deux extrêmes de 1 à 101, et de 1 à 124, selon que chaque année offre plus ou moins de probabilité de pouvoir suffire à l'entretien d'une famille. Il est probable au reste que les variations de ce rapport s'étendent beaucoup au-delà de ces limites, vu qu'elles ne sont déduites que des tables de neuf années.

Dans un autre mémoire, que Mr. Wargentin a publié dans la même collection, il fait de nouveau remarquer, qu'en Suède les années les plus fertiles en subsistances sont aussi les plus fertiles en enfans **.

Si on faisoit en d'autres pays des observations exactes, il est probable qu'on re-

---

* Ibid. p. 29.
** Ibid. p. 31.

marqueroit des différences de même genre, quoique moins considérables *. Quant à la Suède, ces différences prouvent que la population y a une très-forte tendance à croître; que non-seulement elle suit avec beaucoup de promptitude le progrès moyen des subsistances, mais qu'il suffit que celles-ci reçoivent un accroissement occasionnel et momentané pour que la population s'élève aussitôt en proportion : d'où il arrive qu'elle dépasse sans cesse son taux moyen d'accroissement; et qu'en conséquence elle y est forcément ramenée par les retours périodiques d'un déficit dans les subsistances, d'où naissent les plus pressans besoins et les maladies qui en sont la suite.

Malgré cette tendance constante, et si frappante, à peupler au-delà des justes bornes, le gouvernement, (chose étrange!) et tous ceux qui en Suède s'occupent d'économie politique, dirigent toutes leurs vues vers les moyens d'engager à peupler encore davan-

* Cela a été confirmé pour l'Angleterre par les extraits des registres de paroisse qui ont été publiés. Les années 1795 et 1800 offrent une diminution marquée de mariages et de naissances, en même tems qu'on y voit un accroissement du nombre des morts.

tage. Cantzlaer dit, que le gouvernement, ne pouvant ni engager les étrangers à s'établir dans le pays ni augmenter à son gré le nombre des naissances, s'est occupé, depuis l'année 1748, de tous les moyens d'accroître la population, qui peuvent être à sa portée *. Supposons un moment que le gouvernement eût en sa puissance d'engager les etrangers à s'établir sur son sol ou d'augmenter à son gré le nombre des naissances, quelle seroit la conséquence de l'usage qu'il en feroit? Si les étrangers n'introduisoient point un nouveau système d'agriculture, il faudroit qu'ils mourussent de faim ou que leur présence augmentât le nombre des Suédois qui périssent faute d'alimens suffisans. Et si le nombre des naissances étoit accru, les tables de Mr. Wargentin prouvent, à mon avis, fort clairement qu'il n'en résulteroit qu'un accroissement de mortalité. Il se pourroit bien même que la population totale en fût plus diminuée qu'augmentée; parce que les épidémies, qu'engendrent la mauvaise nourriture et l'entassement de la population, ne s'arrêtent pas toujours à l'instant où elles ont

* Mémoires du royaume de Suède, c. VI, p. 188.

moissonné l'excès de cette population, mais enlèvent une partie, quelquefois très-considérable, de celle à l'entretien de laquelle le pays pourroit aisément suffire.

Dans les climats d'une latitude très-élevée, il faut que les principaux travaux de l'agriculture s'exécutent dans l'espace de peu de mois. Pendant ces mois d'été, il doit donc arriver nécessairement qu'on éprouve un manque de bras. Mais il faut soigneusement distinguer ce besoin momentané, de la demande réelle et effective de travail, qui doit suffire à l'occupation et à l'entretien de l'ouvrier pendant l'année entière, et non simplement pendant deux ou trois mois. Dans l'état ordinaire des choses, la population de la Suède satisfait toujours pleinement à cette demande effective, et si l'on y ajoutoit quelque chose par des recrues étrangères ou par des naissances additionnelles, on ne feroit qu'ajouter au malheur et à la misère commune.

Quelques auteurs Suédois disent qu'en Suède, un nombre donné d'hommes et de jours ne produisent que le tiers de ce qu'ils produisent ailleurs *, et se plaignent griè-

* Ibid. p. 191.



vement en conséquence de l'état peu avancé de l'industrie nationale. Il n'est pas facile à un étranger de prononcer sur de telles accusations. Mais il me semble qu'en ce cas c'est moins à l'industrie nationale qu'il faut s'en prendre qu'à la nature du sol et du climat. Pendant une grande partie de l'année l'activité des habitans est nécessairement paralysée par la rigueur du climat : ensuite pendant le tems où ils peuvent se livrer aux travaux de l'agriculture, la mauvaise qualité du sol, et la grande étendue de surface requise pour un produit donné, forcent d'y employer une quantité de travail plus grande proportionnellement. On sait fort bien en Angleterre, qu'une ferme très-étendue et d'un mauvais sol, exige bien plus de dépense pour donner le même produit, qu'une petite ferme d'excellent terrain. Or on ne peut nier qu'en général le sol de Suède ne soit naturellement peu fertile.

J'ai remonté la côte occidentale de la Suède; ensuite en revenant de Norvège, j'ai traversé le pays pour me rendre à Stockholm; de là j'ai remonté la côte orientale jusqu'au point du passage en Finlande. Je dois dire que, dans ces voyages, je n'ai pas trouvé autant

de marques que je m'y serois attendu de l'imperfection de l'industrie nationale. Autant que j'en puis juger, j'ai très-rarement vu sans culture un sol qui en Angleterre auroit été cultivé; et j'ai incontestablement vu nombre de places mises au labour sur lesquelles en Angleterre on n'auroit jamais passé la charrue. Les terres dont je parle sont celles où l'on trouve tous les quinze ou trente pieds de gros blocs de pierre ou des rochers, autour desquels il faut faire tourner la charrue, si l'on n'aime mieux la soulever et la porter. On use de l'un ou de l'autre de ces expédiens, selon la grandeur de la masse qui fait obstacle. La charrue est fort légère, et attelée d'un seul cheval. Lorsqu'on laboure parmi des troncs ou souches peu élevées, la pratique générale est de sauter par-dessus. Celui qui tient les cornes de la charrue exécute ce mouvement fort lestement, et n'arrête pas le cheval, ou du moins l'arrête fort peu.

Quant à la valeur des terres couvertes de forêts, lorsqu'on les met au labour, c'est ce dont je ne saurois juger. On accuse les Suédois et les Norvégiens de les défricher avec trop de précipitation, sans s'être préalablement assurés du produit de tels défri-

chemens. La suite de cette inattention est que, pour une bonne récolte de seigle, que procure l'engrais des cendres obtenues en brûlant les arbres, on détruit d'excellent bois de construction et l'on rend quelquefois la terre inutile à toute espèce de produit. La pratique commune, après la récolte de seigle, est de mettre les bestiaux en pâture sur le sol, où ils mangent l'herbe qui peut y croître spontanément. Si le terrain est bon, les bestiaux en pâturant empêchent les sapins d'y pousser et de s'y propager de nouveau. Mais s'il est mauvais, les bestiaux ne peuvent y rester, et le vent, en y répandant les semences des arbres voisins, ne tarde pas d'y reproduire d'épais taillis.

En voyant ces places inutilement défrichées, tant en Suède qu'en Norvège, je ne pouvois m'empêcher de faire sur l'état de la population ancienne de ces régions quelques réflexions, qui ne s'étoient point encore offertes à moi. Il est peu probable, par des raisons d'une autre nature, que cette population ait surpassé celle qu'on y voit de nos jours. Mais l'apparence qu'offrent ces sols dépouillés présente le contraire comme possible; et permet de concevoir que ce sol actuellement

actuellement couvert de forêts, auroit pu être il y a mille ans dans un état de culture. Des guerres, des pestes, ou le plus destructif des fléaux, un gouvernement tyrannique, auroient pu survenir ensuite et faire disparoître les habitans, par la mort ou par la fuite. Vingt ou trente années de négligence, en Suède et en Norvège, suffiroient pour changer la face du pays. Je n'ai pu m'abstenir de faire ici cette réflexion, mais le lecteur sait déjà que je n'y donne pas assez de poids pour prétendre qu'elle est fondée en probabilité.

Pour en revenir à l'agriculture de la Suède, je ferai remarquer qu'indépendamment de l'imperfection de l'industrie nationale, il y a, dans les institutions politiques du pays, des circonstances qui s'opposent aux progrès naturels de la culture. Il y reste encore des corvées onéreuses, imposées sur quelques terres en faveur des domaines de la couronne *. La poste y est sans doute à bon marché et fort commode aux voyageurs. Mais elle cause aux fermiers une grande perte de travail, tant en hommes qu'en chevaux.

---

* Mémoires du royaume de Suède, ch. VI, p. 202.

Ceux qui en Suède s'occupent d'économie politique ont calculé, que le travail qu'on épargneroit, par la simple abolition de ce système de règlemens relatifs aux postes, produiroit annuellement 300 000 tonnes de grains *. La grande distance des marchés en Suède, et la division incomplète du travail, qui en est la suite presque inévitable, causent aussi beaucoup de perte de tems et de travail. Si le paysan Suédois montre de la diligence et de l'activité, il n'en est pas de même des lumières. Il manque certainement de connoissance à l'égard des assolemens ou de la rotation des récoltes successives sur un même sol, ainsi qu'à l'égard des engrais et des autres moyens d'amender les terres **.

Si le gouvernement s'occupoit à écarter ces obstacles; s'il encourageoit et dirigeoit l'industrie des fermiers; s'il répandoit les instructions les plus sûres relativement à la culture des terres; il feroit pour la population, beaucoup plus que ne pourroit faire l'établissement de cinq cents hôpitaux d'enfans trouvés.

---

* Ibid. p. 204.

** Ibid. ch. VI.

Les principales mesures, qu'il a prises dans ce but, ont été, selon Cantzlaer, de fonder des colléges de médecine, et des hôpitaux pour les enfans trouvés et les femmes en couche *. Des colléges de médecine, destinés à traiter les pauvres gratuitement, peuvent faire souvent beaucoup de bien, et convenoient probablement aux circonstances particulières où se trouvoit la Suède. Mais l'exemple des hôpitaux fondés en France dans le même but peut faire douter que de tels établissemens soient toujours fort utiles. Des hôpitaux pour les femmes en couche, s'ils ont quelque effet, en ont probablement un nuisible; parce que, de la manière dont ils sont généralement administrés, ils tendent à encourager le vice. Les hôpitaux d'enfans trouvés, soit qu'ils atteignent l'objet qu'on a en vue ou qu'ils ne l'atteignent pas, sont à tous égards contraires au bien public. Mais j'aurai occasion d'examiner dans un autre chapitre l'influence de ces établissemens.

Cependant le gouvernement suédois ne s'en est pas tenu à ces établissemens. Il a

---

* Ibid. p. 188.

encore adopté d'autres mesures en vue d'accroître la population du pays. Un édit de 1776 rend le commerce des grains parfaitement libre dans l'intérieur du royaume; et pour la Scanie, qui en produit plus qu'elle n'en consomme, l'exportation a été affranchie de tous droits *. Jusqu'à cette époque, l'agriculture des provinces méridionales avoit été arrêtée par le défaut de débouché pour les grains, provenant de la difficulté d'en faire le transport et de la défense absolue d'en vendre au dehors à aucun prix. Les provinces du nord éprouvent encore à cet égard quelques difficultés, quoiqu'elles y soient moins senties, parce que ces provinces ne produisent jamais la quantité de grains qu'elles consomment **. Mais en général il faut observer qu'il n'y a point d'obstacle plus nuisible aux progrès de la culture, que la difficulté d'écouler les produits. Car elle force le fermier à se contenter, dans les années d'abondance, d'un prix fort inférieur au prix moyen.

Mais ce qui a plus contribué peut-être

---

* Mémoires du royaume de Suède, ch. VI, p. 204.
** Ibid.

qu'aucune autre cause à augmenter la population en Suède, c'est l'abolition faite en 1748 de la loi, qui limitoit le nombre des personnes pour chaque *henman* ou ferme *. L'objet de cette loi semble avoir été de forcer les enfans des propriétaires à entreprendre le défrichement et la culture de nouvelles terres, parce qu'on supposoit que c'étoit le meilleur moyen de mettre très-vîte en valeur toutes les terres du pays. Mais l'expérience a fait voir, que ces enfans, n'ayant pas de fonds suffisans pour de telles entreprises, se voyoient contraints de chercher fortune ailleurs ; et cette raison, dit-on, en a fait émigrer un grand nombre. Maintenant un père peut diviser son fonds de terre en autant de portions qu'il le juge convenable ; le gouvernement encourage même de tels partages ; et quand on considère la vaste étendue des fermes (henman) en Suède, étendue telle qu'une seule famille ne peut absolument y suffire, on comprend que sous tous les rapports il convenoit de les diviser.

La population de la Suède étoit en 1751

---

* Ibid. p. 177.

de 2,229 661 *. En 1799, selon l'état que m'en a communiqué à Stockholm le professeur Nicander, successeur de Mr. Wargentin; elle étoit portée à 3,043 731. C'est là sans doute un accroissement bien considérable de population permanente. Et il est venu à la suite d'un accroissement proportionné dans les produits du sol; car l'importation des grains n'a pas augmenté; et il n'y a pas lieu de croire que la condition du peuple, en l'estimant par une moyenne, soit empirée.

Cet accroissement toutefois n'a pas eu lieu sans avoir rencontré des obstacles périodiques, qui l'ont ou arrêté, ou fort retardé dans sa marche. Je ne suis pas en état, d'après les données dont je puis faire usage, de déterminer avec précision combien de fois ces retards se sont fait sentir, pendant le cours des 50 dernières années. Mais je puis indiquer au moins quelques-unes de ces époques défavorables à la population. Le mémoire de Mr. Wargentin ** que j'ai cité ci-dessus prouve, que les années 1757 et

* Ibid. p. 184.

** Mémoires de l'académie de Stockholm, p. 29.

1758 furent stériles, et que la mortalité fut pendant ces années-là plus grande que la moyenne. L'année 1768, si l'on en juge par l'augmentation de l'importation *, paroît avoir aussi été peu productive. Les tables additionnelles, que Mr. Wargentin fournit au Dr. Price, font voir que les années 1771, 1772, et 1773 furent très-mortelles **. L'année 1789 doit l'avoir été beaucoup ; car dans les états que j'ai reçus du professeur Nicander, cette année seule affectoit essentiellement le rapport moyen des naissances aux morts pour vingt années finies en 1795. Ce rapport, lorsqu'on y comprend l'année 1789, est de 100 à 77 ; et de 100 à 75, lorsqu'on ne la comprend pas. C'est une différence remarquable produite par une seule année sur vingt. Pour terminer cette énumération, je dirai encore que l'année 1799, qui est celle où j'ai été en Suède, doit avoir été une des plus destructives. Dans les provinces voisines de la Norvège, les paysans disoient qu'ils ne s'en rappeloient point d'aussi mauvaise. Le bétail avoit beaucoup souffert

---

* Mémoires du royaume de Suède, table XLII.

** Price's observ. on revers. Pay. vol. II, p. 125.

pendant l'hiver de la sécheresse de l'année précédente. Au mois de Juillet, environ un mois avant la moisson, une partie considérable du peuple se nourrissoit d'un pain fait de l'écorce intérieure du sapin, et d'oseille desséchée, sans aucun mélange de farine propre à en augmenter la qualité nutritive. La figure blême et l'air triste des paysans faisoient assez voir combien cet aliment étoit insalubre. La mort en avoit déjà enlevé plusieurs; mais les effets de ce régime n'avoient pu encore se faire pleinement sentir. Il est probable qu'ils se seront ensuite manifestés, sous la forme de quelque maladie épidémique.

La patience, avec laquelle les classes inférieures du peuple supportent en Suède une telle détresse, est véritablement étonnante. Elle ne peut provenir que de ce qu'ils se sentent livrés aux seules ressources de leur industrie, et de la persuasion où ils sont que c'est à la loi de la nécessité qu'ils se soumettent, et non au caprice de ceux qui les gouvernent. J'ai dit ci-dessus que la plupart des ouvriers mariés cultivent une petite portion de terre. Lorsque, par l'influence d'une saison défavorable, la récolte

manque, ou les bestiaux périssent; ils voient clairement la cause du besoin qu'ils éprouvent, et le supportent comme une dispensation de la providence. Tout homme est prêt à endurer avec patience les maux qui lui paroissent une suite des lois générales de la nature; mais si la vanité, ou la bienveillance trompée, du gouvernement et des classes supérieures, parvient à persuader aux inférieures, à force de se mêler de leurs intérêts, que c'est des gouvernans et des riches qu'elles reçoivent, à titre de bienfaits, tous les biens dont elles jouissent; il est tout simple qu'elles les envisagent aussi comme les auteurs de leurs maux: et dès lors on ne peut attendre d'elles beaucoup de patience et de support. Quoiqu'il soit permis, pour éviter de plus grands maux, de réprimer par la force les actes de violence que l'impatience suggère, l'impatience même est justifiée; et il faut en imputer les suites à ceux qui l'ont provoquée.

Quoique les Suédois eussent supporté la cruelle disette de 1799, avec une résignation extraordinaire; on assure que l'édit, par lequel le gouvernement prohiba ensuite la distillation des grains, excita une espèce de

soulèvement. Cette mesure avoit certainement pour but le bien du peuple. La manière dont elle fut accuellie est une preuve frappante de la différente impression que font sur le peuple un mal qui vient de la nature et une simple privation que le gouvernement lui impose.

Les périodes de maladie, qui ont retardé en Suède les progrès de la population, paroissent en général devoir être attribuées à la mauvaise nourriture, dont la disette a forcé ses habitans de faire usage. Et la cause de ces retours de disette se trouve dans les mauvaises récoltes. Ces années de disette sont cruellement senties chez un peuple qui n'a point de provisions de réserve, soit dans un surplus destiné à l'exportation soit dans une répartition habituelle de nourriture à l'ouvrier, assez abondante pour permettre quelque retranchement; car il arrive de là que le pays est habituellement aussi peuplé que peut le permettre le produit du sol avant l'époque où la récolte manque, et qu'il reste alors sans ressource. Cet état de choses prouve clairement, que si la Suède peut suffire à une population de neuf ou dix

millions d'ames *, comme l'affirment ceux qui dans ce pays s'occupent d'économie politique; il n'y a rien à faire pour l'obtenir, si ce n'est de trouver le moyen de faire produire au sol autant de nourriture qu'il en faut pour nourrir ce nombre d'hommes. Dès qu'on aura réussi dans cette entreprise, on peut être assuré qu'on ne manquera pas de bouches pour manger ces productions, sans qu'il soit nécessaire de recourir pour cela aux hôpitaux d'enfans trouvés et de femmes en couche.

Malgré la grande mortalité de l'année 1789, les états que le professeur Nicander m'a communiqués, font voir que la salubrité générale du pays a été en croissant. La mortalité moyenne de vingt années, finissant en 1795, a été de 1 sur 37; au lieu d'être de 1 sur 35, comme dans les vingt années précédentes. Dans ces vingt dernières années, finissant en 1795, le taux d'accroissement de la population n'avoit pas augmenté. Il faut donc que la diminution de mortalité ait été due à l'influence de l'obstacle privatif *. Un

---

* Mémoires du royaume de Suède, ch. VI, p. 196.

** C'est-à-dire à la somme de toutes les causes

autre calcul dont ce même professeur m'a fait part semble conduire au même résultat. Selon Mr. Wargentin, cité par Sussmilch **, 5 mariages existans produisoient annuellement 1 enfant; au lieu que, dans la dernière période de vingt années, le rapport des mariages existans aux naissances annuelles étoit de 51 à 10, et en retranchant les naissances illégitimes, de 53 à 10. C'est une preuve que, dans le cours de cette dernière période, les mariages n'ont pas été aussi hâtifs et aussi productifs, que dans celle qui a précédé.

---

propres à prévenir l'accroissement de la population, par distinction de celles qui détruisent cet accroissement après qu'il a eu lieu. Voy. le chap. II, du liv. I, p. 17 de ce volume.

* Gottliche Ordnung, vol. I. c. VI. S. 120, p. 231.

CHAPITRE III.

Des obstacles à la population en Russie.

Les tables des naissances, des morts et des mariages, en Russie, présentent des résultats si extraordinaires, qu'il est impossible de ne pas entrer en défiance à ce sujet. Et toutefois la régularité qui y règne et l'accord qu'offrent celles de différentes années appelle notre attention.

Dans un écrit, présenté en 1768 à l'académie de Pétersbourg par B. F. Herman, et publié dans les Mémoires de cette académie *, on trouve une comparaison des naissances, morts et mariages, en différentes provinces et en différentes villes de l'empire, dont voici les principaux résultats :

A Pétersbourg, les naissances sont aux sépultures, comme . . 13 est à 10

Dans le gouvernement de Moscou . . . . 21 —— 10

District de Moscou, la ville exceptée . . . . 21 —— 10

* *Nova acta academiæ*, T. IV.

Tver . . . . comme	26 est à 10
Novogorod	20 —— 10
Pskovsk	22 —— 10
Resan	20 —— 10
Veronesch.	29 —— 10
Archevêché de Vologda. . .	23 —— 10
Kostroma	20 —— 10
Archangel.	13 —— 10
Tobolsk.	21 —— 10
La ville de Tobolsk	13 —— 10
Revel	11 —— 10
Vologda.	12 —— 10

Quelques-uns de ces rapports sont singulièrement grands. A Veronesch, par exemple, les naissances sont aux morts presque comme 3 est à 1; rapport plus grand, je crois, qu'on n'en a jamais observé en Amérique. Cependant la moyenne de ces rapports a été en quelque manière confirmée par des observations subséquentes. Mr. Tooke, dans son tableau de l'empire de Russie, établit le rapport général des naissances aux sépultures, dans tout ce vaste pays de 225 à 100 *, c'est-à-dire de 2 $\frac{1}{4}$ à 1; et ce rapport

* Tooke's View of the Russian empire, vol. II. b. III, p. 162.

est déduit des tables ou registres de 1793 *.

De la comparaison des mariages annuels et des naissances annuelles, Mr. Herman tire les résultats suivans :

	Enfans.
A Pétersbourg un mariage donne. . .	4
Dans le gouvernement de Moscou à peu près	3
Tver.	3
Novogorod.	3
Pskovsk	3
Resan	3
Veronesch	4
Vologda	4
Kostroma	3
Archangel	4
Revel.	4
Gouvernement de Tobolsk.	4
Ville de Tobolsk, de 1768 à 1778 . .	3
——————— de 1779 à 1783 . .	5
——————— en 1783	6

Mr. Herman observe, qu'en Russie la fécondité des mariages n'est pas plus grande qu'ailleurs, quoique la mortalité y soit beaucoup moindre ; comme le prouvent les rap-

* Id. p. 145.

ports suivans, fondés sur un calcul fait par approximation, du nombre des habitans dans chaque gouvernement :

	Il meurt annuellement
A Pétersbourg.	1 personne sur 28
Dans le gouvernement de Moscou	1 ——— 32
District de Moscou . . .	1 ——— 74
Tver.	1 ——— 75
Novogorod.	1 ——— 68 $\frac{6}{7}$
Pskovsk	1 ——— 70 $\frac{4}{5}$
Resan	1 ——— 50
Veronesch.	1 ——— 79
Archevêché de Vologda.	1 ——— 65
Kostroma	1 ——— 59
Archangel.	1 ——— 28 $\frac{1}{5}$
Revel	1 ——— 29
Gouvernement de Tobolsk	1 ——— 44
Ville de Tobolsk	1 ——— 32
——————— en 1783	1 ——— 22 $\frac{1}{4}$

On peut conclure de cette table, dit Mr. Herman, que, dans la plupart des provinces russes, la mortalité annuelle est exprimée par le rapport de 1 à 60 *.

Cette moyenne est si élevée, et quelques-

* Nova acta academiæ, T. IV.

uns

uns des rapports indiqués pour chaque province en particulier sont si extraordinaires, qu'il est impossible de les croire fort exacts. Ils ont été néanmoins à peu près confirmés par des tables ou registres subséquens, qui établissent, selon Mr. Tooke, la mortalité générale en Russie dans le rapport de 1 à 58 *. Mais Mr. Tooke lui-même semble douter de l'exactitude de cette partie des registres; et je tiens d'une autorité respectable, que les omissions dans le registre des sépultures sont probablement beaucoup plus fréquentes que dans celui des naissances; d'où il résulte, que le grand excès des naissances et la foible mortalité sont moins réelles qu'apparentes. On croit que beaucoup d'enfans, surtout dans l'Ukraine, sont enterrés secrètement par leurs pères, sans que le prêtre en ait connoissance. Les fréquentes et nombreuses recrues enlèvent un grand nombre d'hommes, dont la mort n'est pas enregistrée. Les fréquentes émigrations de familles entières, qui vont en différentes parties de l'empire, et la transportation des criminels en Sibérie, sont cause que plusieurs personnes meurent en

* View of the Russian empire, vol. II. b. III, p. 148.

voyage, ou dans des lieux dans lesquels on ne tient pas de registres réguliers de mortalité. On attribue enfin quelques omissions à la négligence des prêtres de paroisses, qui ont intérêt à enregistrer soigneusement les naissances, mais qui n'en ont point à enregistrer les morts.

J'ajouterai à ces raisons, que probablement la population de chaque province est estimée par le nombre des paysans qui appartiennent à chaque terre. Mais il est bien connu, qu'un grand nombre d'entr'eux obtiennent la permission de résider dans les villes. Il en résulte que leurs naissances sont enregistrées dans leurs provinces, et non leurs morts. La mortalité apparente des villes n'en est pas accrue en proportion, parce qu'elle est estimée d'après un dénombrement effectif. Les tables de mortalité dans les villes expriment exactement le nombre de ceux qui y meurent, sur un certain nombre connu d'habitans qu'on sait y résider. Mais dans les provinces, quoique les tables annoncent l'intention de donner le nombre des morts sur toute la population estimée de chaque province; elles donnent en effet le nombre des morts sur une population beaucoup

moindre, parce qu'une partie considérable de la population estimée est absente.

A Pétersbourg, en 1784, on trouva par un dénombrement que le nombre des hommes s'élevoit à 126 827, et celui des femmes à 65 619 seulement *. Le nombre des hommes étoit donc presque double de celui des femmes. Cela tient au nombre de ceux qui venoient à la ville pour gagner leur capitation, en laissant dans les campagnes leurs familles qui y étoient habituellement établies. C'est aussi en partie l'effet de l'usage qu'ont les seigneurs de garder auprès d'eux, à Moscou et à Pétersbourg, un nombre prodigieux de leurs paysans pour le service de leurs maisons.

Le rapport des naissances à toute la population en Russie n'est pas différent de la moyenne des autres pays. C'est celui de 1 à 26 **.

Selon le mémoire de Mr. Herman que j'ai déjà cité, le rapport des enfans morts âgés

---

* Mémoire de W. L. Krafft, Nova acta academiæ, T. IV.

** Tooke's View of Russian Empire, vol. II. b. III, p. 147.

de moins d'une année est à Pétersbourg $\frac{1}{5}$, dans le gouvernement de Tobolsk $\frac{1}{10}$, dans la ville de Tobolsk $\frac{1}{8}$, dans l'archevêché de Vologda $\frac{1}{14}$, à Novogorod $\frac{1}{31}$, à Vorouesch $\frac{1}{24}$, à Archangel $\frac{1}{5}$. La mortalité des enfans dans quelques provinces est donc singulièrement petite ; et comme elle ne semble pas susceptible de beaucoup d'erreurs, elle sert à rendre plus croyable la petitesse de la mortalité générale. En Suède le rapport des enfans qui meurent âgés de moins d'une année est pour tout le pays $\frac{1}{5}$ ou même plus *.

Le rapport des mariages annuels à toute la population est en Russie, selon Mr. Herman, dans les villes de 1 à 100, et dans les provinces environ de 1 à 70 ou 80. Selon Mr. Tooke, dans les quinze gouvernemens dont il avoit les registres, ce rapport étoit de 1 à 92 **.

Ce rapport est fort différent de celui qui a lieu en d'autres pays. Il est vrai qu'à Pétersbourg il est de 1 à 140; *** mais c'est

* Mémoires abrégés de l'académie de Stockholm, p. 28.

** View of Russ. Emp. vol. II. b. III, p. 146.

*** Mémoire de W. L. Krafft, Nova acta academiæ, T. IV.

ce qui s'explique aisément par ce qui a été dit ci-dessus du petit nombre des hommes en comparaison des femmes.

Les registres de la ville de Pétersbourg sont envisagés comme des données sûres et sur lesquelles on peut compter. Ils attestent en général la salubrité du climat. Mais on y remarque un fait directement contraire à ce qui a été observé dans tous les autres pays. On y voit parmi les enfans une mortalité plus grande pour les filles, que pour les garçons. De 1781 à 1785, sur 1000 garçons venus au monde, il n'en meurt que 147 la première année; tandis que sur le même nombre de filles, il en meurt 310 *. Ce rapport est celui de 10 à 21. Cela est tout-à-fait inconcevable, et doit être attribué en partie à quelques causes accidentelles, car dans la période précédente le rapport étoit de 10 à 14. Mais ce dernier rapport même est fort extraordinaire. Car on a remarqué généralement qu'à toutes les époques de la vie, excepté celle de la grossesse, la mortalité étoit moindre chez les femmes que chez les hommes. Le climat de la Suède ne paroît

* Ibid.



pas ſort différent de celui de la Russie. Or Mr. Wargentin remarque, à propos des tables de Suède, que la moindre mortalité des femmes s'y manifeste, non simplement comme l'effet d'une vie plus régulière et moins laborieuse, mais comme une loi de la nature, qui opère d'une manière constante depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse *.

Selon Mr. Krafft **, la moitié de tous les enfans qui naissent à Pétersbourg atteignent l'âge de 25 ans. Ce fait indique pour l'enfance et pour la jeunesse des circonstances beaucoup plus favorables à la vie qu'elles ne le sont communément dans une aussi grande ville. Mais après l'âge de vingt ans, la mortalité devient beaucoup plus grande, qu'elle ne l'est généralement dans les autres villes d'Europe. On attribue avec raison cette différence à l'usage immodéré de l'eau-de-vie ***. Entre 10 et 15, la mortalité est si petite, qu'à cet âge il ne meurt que 1 garçon sur 47, et 1 fille sur 29. De 20 à 25 au contraire elle est

* Mémoires abrégés de l'académie de Stockholm, p. 28.

** Nova acta academiæ, T. IV.

*** Tooke's View of the Russian Empire, vol. II. b. III, p. 155.

si grande, qu'il meurt 1 homme sur 9, et 1 personne du sexe sur 13. Les tables font voir que cette mortalité extraordinaire est principalement occasionnée par des pleurésies, des fièvres chaudes et des consomptions. Les pleurésies emportent presque le $\frac{1}{4}$, les fièvres chaudes le $\frac{1}{3}$, et les consomptions $\frac{1}{6}$ de toute la population. Ces trois maladies ensemble emportent un peu plus des $\frac{5}{7}$ de tous ceux qui meurent.

La mortalité générale, de 1781 à 1785, fut, selon Mr. Krafft, de 1 sur 37. Dans une précédente période elle avoit été 1 sur 35; et dans une période subséquente, pendant laquelle il régna des épidémies, elle fut de 1 sur 29 *. Cette mortalité moyenne pour une grande ville est peu considérable; mais on peut conclure d'un passage du mémoire de Mr. Krafft **, que les morts des hôpitaux, des prisons et de la maison des enfans trouvés, sont omises ou ne sont point inscrites avec exactitude. Or on ne sauroit douter que l'in-

* Tooke's View of the Russian Empire, vol. II. b. III, p. 151.

** Voyez une note dans Tooke's View of Russ. Emp. vol. II. b. III, p. 150.

sertion de ces morts dans les registres ne pût produire une grande différence dans la salubrité apparente de la ville.

Dans la seule maison des enfans trouvés, la mortalité est prodigieuse. On n'en publie point de tables régulières, et les communications purement verbales sont toujours sujettes à de grandes incertitudes. Je ne puis donc faire fonds sur les informations que j'ai recueillies à ce sujet. Mais ce que j'ai pu apprendre de plus exact de ceux qui sont attachés à cette maison de Pétersbourg, paroît prouver, que le nombre moyen des morts y étoit de 100 par mois. L'hiver qui avoit précédé l'époque de ces recherches, c'est-à-dire l'hiver de 1788, on y avoit fréquemment enseveli 18 personnes par jour. Le nombre moyen des enfans reçus dans la maison est de 10 par jour. Trois jours après leur entrée, on les envoie tous à la campagne pour y être nourris. Mais comme il y en a un très-grand nombre qui entrent mourans dans la maison, la mortalité ne peut manquer d'y être très-considérable. On a quelque peine à se persuader que le nombre des enfans reçus soit aussi grand qu'on le dit. Cependant ce que j'ai vu de

mes propres yeux me porte à croire qu'il n'y a pas beaucoup d'exagération, ni à cet égard ni à l'égard de la mortalité dont je viens de parler. Je me trouvai à la maison environ à midi. On venoit d'y recevoir quatre enfans, dont l'un étoit évidemment mourant, et un autre paroissoit avoir peu de tems à vivre.

Une partie de la maison sert d'hôpital pour les femmes en couche. Toute femme qui s'y présente y est reçue et on ne lui fait aucune question. Les enfans qui naissent de la sorte sont confiés à des nourrices dans la maison, et on ne les envoie pas à la campagne comme les autres. La mère, si elle le veut, peut nourrir son propre enfant dans la maison, du reste il ne lui est pas permis de l'emmener avec elle. Un enfant élevé dans la maison peut en tout tems être réclamé par ses parens, moyennant qu'ils prouvent que leur situation les met en état de l'entretenir. Tous ces enfans sont marqués et numérotés lorsqu'on les reçoit, afin que leurs parens puissent les reconnoître et qu'on puisse les leur exhiber lorsqu'ils le demandent. Si ceux-ci ne sont pas en état de les réclamer, ils ont au moins permission de les venir voir.

Les nourrices de campagne n'ont que

deux roubles par mois. Comme le rouble en papier, qui est la monnoie courante, vaut rarement plus d'un petit écu, ce traitement équivaut à trente sous par semaine *. Cependant on assure que les dépenses générales de l'établissement s'élèvent à 100 000 roubles par mois. Les revenus réguliers dont il est en possession ne sont pas, à beaucoup près, suffisans pour cette dépense. Le gouvernement se charge de toute cette administration, et par conséquent en supporte les frais additionnels. Comme on y reçoit tous les enfans sans aucune exception, les frais ne peuvent être limités. Il est évident que si le nombre des enfans n'étoit point limité et que les sommes destinées à leur entretien le fussent, il en résulteroit les maux les plus déplorables. Par conséquent de tels établissemens, s'ils sont bien administrés, je veux dire, si les dépenses n'en sont pas diminuées par une mortalité extraordinaire, ne peuvent subsister long-tems que sous la protection d'un gouvernement fort riche. Et même avec un tel appui, on peut en présager la chute.

* Le rouble valant rarement plus d'une demi-couronne, ce traitement équivaut à quinze pence.

A l'âge de six ou sept ans, les enfans qu'on a envoyés à la campagne reviennent dans la maison, où ils exercent toutes sortes de travaux et de professions mécaniques. Les heures fixées pour le travail sont de 6 à 12 et de 2 à 4. Les filles quittent la maison à l'âge de 18 ans, et les garçons à 21 ou 22. Quand la maison est trop pleine, on laisse dans les campagnes, sans les ramener, quelques-uns des enfans qu'on y a envoyés.

En conséquence, la plus grande mortalité a lieu chez les enfans au moment où on les reçoit, et chez ceux que l'on élève à la maison. Mais elle est encore fort grande parmi ceux que l'on y ramène de la campagne et qui ont atteint un âge moins foible. Je fus surpris d'apprendre combien cette mortalité est considérable, après avoir admiré, comme je l'avois fait, la propreté et la douceur qui règnent dans cette maison et qui s'y font remarquer de toutes parts. Le bâtiment a toute l'apparence d'un palais; toutes les chambres en sont vastes, aérées et ont même de l'élégance. J'assistai au dîner de 180 jeunes garçons. Tous étoient proprement mis; le linge de table étoit propre, et chaque enfant avoit sa serviette à part.

Les alimens me parurent excellens. Il n'y avoit pas la moindre odeur désagréable dans ce réfectoire. Dans les chambres à coucher, chaque enfant avoit son lit séparé. Les lits étoient en fer, sans ciels ni rideaux ; les couvertures et les draps d'une blancheur parfaite.

Des soins de propreté poussés à un si haut point, dans un si grand établissement, étonnent et semblent presque inconcevables. Ils étoient dus principalement à l'influence de l'Impératrice douairière actuelle, qui s'intéressoit à tous les détails de cette administration ; et qui, lorsqu'elle étoit à Pétersbourg, passoit rarement une semaine sans venir l'inspecter elle-même. La mortalité qui a lieu dans cette maison, malgré tant de soins, fait voir bien clairement que la constitution de l'enfance ne peut supporter une vie si casanière et un travail de huit heures par jour. Tous les enfans que je vis dans cette maison avoient plus ou moins l'air pâle et maladif. Si l'on avoit jugé de la beauté nationale par ces petites filles et ces petits garçons, on en auroit eu fort mauvaise opinion.

Il est clair que des tables de mortalité

pour Pétersbourg, où l'on omet les morts de cet établissement, ne peuvent point donner une idée juste de l'état de cette ville, par rapport à la salubrité. Mais il ne faut pas oublier qu'une partie des observations qui attestent cette salubrité, telles que le nombre de ceux qui meurent sur mille etc., sont indépendantes de cette circonstance ; à moins cependant qu'on ne dise, ce qui n'est pas impossible, que presque tous les parens, pour qui leurs enfans sont une charge difficile à supporter, les envoient à la maison des enfans trouvés. Car en ce cas les autres enfans, appartenant presque tous à des parens qui vivent dans l'aisance, logés dans des maisons saines et bien aérées, offriroient sans doute une mortalité bien au-dessous de la moyenne prise parmi tous les enfans que fournit la population entière.

A Moscou, la maison des enfans trouvés est dirigée précisément sur le même principe qu'à Pétersbourg. Mr. Tooke donne l'état de la perte d'enfans, vraiment surprenante, que cette maison a faite pendant un espace de trente années, depuis l'époque de son premier établissement jusqu'à 1786. Il remarque à cette occasion, que, si nous con-

noissions exactement le nombre de ceux qui sont morts immédiatement à leur entrée dans la maison, ou qui y ont porté avec eux le germe de la maladie à laquelle ils ont succombé, on trouveroit probablement qu'on ne doit attribuer au séjour dans l'hôpital qu'une très-petite partie de la mortalité de ces enfans. Car, ajoute cet auteur, personne ne peut être assez déraisonnable pour envisager la mort de ces victimes dévouées comme pouvant être imputée à un établissement philanthropique, qui enrichit le pays chaque année d'un nombre toujours croissant de citoyens actifs, bien portans et industrieux *.

Je pense au contraire qu'une grande partie de ces morts prématurées doit être imputée à ces établissemens mal-à-propos nommés philanthropiques. Si l'on peut se fier aux rapports faits sur la mortalité des enfans dans les villes et dans les provinces de la Russie, cette mortalité paroît très-petite. Par conséquent la très-grande mortalité qu'on observe dans les hôpitaux d'enfans

* View of the Russian Empire, vol. II. b. III, p. 201.

trouvés doit être attribuée à ces établissemens, qui encouragent les mères à abandonner leurs enfans au moment où ils ont le plus besoin de leurs soins. La foiblesse de cet âge ne permet pas qu'on les perde impunément de vue, ne fût-ce que pendant un petit nombre d'heures.

La prodigieuse mortalité, qui a lieu dans ces deux maisons d'enfans trouvés de Pétersbourg et de Moscou, où les soins leur sont prodigués, me semble prouver invinciblement que ces établissemens ne répondent pas à leur but ; car ce but est sans doute de conserver à l'état un certain nombre de citoyens, destinés sans ce secours à devenir les victimes de la misère ou de la crainte du déshonneur. Si les enfans reçus à ces hôpitaux étoient restés sous la garde de leurs parens, quelques dangers qu'ils eussent courus, personne ne peut douter qu'un beaucoup plus grand nombre n'y eussent échappé et ne fussent parvenus à l'âge d'homme, à l'âge par conséquent où ils auroient pu devenir des membres utiles de la société.

Si l'on approfondit un peu plus ce sujet, on verra que ces établissemens, non-seulement manquent leur but immédiat, mais

encouragent fortement la licence des mœurs, découragent le mariage, et affoiblissent ainsi le grand et principal moyen de soutenir et d'accroître la population. Tous les hommes instruits, avec qui je m'en suis entretenu à Pétersbourg, s'accordent à dire que la maison des enfans trouvés y a produit cet effet de la manière la plus frappante. La faute d'une fille qui devient mère y est devenue si commune, qu'on l'envisage comme une bagatelle. Un négociant anglois de Pétersbourg me dit, qu'une jeune fille, qui vivoit dans sa famille, sous la garde d'une femme considérée comme sévère, avoit envoyé six enfans à la maison des enfans trouvés, sans avoir pour cela perdu la place qu'elle occupoit.

Il faut cependant observer, qu'en général il n'est pas commun que la même personne ait six enfans d'un commerce illégitime. Partout où règne dans les mœurs beaucoup de licence, les naissances ne sont point à toute la population dans un rapport aussi considérable que le mariage seul les donneroit. Le découragement du mariage, et la diminution du nombre des naissances qui en est la suite, font plus que compenser l'encou-

ragement

ragement au mariage qui résulte de la perspective offerte aux parens d'être débarrassés des enfans qu'ils ne pourroient pas entretenir.

En considérant la mortalité extraordinaire qui a lieu dans ces établissemens et la tendance manifeste qu'ils ont à favoriser les habitudes licencieuses, on pourroit penser avec fondement que, pour arrêter la population, un homme d'ailleurs indifférent sur les moyens, n'auroit rien de mieux à faire, que d'établir un nombre suffisant d'hôpitaux d'enfans trouvés, où les enfans fussent reçus sans distinction ni limites. Si l'on vient ensuite à examiner sous un autre rapport l'effet de ces institutions, il paroîtra difficile que les sentimens moraux ne s'altèrent pas insensiblement chez une nation où l'on encourage les mères à abandonner leurs enfans, où l'on semble s'appliquer à leur persuader que leur amour pour ceux qu'elles viennent de mettre au jour n'est qu'un vain préjugé, dont le bien de leur pays veut qu'elles fassent le sacrifice. Quelques infanticides, produits de loin en loin par la crainte du déshonneur, sont rachetés à un haut prix, si, pour les prévenir, il faut dépouiller la masse du peuple

des sentimens les plus honnêtes et les plus utiles à entretenir.

En supposant que les hôpitaux d'enfans trouvés atteignent le but qui les a fait instituer, l'esclavage établi en Russie pourroit y rendre de tels établissemens plus excusables qu'ailleurs. Car tout enfant élevé dans ces hôpitaux devient un homme libre, et en cette qualité doit probablement être plus utile à l'état, que s'il avoit appartenu à un maître particulier. Mais dans des pays où il n'y a pas d'esclaves, le succès le plus complet n'empêcheroit pas que ces hôpitaux ne fissent injure aux membres de la société qui leur sont étrangers. Le véritable encouragement au mariage est le haut prix du travail, et une augmentation d'occupations ou d'emploi pour tous ceux qui ont quelque activité. Mais si les principaux emplois de force et d'activité, comme sont les apprentissages, etc. se trouvent remplis par les enfans trouvés; il doit arriver nécessairement que, pour ceux dont la naissance est légitime, la demande du travail diminue d'autant; que par conséquent la difficulté d'entretenir une famille augmente pour ces mêmes personnes; et qu'elles soient ainsi privées de l'encouragement le plus efficace au mariage.

La Russie a de très-grandes ressources naturelles. Dans son état actuel, elle produit plus qu'elle ne consomme. Il ne lui manque, pour donner à sa population le plus rapide accroissement, qu'un plus haut degré de liberté dans l'exercice de son industrie, et plus de facilité pour écouler les productions de l'intérieur de ses provinces. Le plus grand obstacle à cet accroissement de population est, dans ce pays-là, l'état de vasselage, ou plutôt de véritable servitude, auquel les paysans sont réduits, l'ignorance et l'indolence qui en sont la suite presque inévitable. La fortune d'un seigneur russe s'estime par le nombre des paysans qu'il possède. En général ces paysans se vendent comme le bétail, et ne sont point simplement des serfs attachés à la glèbe *. Le revenu qu'en tire le seigneur consiste en une capitation sur tous les mâles. Quand le nombre des paysans s'accroît sur une terre ainsi possédée, on fait à certaines époques de nouveaux partages de la terre; quelquefois on met en valeur des parties qui étoient demeurées incultes, quelquefois aussi on subdivise les anciennes portions déjà tra-

* *Adscripti glebæ.*

vaillées. On alloue à chaque famille autant de terrain qu'il en faut pour qu'elle puisse le cultiver et qu'elle soit en état de payer la taxe. L'intérêt manifeste du paysan est de ne point trop améliorer la portion qui lui est échue, et de ne point paroître gagner fort au-delà de ce qui lui est nécessaire pour payer sa capitation et pourvoir à l'entretien de sa famille. Car s'il en use autrement, il doit naturellement s'attendre qu'à la prochaine répartition, sa ferme actuelle sera considérée comme pouvant suffire à l'entretien de deux familles, et il en perdra ainsi la moitié. On conçoit sans peine combien cet état de choses doit diminuer l'activité du cultivateur. Lorsqu'on prive un paysan d'une partie de la portion de terre dont il avoit long-tems joui, il se plaint de ne pouvoir payer la taxe, et sollicite, pour lui ou pour ses fils, la permission d'aller dans les villes gagner de quoi y suffire. En général cette permission est demandée avec ardeur, et les seigneurs l'accordent sans beaucoup de difficulté, parce qu'elle leur donne l'espérance de quelque petite augmentation dans la taxe qui constitue leur revenu. La suite de cet arrangement est que les terres restent à moitié cultivées, et que la principale source de la population commence à tarir.

J'adressois quelques questions à un seigneur russe à Pétersbourg, au sujet de l'administration de ses terres. Il me dit qu'il ne se mettoit jamais en peine de savoir si elles étoient bien ou mal cultivées. Il s'exprimoit là-dessus en homme qui n'y a aucune espèce d'intérêt. « Cela m'est égal, » me dit-il en françois, « cela ne me fait ni bien ni mal. » Il permettoit à ses paysans de payer leur taxe où ils vouloient et comme ils vouloient; tant qu'ils l'acquittoient régulièrement, il n'exigeoit rien de plus et se tenoit pour satisfait. Il est évident que, par cette facilité, il sacrifioit la population future de ses terres, par-là même aussi l'accroissement futur de son revenu, à des considérations suggérées par l'indolence et par l'intérêt du moment.

Il est certain néanmoins que, pendant le cours de ces dernières années, plusieurs seigneurs russes ont donné plus d'attention à l'amélioration et à la population de leurs terres, animés par l'exemple et les maximes de l'impératrice Catherine, qui faisoit les plus grands efforts pour avancer dans ses états la culture. Le nombre prodigieux d'Allemands, qu'elle avoit engagés à venir y former des établissemens, servit non-

seulement à substituer des citoyens à des esclaves, mais, ce qui est peut-être plus important, à donner l'exemple du travail, et de quelques méthodes ou moyens de diriger ce travail, dont les Russes n'avoient nulle idée.

En général, ces efforts ont été couronnés par le succès. On ne peut douter que, sous le règne de cette impératrice et depuis l'époque où elle a cessé de régner, la culture et la population n'aient fait des progrès dans presque toutes les provinces de l'empire russe.

En 1763, le dénombrement résultant de la capitation, portoit la population à 14,726 696 ames. Par un dénombrement de même espèce, fait en 1783, la population arrivoit à 25,677 000. En supposant ces dénombremens exacts, ils indiquent un accroissement fort extraordinaire. Mais on croit que le dernier étoit plus exact que le précédent. En comprenant dans le calcul les provinces qui ne sont pas sujettes à la capitation, la population générale fut estimée, en 1763, de 20,000 000; et en 1796, de 36,000 000 *.

* Tooke's View of the Russ. Emp., vol. II. b. III. S. I, p. 126 et seq.

Dans une édition subséquente de l'ouvrage de Mr. Tooke sur la Russie, on trouve une table des morts, des naissances et des mariages, dans l'église grecque, pour l'année 1799, tirée d'un ouvrage périodique allemand fort estimé. Cette table est extraite fidellement des rapports généraux faits au synode. Elle contient toutes les éparchies, excepté Bruzlaw, qu'on n'a pu y joindre, à cause de quelques difficultés, particulières à cette éparchie, pour ce qui concerne les registres des morts. Voici les résultats généraux de cette table :

	Du sexe masculin,	Du sexe féminin,	totales.
Naissances .	531 015	460 900	991 915
Morts. . . .	275 582	254 807	540 389

Mariages. . 257 513.

Surplus des Naissances.			
	Garçons . .	255 432	451 525
	Filles . . .	196 093	

Pour estimer la population, Mr. Tooke multiplie les morts par 58. Mais comme cette table paroît plus correcte que celles qui l'ont précédée, et comme le rapport des morts aux naissances y est aussi plus considérable, il est probable que le nombre 58 est trop grand pour être employé ici comme multiplicateur. On peut observer que, dans cette

table, les naissances sont aux morts à peu près comme 183 est à 100; les naissances aux mariages, comme 385 est à 100; et les morts aux mariages, comme 210 est à 100.

Tous ces rapports sont plus probables, que ceux qui résultent des précédentes tables.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

Contenues dans le Tome I.

AVERTISSEMENT du Traducteur, page v

PRÉFACE de l'Auteur, xiij

LIVRE I. DES OBSTACLES A LA POPULATION DANS LES PARTIES DU MONDE LES MOINS CIVILISÉES, ET DANS LES TEMS PASSÉS.

CHAP. I. Exposition du sujet. Rapport de l'accroissement de la population et de la nourriture, 1

CHAP. II. Des obstacles généraux à la population et de leur manière d'agir, 16

CHAP. III. Des obstacles à la population dans l'état le moins élevé de la société humaine, 34

CHAP. IV. Des obstacles à la population chez les nations indigènes de l'Amérique, 47

CHAP. V. Des obstacles à la population dans les îles de la mer du Sud, 89

CHAP. VI. Des obstacles à la population chez les anciens habitans du nord de l'Europe, 125

CHAP. VII. Des obstacles qui s'opposent à la population chez les peuples pasteurs actuels, 163

OUVRAGES ET TRADUCTIONS du même auteur qui se trouvent chez le même Libraire.

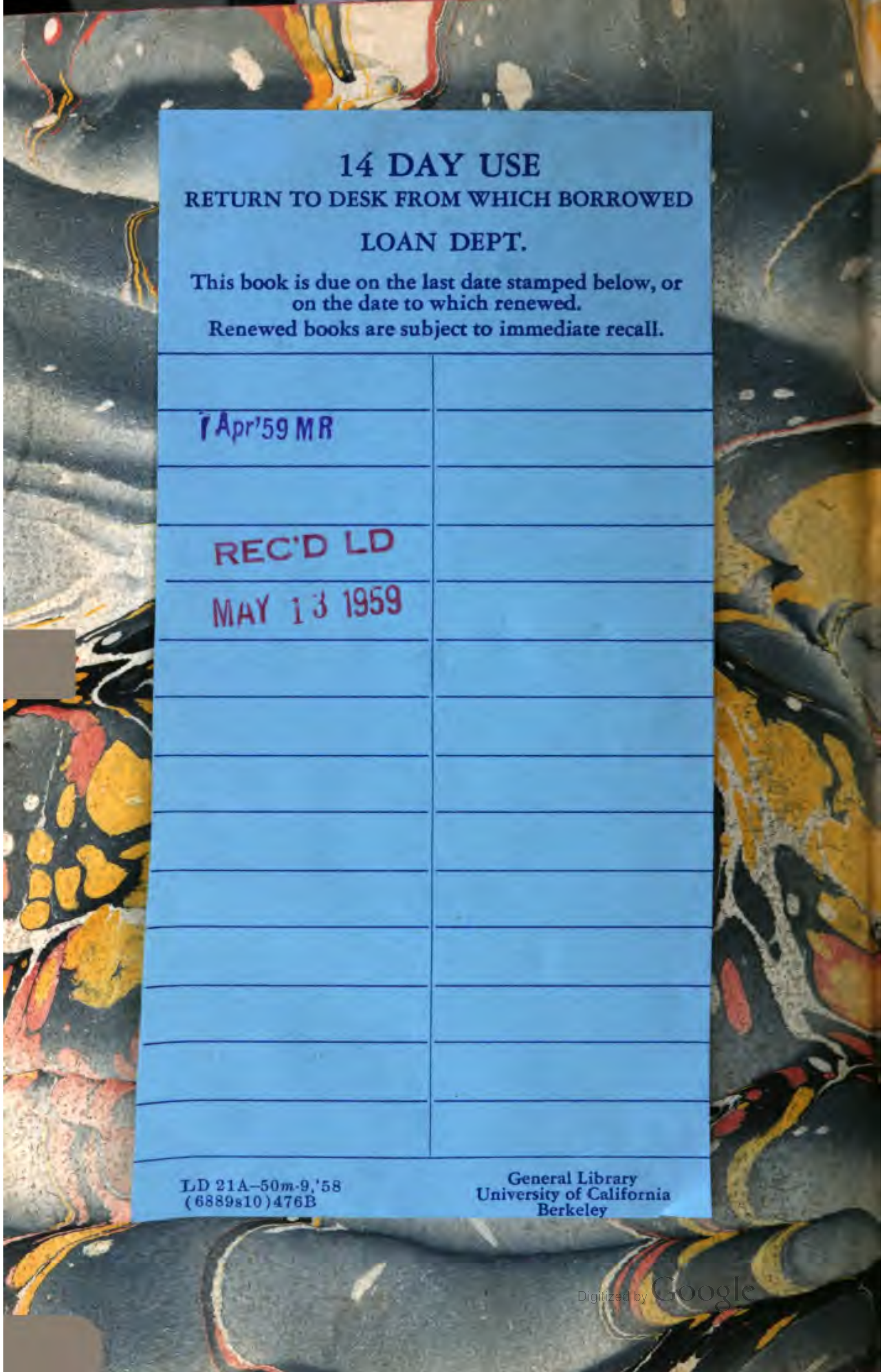
DU CALORIQUE RAYONNANT, par P. PREVOST, corresp. de l'Institut national, Professeur de Philosophie à l'Acad. de Genève; de la Soc. des Arts et de la Soc. de philosophie et d'histoire naturelle de la même ville; de l'Ac. de Berlin, et de la Soc. des C. de la N. de la même ville; de la Soc. R. de Londres; de la Soc. R. d'Édimbourg; assoc. corresp. de la Soc. des sciences et Arts de Montauban, 1 vol. in-8, fig. 6 fr.

Élémens de la Philosophie de l'esprit humain, par M. DUG. STEWART, professeur de Philosophie morale à l'Université d'Édimbourg, de la Société Royale d'Édimbourg, de diverses Sociétés savantes, traduit de l'anglois par le même, 2 vol. in-8.° 9 fr.

DE LA DISETTE, par B. BELL, de la Société royale d'Édimbourg, des Sociétés d'Agriculture d'Écosse et de Bath, trad. de l'anglois par le même, vol. in-8, Genève, 1804. 2 f. 50 c.

Essais de Philosophie, ou étude de l'esprit humain. I.er Essai : Analyse des facultés de l'esprit humain. II.e Essai : Logique. Par le même : suivi de quelques opuscules de G. L. Le Sage, corresp. de l'Acad. des Sc. et de l'Inst. nat. etc., 2 vol. in-8, 1805, 7 f. 50 c.

Notice sur la vie et les écrits de George-Louis Le Sage de Genève, membre de diverses académies, de la Société royale de Londres, et ci-devant de celle de Montpellier; correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, et depuis correspondant de l'Institut national de France, rédigée d'après ses notes par P. Prevost, suivie d'un opuscule de Le Sage sur les *Causes finales*, du *Lucrèce neutonien*, d'extraits de sa correspondance avec divers savans et personnes illustres, telles que le duc de la Rochefoucauld, madame la duchesse d'Enville, madame Necker, d'Alembert, Bailly, Clairaut, La Condamine, Stanhope, Euler, Lambert, Ch. Bonnet, Boscowich, et d'un extrait de la correspondance de Bachet de Méziriac avec Nathan d'Aubigné, trisaïeul de Le Sage, vol. in-8 de 600 pages, 1805. 6 fr.



14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.
7Apr'59MR
REC'D LD
MAY 13 1959
LD 21A-50m-9,'58
(6889s10)476B
General Library
University of California
Berkeley
Digitized by Google



